

Esther Allay

Célèbres
à
tout prix

*A mes chers parents, époux
Et enfants bien aimés.*

La valeur d'une vie ne repose point dans le nombre de ses jours mais dans l'usage que l'on en fait. Un homme peut vivre longtemps sans retirer grand-chose de sa vie. Pour tirer de la vie des satisfactions, il ne faut point compter sur le nombre des années mais sur sa volonté.

Montaigne, *Essais*.

Chapitre I

L'immortelle

Elvyre ne pouvait s'empêcher pour la énième fois de se poser la même question : pourquoi suis-je encore en vie aujourd'hui ?

Enfouie sous la couette, elle ne put se résoudre à la repousser. L'odeur nauséabonde de sa sueur lui remontait aux narines. D'un soupir, elle se dit que de toute façon cela ne gênerait personne. Son estomac, ayant appris à se priver de nourriture, la laissait en paix à présent. Et pour tout dire, la terre entière la laissait en paix. A qui pouvait-elle bien manquer ? Qui pourrait venir et s'enquérir de sa santé ? Juste sonner à sa porte et lui emprunter un peu de farine, du sucre ou trois œufs ?

L'obscurité de ses épais rideaux tirés, aussi bien de jour que de nuit, était son seul havre de paix. Voilà déjà dix ans qu'elle s'était retranchée dans cette maison. Son cercueil en quelque sorte.

« Chienne de vie maugréa-t-elle. Si c'est pas malheureux, un pays qui abandonne ses vieux. On est plus bon à rien pour nos dirigeants. »

Quelque part, d'une fenêtre ouverte, ce dix-sept mai deux mille sept, une radio hurlait à plein poumon. En dépit de la fenêtre close, le son nasillard du chroniqueur violait sa retraite volontaire.

« Le mandat de notre ancien président Jacques Chirac a pris fin hier, seize mai deux mille sept à minuit. Avec cinquante-trois et zéro six pour cent des voix le nouveau président UMP Nicolas Sarkozy, investi par les Français, lui succède pour un mandat de cinq ans. »

« Foutaise, grommela la vieille dame, encore un menteur qui nous promet monts et merveilles. Qu'ils aillent tous se faire foutre ! »

Elle remonta plus haut son épaisse couette afin de s'en couvrir la tête. La voix du journaliste se perdit entre la fenêtre et le lit, offrant enfin le silence à la femme tapie dans l'ombre.

Puis son souffle serein s'installa parmi les meubles lourds et imposants. De beaux meubles qui avaient jadis connu les fastes d'une vie trépidante. Les murs auraient bien besoin d'une nouvelle couche de peinture. Le jaune paille s'était à présent changé en un jaune pisseux, donnant à la chambre un air maladif. Seuls les tableaux qui ornaient les murs, pouvaient convenir à l'endroit. Vieux et poussiéreux, ils lui conféraient un air d'authenticité.

Dans la chambre, il régnait comme une atmosphère nostalgique soutenue par quelques photos. Posées sur les trois étagères, elles témoignaient qu'Elvyre avait été une jeune femme heureuse et insouciante.

Soudain la lumière explosa dans la chambre lorsque deux jeunes bras vigoureux tirèrent les rideaux. Devant

l'absence de réaction d'Elvyre, les deux mains empoignèrent la couette et la jetèrent au sol.

Le corps tordu par les douleurs de l'âge apparut recroquevillé sur lui-même. La chemise de nuit en flanelle mauve découvrait deux jambes maigres et violacées. Aux pieds, des chaussettes grises et épaisses. Elvyre, furieuse, s'assit dans son lit et tenta de récupérer sa couette.

– Toujours aussi silencieuse qu'un chat ! Vous ne pourriez pas frapper avant d'entrer, Marine ? lança-t-elle, furibonde.

Marine, le sourire narquois, l'ignora. Le nez pincé, elle entrouvrit la fenêtre. Aussitôt un air printanier s'infiltra à l'intérieur accompagné d'une mélodie musicale qui avait remplacé la voix du journaliste.

– Qu'est-ce que ça pue ! Comment faites-vous pour respirer cette saleté ?

La mine dégoûtée, elle entreprit de ranger la chambre. Elvyre cligna des yeux, la lumière du jour la brûlait. D'une main tremblante, elle se les protégea. Marine la contempla un instant et, après un haussement d'épaules se remit au travail.

– Vous êtes incapable de supporter la lumière du jour ! Génial. Vous vous prenez pour une taupe ?

– Occupez-vous de vos affaires. Je ne vous ai rien demandé que je sache, répliqua Elvyre en empoignant un bout de sa couette afin de s'en recouvrir.

– C'est ce que je fais ! Le ménage c'est mon affaire !

D'un soupir, Elvyre se laissa retomber dans son lit. Rien ne valait la peine qu'elle se fatigue à parler à cette jeune fille.

Depuis trois mois que celle-ci était à son service, elles se querellaient chaque fois qu'elles se regardaient. Mais pourquoi de nos jours les jeunes étaient-ils si effrontés ? Comme si la rage les habitait ! Peut-être qu'elle aussi était effrontée et enragée dans sa jeunesse. Après tout, les jeunes ressentent un je ne sais quoi d'insolent envers leurs aînés. Ainsi va la vie !

– Alors quoi de neuf aujourd'hui ? lança Marine en époussetant un des cadres photos.

Elvyre la contempla, excédée. Mais à la vue du cadre photo dans ses mains, elle ne put retenir un cri de colère.

– Lâchez ça tout de suite !

– Comme vous voulez ! répondit Marine narquoise. Si je le lâche, il va tomber et se briser. Alors, je le lâche ?

Seigneur, que cette petite avait le don de l'exaspérer ! Elle l'étriperait bien volontiers. Elle ne put empêcher de laisser parler son regard. Et juste à cet instant Marine l'intercepta.

Décidément, pensait Marine, cette vieille dame l'énervait. Ces mines de conspiratrice qu'elle affichait derrière la fente rétrécie de ses yeux méchants lui donnaient des envies de meurtre. Elle s'imagina en train de l'étrangler. Aussitôt, elle en ressentit une immense jouissance. Couic, fini la vieille ! Morte et enterrée ! Bye bye ! Un soupir d'aise l'envahit illico.

Rassasiée, elle se remit au travail. Si elle avait su ce qui l'attendait, le jour où l'agence lui avait proposé ce job, elle l'aurait d'office refusé. Mais sa situation financière ne pouvait lui offrir ce luxe. Alors, trois fois par semaine, elle venait de neuf heures à midi respirer l'odeur rance de cette maison. Et c'était pas faute d'aérer toutes les pièces dès qu'elle y pénétrait.

Ce qu'elle ignorait, c'est qu'elle était la septième jeune femme employée chez Elvyre. Toutes les autres s'étaient sauvées au bout de quinze jours.

L'association des personnes âgées en difficulté, avait en charge de trouver une aide-ménagère à Elvyre la récalcitrante. Ainsi que de lui faire livrer ses repas. Madame Pierre, son assistante sociale, s'évertuait à lui dénicher une aide malgré les plaintes des jeunes femmes précédentes. Son doux caractère ne pouvait imaginer qu'une personne aussi âgée puisse être à ce point désagréable. Pour madame Pierre, amour, propreté et badinage étaient ce qui les maintenaient en vie. La plupart d'entre elles étaient abandonnées par leurs familles. Quelle misère, pensait cette brave femme, tous ces vieux qui mouraient dans l'oubli ! L'assistante sociale se sentait investie d'une importante mission humanitaire. Si elle avait vécu quelques cinquante années plus tôt, elle aurait pris le voile pour aider tous ces miséreux.

Et voilà, c'en était fini pour aujourd'hui !

Marine enfila prestement sa veste en cuir qui lui avait coûté une petite fortune, mais qui savait mettre en valeur sa fine silhouette. D'un blond vénitien, sa longue chevelure s'éparpillait sur ses épaules après qu'elle eut, d'un geste rapide, retiré la barrette qui la retenait.

Agée de vingt ans à peine, Marine était une belle jeune femme. Un atout majeur dans ce qu'elle avait décidé d'entreprendre : être actrice. Les heures de ménage qu'elle effectuait tous les jours de la semaine, lui permettaient de régler ses cours d'art dramatique. Et pour être honnête, ils n'étaient pas donnés.

Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il ne fallait pas traîner si elle voulait être à l'heure chez la vieille dame

suiivante. Elle soupira d'aise en réalisant qu'elle ne reverrait pas Elvyre avant après-demain. Les lundis, mercredis et vendredis, jours attribués à cette vipère, étaient déjà de trop. Son regard tomba sur le plateau repas. Zut, la peste n'avait rien mangé. A part le jus de fruit. Déjà qu'elle ne pesait pas lourd, à ce rythme, elle va passer l'arme à gauche.

Quelque part, dans l'avenue bordée d'arbres, quelqu'un écoutait inlassablement Johnny Hallyday chanter d'un cœur joyeux « *Tu es mon plus beau Noël* ». Le célèbre rockeur, célébrait ainsi, la venue de sa fille du bout du monde.

« Ça devrait pas m'atteindre plus que ça, se dit-elle en fredonnant malgré elle cette mélodie répétitive. Elle est orgueilleuse, tyrannique, mauvaise. Et salope ! »

Elle pensa alors que s'il lui arrivait malheur, elle aurait une maison en moins à entretenir et donc, un salaire moindre.

Dans un grand soupir, elle s'empara du plateau et remonta au premier. Elvyre reposait encore dans l'obscurité sous sa couette. L'idée de rouvrir les rideaux l'effleura. Puis elle se ravisa. Après tout c'était sa baraque.

Sur la pointe des pieds, elle pénétra dans la pièce. Elle posa le plateau sur la table de chevet. Rien ne bougea dans l'obscurité.

Marine souleva légèrement le bord de la couette. Elvyre s'était rendormie. Sans réfléchir, elle se pencha et déposa un baiser sur le vieux front chiffonné. Pourquoi cette démonstration affective alors qu'Elvyre ne lui laissait aucun répit ?

A la vue du visage fatigué, Marine réalisa qu'elle-même, un jour deviendrait vieille. Et que la vieillesse ne

prodiguait peut-être pas autant de bonheur que la jeunesse.

« C'est con d'être vieux ! se dit-elle, on peut plus rien faire d'intéressant. »

Tout à sa jeune vie, Marine s'en retourna vite à son prochain travail. Elle avait déjà oublié cette maison et son occupante. Il y avait tant de bonnes choses à vivre avant de penser au pire. Notamment ses cours d'art dramatique. Elle en rêvait même la nuit. Elle s'y voyait star et adulée par ses fans.

Dans la maison abandonnée de tous, dans le noir absolu, deux larmes glissaient lentement sur des joues parcheminées.

Pour la première fois, Elvyre se rendormit avec la sensation que peut-être quelqu'un, enfin, avait réussi à la comprendre. Alors que le sommeil l'engourdissait, sa main caressa doucement son front ; là où quelques minutes plus tôt, deux lèvres l'avaient effleuré.

L'éveil

Le jour ensoleillé entrait à flot dans la chambre. Derrière les vitres, on entendait les oiseaux gazouiller gaiement en ce début de printemps. Les feuilles des arbres s'habillaient de verts tendres. Il y avait dans l'air comme un renouveau. Une renaissance, après ce long et difficile hiver qui s'était abattu sur Paris.

Voilà deux jours qu'Elvyre n'avait pas revu Marine. Mais le baiser de celle-ci flottait encore dans sa mémoire. Il avait provoqué une émotion qu'elle ne savait définir. Assise dans son lit, tenant un miroir d'une main, elle passait mécaniquement la brosse dans sa chevelure argentée.

Elle avait entrepris cette tâche depuis plus d'une demi-heure, et son regard restait fixé sur l'étrange couleur qui

l'en paraît. Jamais ses cheveux n'avaient été de cette nuance. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, ils avaient toujours été noirs. D'un beau noir bleuté dont chacun se plaisait à vanter la beauté.

« Depuis quand ont-ils changé de teinte ? pensa-t-elle anéantie. Voyons voir, je devrais avoir à ce jour cinquante ans. Non, plutôt soixante. Non, non, non ! Ma date de naissance... Mais quand suis-je née ? Ha ! Oui, un peu avant le printemps, donc le 17 mars... 1946. Et nous sommes à quelle date aujourd'hui ??? »

Incapable de s'en souvenir, elle rejeta la couette d'un geste sec pour s'empresser d'aller chercher le calendrier. L'étourdissement qui vint la cueillir, la surprit tout autant que la couleur de ses cheveux. Assise sur le bord de son lit, elle tenta de se ressaisir tandis que la pièce tournoyait à vive allure. D'un geste mal assuré, Elvyre se massa les tempes en espérant que les nausées n'allaient pas s'étaler sur sa couette.

« Voici ce qu'il arrive quand on n'a plus quitté le lit depuis... Ben, depuis un bon bout de temps, ma vieille »

Son vertige apaisé, Elvyre se leva mais fut incapable d'avancer. Ses jambes lui refusaient le moindre effort. Dotée d'un caractère tenace, elle s'obligea à placer un pied devant l'autre jusqu'à atteindre la porte de la chambre. Mais une fois sur le seuil, l'idée de descendre l'escalier pour aller dans la cuisine à la recherche de ce foutu calendrier des pompiers, la tétanisa. Le chemin parcouru en dix minutes était déjà, à ses yeux, un exploit. Alors prendre le risque de descendre pour se retrouver incapable de remonter l'escalier, ne lui sembla pas raisonnable.

Elle en était encore à se demander si oui ou non le jeu

en valait la chandelle, lorsque la porte d'entrée claqua. Des bruits de pas précipités, de sacs en plastique que l'on ouvre et d'objets qu'on entrechoque, lui parvinrent.

Elle ne chercha pas à savoir qui était entré. Même les pas pressés dans les escaliers ne semblèrent l'inquiéter. L'unique pensée qui la tirait était de découvrir l'exacte année de cette foutue journée.

Le cri de surprise de Marine mit fin à ses réflexions.

– Haaa !!! Vous m'avez fait peur, s'exclama Marine, effarée de la trouver debout. Mais c'est quoi cette histoire ! Faut vous recoucher et rapidos.

Déseparée, elle tournait autour d'Elvyre, sans vraiment savoir que faire.

Depuis trois mois qu'elle s'occupait de cette femme, elle ne l'avait jamais vue autrement que dans son lit. Le visage terne, la mine renfrognée, aboyant d'un ton râleur à tout bout de champ.

– Mais cessez de me tourner autour ? Vous voyez pas que je lutte déjà contre les vertiges... Aidez-moi plutôt à retrouver mon lit !

Marine glissa ses bras sous les aisselles de l'intrépide. Cahin-caha, elles trottinèrent jusqu'au lit comme deux vieilles amies, soudées l'une à l'autre ; l'ancienne s'agrippant à la plus jeune.

Mais leurs pensées étaient ailleurs : Elvyre se demandait toujours en quelle année elle se trouvait et pourquoi ses cheveux avaient perdu leur joli noir bleuté. Marine, encore sous le choc pensait avoir rêvé. Sauf qu'elle était en train de la remettre au lit. Donc, elle était bien debout auparavant. Là, y'a un problème ! pensait-elle. On

lui avait certifié que la vieille dame était grabataire. Que plus jamais elle ne retrouverait ni l'usage de ses jambes, ni même ses esprits.

Alors à moins d'un miracle ! Ce dont elle doutait fort. Qui donc pourrait accomplir un miracle ? Elle ne connaissait personne capable d'en créer.

Elvyre retomba essoufflée sur son lit. Elle allongea ses jambes, et s'étendit dans un soupir de soulagement. Leurs regards se croisèrent. Elvyre venait de prendre conscience qu'une autre vie existait en dehors de son lit. Quant à Marine, elle réalisait qu'à l'avenir il lui faudrait faire avec une Elvyre capable de se tenir seule debout. Avec un meilleur caractère ? Du moins l'espérait-elle.

Essoufflée par tant d'efforts, la vieille dame ferma les paupières et se plongea dans le sommeil. L'épiant de côté, Marine toujours déconcertée, simula un rangement dans la chambre pourtant bien ordonnée. En bougeant les objets violemment, elle espéra la décider à lui parler. Mais celle-ci, les paupières closes, sembla l'ignorer.

– Je sais que vous ne dormez pas ! lâcha-t-elle, exaspérée par son mutisme. Alors, quand allez-vous m'expliquer ce que vous faisiez debout.

Elvyre ouvrit alors les yeux, la contempla un moment avant de se décider à lui répondre.

– Vous êtes encore là ? Bon, vous allez m'être utile pour une fois. En quelle année sommes-nous ?

Marine la contempla un instant abasourdie se demandant si elle avait toute sa raison. Si ça se trouve, à cause de ses foutus vertiges elle est tombée sur la tête ! Ça

pourrait expliquer son regard dérangé. Si cela s'avérait exact, elle devait au plus vite avertir la petite dame. Comment c'est déjà son nom ? Ah oui, Madame Pierre. Elle saurait réagir !

Marine n'avait jamais, jusqu'à ce jour, côtoyé la folie. A part quelques regards égarés qui s'emparait parfois des anciens. Grâce au ciel, ces instants ne duraient jamais longtemps. Ce qui la rassurait. C'est pas drôle de vieillir, finit-elle par admettre, oui, pas drôle du tout. En contemplant Elvyre suspendue à ses lèvres, les yeux hagards et la bouche entrouverte, elle en vint à admettre, que c'était même triste.

– Alors, quelle est la date d'aujourd'hui ? relança Elvyre plus éveillée que jamais. Et cessez cet air stupide, vous me rappelez une amie idiote, qui s'était éveillée aux côtés d'un mari homosexuel qui ne l'avait pas touchée de la nuit. Voilà ce que c'est que de se marier vierge. Vous êtes vierge, vous ?

– Pas depuis l'âge de quinze ans, rétorqua Marine, agressive. Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire quel jour on est !

– Le jour, le mois et l'année ! Insista Elvyre.

Sous son regard persistant, Marine se sentit obligée de lui répondre. Mieux valait ne pas s'en faire une ennemie. C'est d'un ton calme qu'elle lui apprit la date exacte de ce jour, le 17 mai 2007.

La vieille dame sembla réfléchir. Se mordillant les lèvres, elle commença à faire le décompte des années passées. Soixante et une !

Elle venait donc d'avoir tout juste soixante et un ans. A cet âge on a quelques cheveux blancs, la peau un peu ridée et les idées plus très claires.

Ha ! Ça non ! se reprit-elle aussitôt. J'ai les idées on ne

peut plus claires, Dieu merci ! Mais pourquoi j'ai l'air d'un dinosaure ? La soixantaine c'est un bel âge ! C'est même encore jeune à notre époque !

– Mon anniversaire est passé de deux mois, murmura-t-elle.

– Votre anniversaire ? répéta Marine surprise.

A la réflexion, elle se dit que même les personnes âgées pouvaient avoir un anniversaire à fêter. Ben, oui quoi ! Même vieux, on continue à vieillir.

– Et quel âge avez-vous, si ce n'est pas trop indiscret ?

– Soixante et un ans si mes calculs sont justes ! Cela vous semble vieux, à vous qui paraissez si jeune ?

Pour Marine cela faisait vraiment vieux. Comment pouvait-on s'imaginer à vingt ans que la vieillesse puisse arriver un jour ? C'était, à ses yeux, inimaginable même, si en son for intérieur, elle savait que ce serait un cheminement incontournable.

Toutefois, était-ce raisonnable d'avouer à une vieille dame qui venait à peine de mettre un pied par terre, combien elle paraissait âgée ?

Elle risquait de lui porter le coup fatal qui lui interdirait à tout jamais de lever ne serait-ce que le petit doigt.

– Soixante et un ans ? Mais c'est encore jeune. On en fait des choses à soixante et un ans. Je ne sais pas moi ? Aller au cinéma, se promener dans un parc, sortir avec de bonnes copines et faire la nouba en boîte. Tiens, même, se faire inviter au restaurant par un beau garçon et coucher avec. Ha ! Ça oui, on en fait des choses à soixante et un ans, lança-t-elle d'une voix joyeuse en arborant un air

coquin.

Sauf, que vaut mieux en profiter avant, se promit-elle. A soixante et un ans, on est déglingué.

Au souvenir de son reflet entrevu dans le miroir, Elvyre sut parfaitement en cet instant, qu'aucun beau garçon ne s'aviserait de l'inviter au restaurant. Ni que les boîtes de nuits ne sauraient meubler ses longues nuits solitaires. Aussi la soupçonna-t-elle d'avoir dit un peu n'importe quoi afin de se débarrasser de ce sujet épineux.

Elle lui fut, cependant, reconnaissante du ton joyeux qu'elle avait pris pour lui débiter ces inepties.

Voilà pourquoi, Elvyre lui dédia son plus joli sourire. Celui qu'elle employait jadis afin de retenir l'attention ou pour charmer son entourage.

Le fait d'étirer ses lèvres lui donna un regard lumineux, ce qui entraîna un changement radical sur son visage. Le sourire lui allait bien. En cet instant, elle put aisément se rappeler la personne aimable qui ressurgissait d'antan.

Cela l'émut. Elle se remémora le temps où elle ne savait qu'être agréable. Dans le passé, elle avait été une charmante personne dont on recherchait la compagnie. Elle-même aimait s'entourer de nombreux amis.

Ce merveilleux sourire atteignit Marine de plein fouet. Comment pouvait-on sourire avec autant de charme ? Tant de métamorphoses, en si peu de temps, la laissèrent pantoise. Elle reçut en cet instant une magnifique leçon. Jamais plus, elle ne se ferait une opinion sur les gens avant d'en savoir davantage. Elle venait de prendre conscience que la bonté de l'âme, même dissimulée, finissait un jour par ressurgir.

Ce qui se passa ensuite ne furent que de longs palabres entre elles. Elvyre discutait de choses et d'autres, et Marine l'écoutait. A tel point qu'on put voir bien souvent la jeune femme dormir chez Elvyre. Hormis les jours où Marine devait assister à ses cours de théâtre, elles prenaient plaisir à se retrouver.

Puis un jour, la plus jeune décida qu'il était temps de mettre un peu de couleur dans le blanc neigeux des longs cheveux de l'ancienne. Ce qui fut fait rapidement. Dans la foulée, Marine joua du ciseau en les raccourcissant. Le résultat fut un triomphe !

« Mais regardez-moi ça, je suis une jeunette ! murmura Elvyre la larme à l'œil, en se découvrant dans le miroir.

« Enfin, faut pas pousser, pensait Marine ! Mais c'est vrai elle fait plus jeune. »

Elvyre venait de se faire une nouvelle amie en la compagnie d'une jeune femme qui en plus d'aimer la vie, disposait d'un cœur énorme.

A voir ainsi évoluer Marine, heureuse et épanouie dans ce qu'elle avait entrepris, Elvyre souhaita de toute son âme, qu'elle n'en souffrît jamais.

Quand un ange vous dépose sur le front un baiser qui vous fait renaître, la moindre des choses est de lui souhaiter beaucoup de bonheur.

La bonne fée

Mais à donner trop à l'une, Marine en oubliait les autres.

A la suite des réclamations de personnes âgées délaissées, elles virent un jour débarquer madame Pierre. Toutes deux étaient occupées à l'élaboration du dîner exceptionnel prévu trois mois plus tard pour fêter l'anniversaire d'Elvyre.

Elles furent surprises de la découvrir sur le pas de la porte. Un lourd cartable sur l'épaule, elle les contemplait de son air courroucé. La plume grise de son chapeau tressautait chaque fois qu'elle remuait la tête de mécontentement.

Comme prises en faute, elles la laissèrent s'introduire dans la cuisine d'un pas décidé. A la vue des préparatifs culinaires, madame Pierre se dit qu'après tout Marine s'occupait consciencieusement de sa protégée.

C'est en se retournant, qu'elle réalisa un fait important : Elvyre n'était plus grabataire !!! Ce changement devrait être au plus vite notifié dans son dossier. Et puis un autre détail s'imposa. La vieille dame avait disparu, métamorphosée en une femme rousse qui semblait plus jeune.

Elle resta de longues minutes sans voix. Bouche bée, elle offrait aux deux femmes, la vision d'un magnifique dentier flambant neuf.

Excessivement pieuse, madame Pierre accepta aussitôt l'hypothèse d'un miracle. Elle regretta amèrement de n'avoir pas pris le voile dans ses jeunes années. A cause du refus de ses parents, de braves gens qui l'avaient poussée à entreprendre des études. Ce qu'en jeune fille bien élevée, elle avait fait, en devenant assistante sociale pour se rapprocher de son souhait mystique. Se considérant l'épouse du seigneur, elle ne s'était jamais mariée. Ce qui avait laissé ses parents, aujourd'hui décédés, dans la tristesse de n'avoir pas de petits-enfants à cajoler.

Mais pour madame Pierre les enfants, qu'elle n'avait pas eus, étaient sans regrets remplacés par les personnes âgées qu'elle entourait de son affection. Elles étaient si nombreuses ! Comme une maman cane, protégeant ses petits, elle était tout simplement venue réclamer des explications.

Après avoir fait le tour de la maison, et entendu

Elvyre couvrir Marine de compliments, elle accepta de s'en retourner. Mais qu'après avoir obtenu de Marine la promesse de partager son temps avec ses autres protégées.

Dans son vieux tailleur bleu marine, madame Pierre, reparti rassurée sur le sort de tous ses petits vieux. Habitée de bonté et de dévouement, elle accepta même l'idée qu'Elvyre, cette vieille dame qui n'en était plus tout à fait une, fasse encore partie de son association.

Les deux femmes la regardèrent s'éloigner, espérant que madame Pierre trouve, quand son heure viendra, une autre madame Pierre pour s'occuper d'elle.

La décision de Marine

Marine ne s'entendait pas avec sa famille. Son père, un homme simple né dans une famille d'ouvrier, n'avait jamais réussi dans la vie. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé.

Pour une société de publicité étrangère, il glissait dès l'aube des formulaires dans des enveloppes timbrées qu'il déposait à la poste vers neuf heures. Puis il se rendait alors directement au bureau de son agence commerciale. Durant toute la journée, il devait arpenter le trottoir pour vendre de porte à porte, des robots ménagers à multiples fonctions. Appuyer sur le bouton rouge suffisait pour que la machine épluche les légumes. Pétrisse la pâte à pain. Mixe des fruits pour en faire des jus, et encore un tas d'autres choses. Il n'arrivait pas toujours à se les rappeler tant était longue la liste des fonctions. La guigne le poursuivait. Les machines se vendaient au compte-goutte. Épuisé, le sourire lui échappait. Il rentrait fort tard dans la nuit, ne disposant plus d'aucune patience pour qui venait lui demander un renseignement ou

lui souhaiter le bonsoir. Il prenait son dîner debout puis regagnait directement sa chambre. Au bruit que faisaient les ressorts, toute la maison savait qu'il venait de s'affaler sur son lit et qu'il dormait déjà à poings fermés.

Avec les ronflements de son mari, sa mère poussait un soupir de tristesse.

Sa vie était trop terne. Le matin, elle prenait le relais de son mari en mettant les formulaires sous enveloppes jusque dans l'après-midi.

Ensuite, elle courait à l'école récupérer deux enfants que les parents reprenaient vers dix-neuf heures trente.

Jamais elle ne sortait. Jamais elle n'était invitée. Personne dans cette maison ne pensait à lui souhaiter la fête des mères. Son époux lui avait fait trois enfants qu'elle avait élevés de son mieux.

Mais elle ne se souvenait que du temps qu'ils avaient perdu à se chamailler.

Autant qu'aujourd'hui. Les bagarres se terminaient toujours par de belles réconciliations. Tout compte fait, ces enfants s'aimaient bien. Tant mieux, ça la rassurait.

Les deux premiers garçons faisaient de belles études. L'ainé, Robert, se destinait à la carrière de dentiste et Daniel, le cadet, à celle d'avocat.

A l'évocation de ces futures professions, elle redressait les épaules et un sourire de fierté venait adoucir ses fines lèvres serrées. Seule, sa petite dernière, Marine, leur causait du souci.

Toute jeune déjà, elle tenait tête à ses parents. Elle ne lâchait jamais prise, quitte à être envoyée se coucher sans dîner.

Belle, elle l'était ; mais la beauté ne se mange pas

en salade, se plaisait-elle à lui seriner tous les jours. Ce métier de saltimbanque que Marine prétendait avoir dans les tripes, ne risquait pas de la mener bien loin. Ce n'est pas avec des espoirs que l'on réussit dans la vie, mais avec de bonnes études. Du moins si on associait les deux, se disait-elle tout bas. Enfin, c'était une fille ! Avec un peu de chance et sa beauté, elle devrait se trouver un bon mari. Un mari qui saurait l'aimer, la respecter et qui l'inviterait une fois par semaine au restaurant et au cinéma !

Marine avait quitté l'université pour faire des ménages afin de se consacrer à sa vocation. Mais qui pourrait lui affirmer qu'un jour elle pourrait vivre de cette passion ? Ces derniers temps, elle parlait souvent d'une certaine Elvyre. La seule amie qu'elle lui connaissait, est une sexagénaire. Plus vieille qu'elle ! Que pouvait donc trouver sa fille chez cette dame qui la poussait bien souvent à découcher ?

Depuis quelques jours, elle rentrait même plus tard que son père. Ça le mettait hors de lui. Une fille de bonne famille doit rentrer avant le dîner, répétait-il.

Marine restait sur ses positions en répondant qu'aujourd'hui, tout ça c'était dépassé. Que c'était nul de vivre encore à son âge sous le toit familial. La plupart de ses amis vivaient seuls ou en colocation.

Cela dépassait sa pauvre mère ! Ce soir – était-ce à cause de l'orage ? – ils s'étaient violemment affrontés. Elle avait craché les pires horreurs au visage de son père. Puis hautaine, elle avait affirmé qu'elle quittait définitivement cette foutue baraque de dingues. Son père s'était enfermé dans sa chambre. Marine, dans la sienne, bouclait ses valises.

Une heure plus tard, Marine frappait pour la première

fois à la porte d'Elvyre. Elle possédait la clé depuis des mois et entraînait ici comme chez elle ! Mais ce soir, ou plutôt dans la nuit avancée, elle n'était pas animée des mêmes intentions. Les bras chargés, de tout ce qui avait été sa vie jusqu'à cette nuit, elle venait demander asile.

Confidences et dénouement

Qui pouvait donc taper à sa porte à une heure aussi tardive ?

Elvyre pesta en descendant les marches d'escalier qui la menait au rez-de-chaussée. Ah, si elle avait eu un molosse pour chien ! Mais elle n'avait rien, pas même un hamster. C'est donc avec méfiance, qu'elle enclencha la chaîne de sécurité avant d'entrouvrir la porte d'entrée.

A la vue de Marine, elle s'agita. Elle s'empêtra dans la suite des manœuvres ne sachant plus s'il fallait d'abord ouvrir ou fermer la porte avant d'ôter la chaîne de sécurité.

Après plusieurs tentatives tout rentra dans l'ordre. C'est avec un large sourire, qu'elle empoigna Marine en la poussant à l'intérieur de la maison.

La jeune femme, surprise, trébucha et faillit tomber sous le poids de ses bagages. Puis, là, dans l'ombre du rez-de-chaussée, Marine révéla tout d'un trait. La dispute avec son père. Sa mère qui l'étouffait. Le non-respect du métier qui lui bouffait les tripes. Son récit tragique, obligea Elvyre à rester debout. Elle finit par le trouver un peu longuet. Sans un mot, d'un signe de la tête, elle l'enjoignit à la suivre.

Tandis qu'elles montaient les marches, Marine poussa un soupir de soulagement. Elvyre la conduisait vers sa future chambre. Ouf ! Elle ne dormira pas sous un pont.

Une pensée lui traversa l'esprit « Devait-elle continuer

à être rémunérée pour le ménage qu'elle effectuait ? »

Ça lui sembla incorrect ! On va faire un arrangement, se disait-elle tout bas. Le ménage contre un bon lit. Et la bouffe gratuite, évidemment.

Une fois dans la chambre, Elvyre ouvrit l'armoire et tout en bas, sortit d'un tiroir, un gros paquet poussiéreux qu'elle lui déposa entre les mains.

Intriguée, Marine le retourna dans tous les sens, se demandant s'il s'agissait d'un cadeau. Le premier soir ? Ça l'étonnait ! Ses doigts retirèrent le vieux papier kraft. Un gros manuscrit et quatre albums de photos lui restèrent dans les mains. En ouvrant l'un d'entre eux, Elvyre apparut sur bon nombre de photos. Certaines étaient extraites de films. Sur d'autres, elle évoluait sur une scène de théâtre en compagnie d'hommes et de femmes.

Quoi ! Elvyre avait été comédienne ? Lorsque Marine leva les yeux, des larmes s'échappèrent sans qu'elle sût vraiment pourquoi. D'accord. Ok c'est surprenant. Mais y'avait pas de quoi pleurer. Elvyre les lui essuya.

- Ma très jeune amie, murmura-t-elle religieusement. Voilà pourquoi nous étions si proches. Voilà pourquoi en te regardant vivre ta passion, j'ai ressenti la nostalgie de la mienne. J'ai moi aussi tant aimé le théâtre que j'en ai perdu mon âme. Avant de tout abandonner pour te jeter à corps perdu dans ce qui t'est si cher aujourd'hui, j'aimerais que tu découvres mon histoire. Je sais que nous devons chacune vivre nos expériences pour nous accomplir. Mais, parfois celles des autres peuvent nous faire avancer en évitant certaines embûches.

Subjuguée, Marine s'allongea sur le lit. Elle suivit

Elvyre du regard tandis que celle-ci prenait place dans l'unique fauteuil de la chambre.

Apparemment, cette nuit bien avancée serait longue de confidences.

Dehors, le jour commençait à poindre. Dans la petite chambre la lumière brillait encore. A l'extérieur, le gazouillis timide des oiseaux annonçait que tout doucement, la rue s'éveillait.

Les premiers travailleurs, engourdis de sommeil se rendaient mollement à leur travail. Celui qui levait les yeux vers cette fenêtre pouvait penser que là aussi on se préparait à partir travailler. Pourtant dans cette pièce encore éclairée, deux femmes se découvraient.

Elvyre commençait à dévoiler ce qui fut sa vie. Marine, suspendue à ses lèvres, l'écoutait sans même oser déplier ses jambes ankylosées.

Chapitre 2

1966/1970

La narratrice

A vingt ans, on croit bien sûr, que la vie nous appartient. Que tous les rêves sont réalisables ! Que tout est possible car nous sommes immortels ! Comme on est beau, comme on est fort, quand on a vingt ans !

J'étais mariée à un homme merveilleux. Libre enfin d'aller où bon me semble. Mes parents, des gens d'une autre époque, m'interdisaient la moindre sortie. Ne m'autorisaient pas le moindre rêve.

Moi, je ne vivais et ne respirais que pour une unique raison : devenir comédienne.

D'après eux, c'était évidemment une pure folie. Un monde pervers dans lequel n'évoluaient que des prostituées et des incapables.

Aux yeux de mes parents, une prostituée pouvait être aussi bien une fille légère qu'une fille souriant à un garçon.

Quant aux incapables, ils représentaient ceux qui manquaient de cette ambition nécessaire à toute réussite professionnelle.

Alors, le jour où j'ai rencontré mon futur mari, je me suis enfuie ! Il se prénomme Benjamin, mais j'adorais l'appeler Benji. Il n'était certes pas d'une grande beauté, mais très charismatique, il accrochait le regard. Le souvenir de sa blondeur m'émeut encore. Avec de beaux yeux bleus, couleur océan.

Abandonnant sans aucun remord, tout ce qui entravait la route de mes rêves, nous nous sommes mariés. Sans personne pour fêter l'événement.

Amoureux, nous vivions l'un pour l'autre. L'un dans l'autre. La vie nous semblait merveilleuse. Le monde nous tendait les bras. Jeunes et insouciants, nous ne disposions à l'époque que de notre amour sans un sou en poche. Mais l'amour peut tout.

C'est donc les poches vides mais avec l'immense envie de découvrir le monde, que nous avons entamé notre grand voyage.

La Suède, le Danemark, la Norvège, la Belgique, l'Angleterre, les Etats-Unis, les pays se sont succédés... et les petits boulots avec. Ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse ? Et bien dans mon cas, on peut dire que cette époque a été très enrichissante.

Puis un jour, quelques trois ans plus tard, en 1969 exactement, nous avons dû affronter la réalité ! J'étais enceinte. Pas malin pour une future star. Me fallait-il garder ce bébé ?

Mon mari trancha en s'opposant formellement à toute interruption de grossesse. Je pleurai beaucoup. Cet enfant allait me gêner dans la voie que je m'étais choisie. Pourtant déjà je savais combien mon amour lui serait dévoué. Mon ventre s'arrondissant le retour s'imposa. Le moment était

venu de retrouver Paris. Je souhaitai ardemment que mon enfant y naisse.

Un joli bébé aussi blond que son père. Avec un regard couleur océan. Je tenais entre mes bras mon David chéri. Quel enfant merveilleux ! Il était si sage que je devais la plupart du temps le réveiller pour lui donner ses biberons. J'avais vingt-quatre ans et l'envie d'être star me tenaillait plus qu'avant. C'est donc tout naturellement que j'ai commencé à courir les castings.

Benji nous avait déniché un ravissant duplex, à deux pas d'une porte de Paris. « Porte des Lilas » très exactement, dans un petit immeuble de quatre étages. Tous les appartements étaient en duplex. Le nôtre avait un avantage, il était au rez-de-chaussée. Il disposait en plus d'un ravissant jardinet. Les jours où le beau temps était au rendez-vous, nous en profitions avec plaisir. Souvent des amis venaient se joindre à nos dîners improvisés. C'était très agréable. David était heureux. Nous l'étions aussi.

D'être à une porte de Paris, facilitait mes démarches longues et fastidieuses. Les productions étant, pour la plupart, situées dans la capitale.

David était un bébé adorable mais il entravait mes déplacements. Je devais chaque fois le déposer chez une nounou – d'ailleurs pas toujours la même – et le récupérer parfois assez tard.

Aujourd'hui, en y repensant, je sais que ce ne devait pas être facile pour un si petit bonhomme. Trimballé par tous les temps, à des heures incongrues, comme il avait dû souffrir. Cette époque a duré trop longtemps, mais jamais le sourire ne le quitta. Ses petits bras potelés se tendaient dès qu'il me voyait arriver. Toujours en retard ! Toujours

essoufflée ! Tandis que je le rhabillais, il me couvrait de baisers.

Après plus de deux ans d'assiduité, toujours rien. Pas le moindre petit rôle. Mon moral était au plus bas.

1972

Les belles années

Avec l'aide d'une jeune fille rencontrée sur les lieux d'un casting, je décidai de prendre des cours de théâtre.

Elle me donna l'adresse d'un cours renommé. Le cours Baudoin. Là, des stars se formaient. Des étoiles plein la tête, je m'y précipitai. Une fois dans ces lieux magiques, je me mis à rêver à un avenir prometteur.

Non loin de la place des Fêtes, le quartier du dix-neuvième s'agrémentait d'un joli parc. Enclavé entre deux immeubles, il fallait passer sous un porche pour dénicher ce cours. La clarté du jour avait du mal à s'y frayer un passage. La petite cour qui servait de lieu de rendez-vous, retrouver un ami ou fumer une dernière cigarette, était plutôt triste.

L'endroit tenait du miracle. Trois grandes salles sombres occupaient les lieux. Seuls les regards d'illuminés tels que nous, leur trouvaient du charme. A nos yeux, cet endroit se paraît des couleurs de la victoire. Les murs d'un blanc crasseux et écaillés, ne pouvaient nous faire oublier, qu'ici étaient nées des stars.

Les fonds exigés pour faire partie de ce royaume magique, me laissèrent sans voix. Assise dans un tout petit réduit, qui faisait office de secrétariat, je me tenais droite, l'esprit engourdi à l'énoncé de la somme astronomique.

« Trois ans pour apprendre les grands auteurs et devenir une star, c'est le prix à payer », me dit la jeune secrétaire.

Et voilà comment je me suis fait déléster légalement du peu que nous avions.

1973/1974

Le voyage du passé

A vingt-sept ans, j'intégrais le cours Baudoin. Beaucoup prétendaient que c'était un peu tard pour démarrer une carrière.

Dotée d'une volonté à toute épreuve, je voulais apprendre vite et bien. La première année, fut l'une des plus instructives. Tous les grands auteurs dramatiques firent partie de mon répertoire. Molière, Racine, Shakespeare et j'en passe. J'ai travaillé d'arrache-pied, autant à étudier qu'à détruire ma famille. Occupée à mes rêves, chaque jour qui passait m'éloignait un peu plus d'eux.

Deux années passèrent sans que rien ne vienne modifier quoi que ce soit. Rien ! Nous étions si nombreux à arpenter le trottoir des castings. Les places coûtaient cher. Il n'était pas question de talents, voire de charisme dans cette histoire mais plutôt de relations que je ne possédais pas ; hélas !

A part quelques figurations dans des films ou spots publicitaires, je ne voyais rien arriver qui pouvait me laisser espérer.

Je continuais tout de même à courir la figuration comme si celle-ci s'avérait être le premier rôle d'un long métrage.

Avec d'autres élèves du cours, nous prenions plaisir à

déambuler devant les caméras. Un sourire au cœur, jouant le rôle du promeneur serein ou du passant pressé. La joie nous emplissait d'avoir contribué au succès d'un film. Ma vie était malgré tout, belle, excitante et très prometteuse.

Marine, toute ouïe, ne pouvait quitter du regard Elvyre qui contait son histoire. Le visage de la sexagénaire paraissait comme illuminé tandis qu'elle plongeait dans son passé.

Les souvenirs ressurgissaient au fur à mesure noyant son regard de nostalgie. Parfois, d'une main tremblante elle essayait furtivement ses yeux embués. Voulant certainement sembler indifférente au voyage du temps, elle ne voulait rien laisser transparaître de ses émotions.

Cependant, elle ne put cacher la fatigue qui noyait ses traits. Marine, pleine de sollicitude, l'incita à se reposer.

Tandis qu'elles échangeaient leurs places, afin qu'Elvyre puisse à son tour s'étendre, Marine n'en revenait toujours pas. Depuis des semaines qu'elle lui faisait le ménage, jamais elle ne l'aurait imaginé partager sa passion.

Elle contempla du coin de l'œil la femme plus toute jeune, allongée, les paupières closes. Elvyre dormait. Elle avait fini de raconter sa vie. Marine curieuse d'en savoir davantage, s'empara du gros manuscrit. « Célèbres à tout prix », énonça-t-elle.

Elle décida d'entamer la lecture du dit manuscrit.

Chapitre 3

1974/1975

3^{ème} année du cours Baudoin

Pendant ce temps, Benji râlait.

Après sept ans de vie commune, il avait une famille sans vraiment en avoir une.

– Tu n’es jamais là, se plaignait-il, et David n’a même pas une maman à ses côtés. Ce n’est pas facile pour un petit garçon de trois ans. Encore moins pour un grand garçon comme moi, finissait-il toujours sur un ton moqueur.

– Un jour viendra, où tu seras fier de moi, se défendait Elvyre à chaque fois qu’il commençait à perdre patience. Tu verras, je ne fais pas tout ça pour rien.

– Peut-être bien ! Mais aurons-nous la chance d’être encore ensemble ? répondait-il, tandis qu’il se rapprochait et l’enlaçait. Laisse tout tomber mon amour et vivons comme un couple, mari et femme.

Seigneur, comme elle l’aimait ! Benji représentait à ses yeux, l’homme idéal. Pas question de le perdre.

L'amour qui les unissait était si fort, que rien ni personne ne pouvait les séparer. C'est du moins ce qu'elle pensait alors. Seule la jeunesse pense que tout est immortel.

Alors qu'elle entamait sa troisième et dernière année de cours dans cette école si renommée, elle retrouva ses camarades des années précédentes. Beaucoup avaient lâché. Certains faute d'argent. D'autres faute de talents. Mais pour ceux qui s'accrochaient et qui avaient passé vaillamment le concours de troisième année, ils étaient là ! Prêt à en découdre avec tous ceux qui viendraient prétendre qu'ils n'étaient pas faits pour ce métier.

Les grandes vacances étaient finies. Tous étaient de retour aux cours Baudoin.

Jeunes, beaux et bronzés pour la plupart, ils se sentaient d'attaque pour cette dernière bataille.

Avant d'être lâchés dans la course à la réussite !

En arrivant ce soir-là au cours, Elvyre ne put s'empêcher de scruter l'ensemble des troupes afin de localiser le peu d'amis qui fréquentaient encore ces locaux.

Une tape dans le dos, la fit légèrement sursauter. Le magnifique gaillard qui s'imposa à sa vue, effaça instantanément le sourire qu'elle s'appêtait à offrir. Justin, vingt-deux ans à peine, la dévisageait de son regard ambitieux. Celui qui en disait long sur ses projets à venir : Réussite ! Réussite !

Devenir célèbre à tout prix !

Même si pour cela, il faudra buter l'autre !

Elvyre le soupçonnait d'avoir eu avec Patty une liaison torride, l'année dernière. Patty, jolie blonde de trente ans, (et voir plus) était l'amie d'Elvyre depuis la première année. Justin et Patty avaient souvent travaillé de

nombreuses scènes... Jusqu'au petit matin. Cela laissait supposer qu'il y avait anguille sous roche. Beaucoup jasaient. Car lorsque l'un séchait un cours, l'autre brillait par son absence.

Toutefois, Elvyre en doutait ! Patty avait un petit ami qu'elle adorait, un certain Bébert ! Elvyre ne lui connaissait que ce prénom. Ce devait être Albert ou Robert ? Toujours est-il que Bébert était aussi brun que Patty était blonde. Ils formaient un couple parfaitement assorti. Hormis le fait qu'elle était son aînée de douze ans. Cela contrariait Patty.

Mais tous les petits amis que Patty se dénichait, étaient pour la plupart dix à quinze ans plus jeunes. Elle aimait s'afficher auprès de jeunes hommes, grands et musclés. Mises à part les personnes influentes qui lui avaient permis d'accéder là où elle le souhaitait !

En cet instant, Justin lui souriait de son sourire carnassier. Il pensait secrètement, et de cela elle n'en doutait pas, « si tu entraves ma route vers le succès je te mords et t'arrache la carotide ».

Ses lèvres fines s'étiraient sur de petites dents pointues. On dirait un vampire, se dit Elvyre. Elle n'aurait pas été étonnée de voir apparaître, sur ses canines aiguisées, des gouttes de sang. De plus, il avait l'affreuse manie de les pourlécher tandis qu'il vous questionnait sur vos projets futurs.

C'est donc méfiante qu'elle lui répondit avec l'espoir qu'une personne, n'importe laquelle, vienne la délivrer de ses quenottes mortelles.

Quelque chose venait de se poser sur ses yeux. Elle éprouva une peur effroyable. Privé de ses yeux, elle était livrée dans le noir, à l'affreux Justin le vampire. Instinctivement,

Elvyre se saisit de cette chose. Elle fût agréablement surprise de découvrir deux mains chaudes, douces et légèrement moites. Une voix féminine parvint à ses oreilles : c'est Joan, se dit-elle rassurée. Retrouvant son sang-froid, d'un faux sourire d'excuses, elle tourna le dos à Justin. A peine largué, Justin se mis à la recherche d'une autre proie.

Joan était son amie d'enfance.

Mais ce n'était pas d'un commun accord qu'elles avaient suivi le même itinéraire. Elles s'étaient retrouvées, par le plus pur des hasards, sur les mêmes bancs de cette fameuse école.

C'était le premier jour de la seconde année. Joan passait sur scène pour décliner son identité. Dans ce fameux cours, les profs aimaient bien vous passer à tabac dès le début. Ils vous ordonnaient de grimper sur scène, avec les rampes de lumière braquées dans les yeux, pour raconter votre vie sans omettre le moindre détail. Même les plus intimes. Si vous couchez avec votre voisin. Ou avec le mari de votre meilleure amie. Si vous avez trucidé votre copine, parce qu'elle vous tapait sur les nerfs. Et surtout comment vous l'avez découpée. En combien de morceaux. Comment vous vous en êtes débarrassé. Tout ! Racontez tout, dans les moindres détails ! Tels étaient les leitmotivs de ces chers professeurs.

D'ailleurs nul ne savait comment ils étaient devenus professeurs, ni qui leur avait permis de l'être. Une question que tous les élèves se posaient dès la première année, lorsqu'il leur arrivait d'être laissés en plan, en plein cours, par ces monstres insatisfaits !

Pour revenir à Joan, qui déclinait le cheminement de sa vie, tous les élèves apprirent qu'elle avait divorcé d'un mari tyrannique. Un être exécrationnel qui rechignait même à

payer la pension de leur fille âgée de cinq ans.

A la question du maître Damien, le pervers, pour savoir si elle avait un nouveau petit ami, elle répondit confusément, ben non. Quand il lui demanda, comment seule, elle prenait son plaisir, Joan ne sut que répondre.

– Avec ta main, idiote ! Faut que tu saches répondre à mes questions sans sourciller. Que tu prennes ton plaisir seule, est tout à fait naturel. Tu dis, je me masturbe et je prends mon pied.

Voilà le genre de questions que l'on vous posait ici. C'était, paraît-il, pour endurcir les candidats. C'était même beaucoup plus gentil que ce qu'ils pourraient lire dans la presse, plus tard, une fois devenus stars.

Encore que, pour être star, Damien, le professeur de deuxième année, avait pris son pied en leur précisant – Si dans ce cours, un seul d'entre vous arrive à être reconnu comme tel, je me les fais couper menus – Ils furent nombreux à sourire en l'imaginant castré, lui qui aimait tant les femmes... et les hommes d'ailleurs.

A plus de trente ans, Damien se fichait complètement du ridicule. Chauve comme un œuf, il portait sur le haut du crâne une petite queue de cheval qui pointait comme un parasol dans un verre de cocktail. Toujours vêtu de vêtements amples et de couleurs noires, il déambulait parmi sa cour d'apprentis comédiens, qui le saluaient bien bas lors de ses passages.

Damien aimait faire l'amour. Il ne se contentait donc pas seulement de leur apprendre à devenir de bons comédiens, mais aussi à partager sa couche.

Puis le lendemain, il les faisait monter sur scène et dévoilait, à mots couverts, leurs ébats de la veille. Ce que

femmes et hommes acceptaient, rouges de confusion, sans jamais lui en vouloir.

– Mémorisez bien dans vos petites têtes de cons, ce que je vais vous dire. Réussir à devenir célèbre découlera de ces trois pourcentages : quarante pour cent de travail assidu, cinquante pour cent de chance et dix pour cent de talent. Que les têtes de cons se le foutent au cul, leur talent de merde. Il vous faudra débusquer les relations qui sont, pour la plupart, introuvables et rencontrer la chance, qui à mon avis, se la joue invisible.

Tous s'étaient concertés du regard, déçus par ce qu'ils venaient d'entendre. Du talent, ils étaient persuadés d'en avoir. Sinon pour quelle raison viendraient-ils perdre leur temps en ses lieux qui leur coûtaient une fortune. Quant aux relations et la chance, c'était une autre paire de manches. Comment posséder des relations, eux qui débutaient dans cette branche ? Où les trouver ? Et la chance ? Pouvait-on lui demander d'intervenir à chacune de leur démarche ? Pourquoi penser au pire, semblait se demander le groupe, apprenons d'abord nos textes avec assiduité, devenons talentueux et la chance sera peut-être au rendez-vous !

Lors du passage à tabac de Joan sur scène, lors de cette deuxième année, Elyvre sembla reconnaître en cette petite brune, son amie d'enfance. Assez menue, elle gardait sur son visage joliment dessiné, une moue enfantine. Sa façon féline de se mouvoir, en bougeant ses épaules rondes ou en avançant ses jolies jambes, donnait envie de la toucher. De la cajoler. De l'embrasser.

Alors que Joan s'apprêtait à rejoindre sa place, Elyvre prit soin de se pousser afin de lui libérer un espace à ses côtés. Faut que je lui parle, se dit-elle alors. C'est sûre,

c'est Joan mon amie d'enfance.

Comme un papillon de nuit aveuglé par les projecteurs, Joan titubait à la recherche d'un endroit pour se faire vite oublier. C'est donc tout naturellement qu'elle se laissa choir aux côtés d'Elvyre. De suite Elvyre lui sourit. Joan avait froncé les sourcils. C'est qui celle-là, semblait-elle penser ? De peur d'être mal comprise, Elvyre s'était fait connaître sur-le-champ. La réaction spontanée de Joan fut immédiate. Elle l'enlaça et l'embrassa avec tant d'effusions que le cours s'interrompit brusquement.

Dans le silence de cette salle obscure, ils furent nombreux à penser, à tort, que Joan ne prendrait désormais plus son plaisir toute seule.

Elles s'étaient perdues de vue pendant six ans, mais, à dater de ce jour, elles jurèrent de ne plus se séparer.

Pour en revenir à ce premier cours de troisième année, alors qu'Elvyre entraînait Joan aussi loin que possible de Justin le vampire, celle-ci lui avoua avoir intégré la classe libre. Monsieur Baudoin, le créateur de cette illustre école, l'avait instaurée. Ce qui offrait le privilège, à celui qui avait réussi le concours, d'y participer gratuitement pour l'année en cours.

C'est avec un réel plaisir qu'Elvyre accueillit la bonne nouvelle. Ces cours, trop onéreux, allaient permettre à Joan de sérieuses économies. Travaillant à mi-temps (pas toujours) et seule à élever son enfant, elle avait bien du mal à joindre les deux bouts. Joan, tout comme Elvyre, se consacrait totalement à leur vocation en courant sans relâche les castings afin d'être disponible à toute proposition. Cela contrariait Benji qui adorait les voyages. Il aurait tant apprécié qu'Elvyre revienne à la réalité et accepte un poste leur permettant de

parcourir le monde.

Alors que la sonnette retentit, annonçant ainsi la reprise des cours, Elvyre aperçut arrivant au loin son amie Patty. Comment ne pas la remarquer !

D'une taille hors norme, (elle devait mesurer environ un mètre quatre-vingts) cette grande blonde les dépassait tous. A part quelques garçons, dont notamment Justin et Bébert, peu d'entre eux pouvaient la regarder dans les yeux.

Lorsqu'elle présentait une scène en leur compagnie, ils semblaient plus subjugués par le volume de ses seins que par son jeu d'actrice. Patty ne semblait nullement offensée par ces regards égarés dans son opulente poitrine. Jamais elle ne leur reprocha leurs trous de mémoire ni leur regard vitreux de poisson mort.

Seul Damien se déchaînait sur cette pauvre fille qui était pourtant la seule à connaître son texte. Comme si, n'ayant pas obtenu les faveurs exclusives de ces merveilles, il voulait la punir. Mais il fallait reconnaître à Patty deux qualités : persévérance et arrivisme. Prête à tout pour atteindre son but, peu lui importait les sautes d'humeurs de son professeur. Elle était là pour apprendre et rien ne la ferait dévier de son objectif.

Epuisée d'avoir tant couru pour arriver à l'heure, elle avait bien du mal à reprendre son souffle. C'est donc haletante qu'elle interrogea Elvyre sur leur projet du Café-Théâtre « Chez Félix », un projet qu'elles avaient mis en route bien avant les grandes vacances.

– Alors c'est quand qu'on commence les répétitions ?
hoquetait-elle les yeux pétillants d'excitation.

Juste à cet instant, la sonnette retentit annonçant la

reprise des cours. Elvyre par obligation, lui imposa silence.

Présentation du premier cours de dernière année

Les cours avaient donc repris. C'est dans un silence quasi religieux que chacun gagna sa place dans les gradins. Car à moins de vouloir se faire remarquer, et par la même occasion, de se faire cataloguer de « chieurs » dès le premier jour, tous se taisaient.

Assis dans l'obscurité, à peine illuminée par la rampe de scène, ils se recroquevillèrent autant que possible, quitte à tomber de leurs bancs ; ce qui d'ailleurs arrivait parfois.

Cet effroyable premier jour était celui des présentations collectives. Alors ils tentaient de se rendre invisibles. C'est donc le cœur battant qu'ils attendaient de leur maître vénéré, Claude Mormont, l'acteur de grande renommée, qu'il ouvrît sa sainte bouche. Mais, tenant à faire valoir son statut de star, l'acteur la garda hermétiquement close.

Dans la salle, commencèrent alors à monter des bruits d'impatience tels que petites toux sèches, raclements de gorge et reniflements.

Certains toujours recroquevillés et épuisés par cette position, tombaient sur le sol bétonné. Ils se relevaient prestement, occasionnant une cacophonie supplémentaire qui obligeait le Maître à retarder son intervention. Les sourcils froncés, les lèvres pincées, il dodelinait de la tête d'un air consterné devant un cours qui s'annonçait comme celui de pauvres ignares.

Quand chacun eut repris sa place et que le silence fut enfin rétabli, le Maître daigna se lever et, pointant un doigt assassin vers un élève, lui intima l'ordre de se rendre sur scène. Un soupir de soulagement s'éleva alors de

l'assistance. Ceux qui étaient trop éloignés de cette main assassine purent enfin se détendre. Soulagés mais solidaires, ils se tordaient le cou pour tenter de savoir qui allait devoir s'exécuter.

Comme rien ni personne ne bougea, le Maître bouscula sans ménagement l'élève récalcitrant. Ils purent ainsi entendre cette voix tant adorée, celle pour laquelle ils avaient dépensé leur argent sans compter.

– C'est pour aujourd'hui ou pour demain ! hurla-t-il.

Tant et si bien que l'assemblée fut effaré par ce ton de voix qu'ils ne lui connaissaient pas. L'élève interpellé tourna la tête offrant le visage surpris de celui qui ignorait que le doigt pointé lui était destiné. Priant pour que le Maître en choisisse un autre, il dévisageait son voisin d'un air innocent.

Mais Justin s'écarta aussitôt de lui en s'écrasant sur sa voisine. Celle-ci s'écrasa sur le suivant et ainsi de suite. Tous se retrouvèrent agglutinés à l'autre bout du banc, abandonnant à son sort celui qui avait été désigné.

– Oui, toi là, le grand blond, déclama Claude Mormont, comme pris d'une frénésie, devant la trouille de l'élève. C'est à toi que je parle. Alors tu te lèves, tu montes et tu nous dis tout !

La salle suspendit son souffle tandis que l'homme entamait son interminable trajet vers la scène. Une longue expiration suivit la grimpe des six marches côté jardin. Il se trouvait à présent devant l'assemblée, prêt au sacrifice comme une offrande à quelque divinité.

– Je m'appelle Emmanuel, commença-t-il, dans un filet de voix.

– Plus fort, l'exhorta Claude, qui semblait avoir repris son joli timbre de voix. Comment veux-tu qu'on t'entende quand tu minaudes comme une gonzesse ? Allez mon gars, plus de panache, que diable !

– Je m'appelle Emmanuel, reprit l'élève qui avait semble-t-il décidé de se jeter à l'eau, pourvu qu'on en finisse au plus vite. J'ai trente-deux ans et je suis ingénieur en électronique.

– Trente-deux ans, répéta Claude ahuri, mais t'es trop vieux pour démarrer une carrière d'acteur. Et ça te gêne pas, toi ?

– Non ! Pour un homme ça passe, se justifia Emmanuel dignement. Je pense que je devrais y arriver.

– T'es marié ? poursuivit le Maître.

– Divorcé.

– T'as des enfants ?

– Oui, deux ! Un garçon et une fille.

– Tu aimes encore ta femme ?

– Non ! Enfin, je ne crois pas... Non, je ne l'aime plus.

– Pourquoi tu veux devenir comédien ?

– Parce que j'aime ça !

– T'aime quoi ?

– Le fait d'être acteur.

– Ça ne veut rien dire ! Si t'es pas capable d'exprimer tes propres désirs, tu seras incapable d'exprimer ceux que tu interprèteras. Tu te tiens mal, t'as les cheveux trop longs, tu portes des chaussettes rouges avec une chemise jaune et un jeans noir. Qu'est-ce qu'on t'a appris dans les cours précédents ? A lorgner ta voisine ? Si c'est pour draguer, t'as les bars à putes. Bon ! A toi !

Le à toi, s'adressait à une jeune femme assise aux côtés du Maître. Tandis qu'elle se levait pour prendre le relais, Emmanuel rejoignit sa place, dans l'ombre protectrice. C'est seulement une fois assis qu'il laissa échapper un soupir de soulagement.

Emmanuel était un homme hardi dans la vie. Entouré de nombreux amis, il évoluait avec sérénité au sein de son travail. C'était d'ailleurs là, qu'on lui avait mis la puce à l'oreille, en lui suggérant d'entamer une carrière de comédien.

Son allure de beau mec, son corps d'Apollon et sa belle voix grave plaisaient à l'ensemble de ses collaborateurs... Surtout aux collaboratrices qui minaudaient chaque fois qu'il passait dans leur sillage. Entre elles d'ailleurs, elles se plaisaient à l'appeler par son diminutif, Manu, « plus trognon » susurraient-elles. Chaque fois, que dans le bureau, quelqu'un appelait « Emmanuel », les femmes, tout âge confondu, s'imaginaient à ses côtés dans un endroit tropical. Blotties dans ses bras forts et musclés. Le corps ruisselant de sueur... et d'excitation. Manu les couvrant de baisers brûlants.

Or Emmanuel n'avait jamais invité l'une de ses collègues, n'ayant surtout aucune envie de mélanger, travail et plaisirs. Jamais il ne fut au courant de ces fantasmes dont il était l'objet vénéré.

A peine sorti d'un divorce difficile, il avait quitté Rennes, sa ville natale, pour s'installer à Paris.

Après avoir déniché un emploi et s'y être fait des amis, il commençait tout juste à retrouver un semblant de bien-être. Ses cours de théâtre arrivaient au bon moment et lui faisaient parfois oublier la douleur quotidienne qu'il éprouvait à la vue d'un enfant. Ses deux anges, Muriel neuf

ans, et Pascal six ans, étaient restés auprès de leur mère. Ce qu'il ne contestait pas d'ailleurs, persuadé que la présence quotidienne d'une mère était plus appropriée à l'éducation et au bien-être de jeunes enfants. Mais ils lui manquaient énormément. Pour atténuer sa peine et sa culpabilité de n'être pas à leurs côtés au quotidien, il s'obligeait à régler chaque mois, au jour précis, la pension alimentaire.

Emmanuel fut conscient de n'avoir pas été à la hauteur lors de ce premier contact, il s'installa néanmoins plus confortablement et attendit de voir comment la jeune femme allait s'en sortir.

Debout dans la pénombre, sous les regards qui la dévisageaient, la jeune femme en question se tenait droite, incommodée par les respirations qui montaient de cet immense trou noir.

Des dizaines de poumons s'activaient à inspirer et à expulser un air chargé d'électricité. Comme s'ils étaient prêts à exploser au moindre frottement. Aveuglée par la rampe lumineuse, elle tentait malgré tout d'intercepter un regard amical. Mais l'immense trou noir où se trouvait cette marée humaine, demeura hostile à tout espoir de réconfort. C'est donc à moitié groggy, qu'elle déclina timidement son identité.

– Bonsoir, je m'appelle Christelle. J'ai vingt-quatre ans et je suis mère célibataire. J'ai une petite fille de trois ans. Elle est merveilleuse et elle s'appelle Sandy.

– Parle-nous de ta petite fille, Christelle, la questionna Claude innocemment.

– Non ! lança-t-elle catégorique. Ça ne les intéresse pas. C'est ma vie privée.

– Détrompe-toi, Christelle ! Tout ce qui te touche aujourd'hui, nous intéresse. Comme leur vie doit t'intéresser ! Nous allons passer une année à travailler d'arrache-pied, pour que quelques-uns d'entre vous puissent arriver là où ils l'espèrent. Il faut nous serrer les coudes dans le bien comme dans le pire. Et pour que chacun puisse ressentir l'autre, il faut avant tout bien se connaître. Alors nous t'attendons Christelle, nous sommes tout ouïes.

Debout, petite ombre tassée et immobile, les doigts chiffonnant nerveusement le bas de sa jupe, Christelle répugnait à se livrer. Sa vie lui appartenait ! Pourtant, elle savait qu'elle ne pourrait pas échapper à son histoire. C'est donc tout doucement qu'elle leur livra son secret.

– Sandy est la plus belle des petites filles. Quand je rentre exténuée de mes cours, et qu'il n'y a personne pour m'accueillir, son sourire est pour moi la plus belle des récompenses. Ses jolis yeux bridés me fixent avec amour et même si elle ne comprend pas vraiment qui je suis, je sais qu'elle est ma petite fille. A sa naissance, son père nous a abandonnés, il ne voulait pas d'un enfant mongolien.

Christelle se tait ! Elle n'a plus rien à dire ou ne veut plus rien dire. Des larmes coulent sur son visage, tandis qu'elle redescend les quelques marches pour retrouver sa place.

La salle est sous le choc. Gênés, les élèves évitent de se regarder. Tous auraient certainement fini par le savoir, mais pas de cette façon.

Après bien des années, Elvyre gardait encore le souvenir effroyable de ces premiers jours de reprise des cours.

Les cours suivants se déroulèrent dans la présentation

de scènes qu'ils avaient assidûment travaillées.

Elvyre avait pour sa part, hérité de l'œuvre non moins périlleuse de Shakespeare : « *Le songe d'une nuit d'été* ». Elle sourit encore à la manière dont ils l'avaient travaillée, davantage basée sur une mise en scène savamment orchestrée. Les comédiens se déplaçaient comme sur un échiquier sans qu'aucun d'entre eux ne se trompât sur son lieu de chute. Quant au texte, il subit quelques modifications de la part des comédiens. Car tous si pointilleux sur leurs déplacements, ne pouvaient gérer en même temps le texte et la mise en scène. Mais pour mieux comprendre leurs intentions, il serait préférable de se souvenir du fond.

« *Songe d'une nuit d'été* » de Shakespeare

« L'histoire se déroule lors du mariage du Duc de Thésée et de l'amazone Hippolyte. La reine Titania et le roi Obéron se sont querellés au sujet du petit page qu'Obéron réclame et que Titania ne veut pas céder. Pour faire le bonheur de d'Hélène et punir Titania, Obéron charge son messager, le lutin Puck, d'intervenir en versant un suc, qui rend amoureux, sur les yeux des protagonistes. Mais Puck se trompe. Lysandre va aimer Hélène et Hélène va aimer Démétrius. Titania, elle, tombera amoureuse d'un tisserand d'Athènes. Tout s'arrange enfin : Titania revient à Obéron. Lyssandre à Hermia. Démétrius à Hélène. Les mariages seront célébrés par des chants en l'honneur des trois couples. »

Elvyre s'était vue attribuer la scène V. Elle devait donc trouver les cinq autres comédiens pour compléter la distribution. Sept jeunes vinrent à elle, cette pièce leur tenant à cœur.

Chacun voulant jouer le rôle de son choix, bien des palabres furent nécessaires avant de tomber d'accord. Justin (le vampire) voulait absolument interpréter le rôle de Démétrius.

– Pour lui donner plus d'étoffe ! avança-il en bombant le torse et levant très haut son visage fier et arrogant.

– L'étoffe de quoi ? questionna, hautain, Jean, l'autre prétendant au rôle, se sentant piqué au vif, lui qui était grand et très maigre. Il n'est pas question d'étoffe dans cerôle !

S'ensuivit alors un échange de répliques incendiaires où il était question de tissus, de chiffons, de trop maigre et trop gros, d'imbécile et d'ignare.

N'importe quoi, pensa Jean qui voulait ce rôle. Mais à court d'arguments devant un Justin encore plus agressif, il baissa la tête pour réfléchir. Le menton sur sa poitrine, il contemplait ses chaussures, comme s'il venait de découvrir qu'elles étaient dépareillées. Pauvre Jean ! Il devenait tout rouge à trop réfléchir.

Elvyre ne tenait pas à l'intégration de Justin dans le groupe. Mais il fallait lui reconnaître un certain talent de persuasion. Il l'emporta donc « haut la main ».

Les trois autres comédiens voulaient s'approprier le rôle de Lysandre. Car pour Obéron, Puck et Lysandre, seul Lysandre avait du texte et les trois le savaient.

Sylvain, petit et nerveux, ne pouvait correspondre au beau Lysandre. Toujours en mouvement, il semblait prêt à se propulser dans les airs, pour retomber on ne sait où.

La douceur de ses cheveux blonds et sa petite taille lui permirent l'accès au rôle qui devrait lui aller comme un gant : celui de Puck, le lutin.

Ce rôle lui parut d'emblée dépourvu d'intérêt, faute de petite amie à enlacer et embrasser alors qu'il n'était question que d'amour dans cette pièce.

Mais Elvyre s'évertua à le diriger dans ce rôle important. Ne devait-il pas verser le suc d'une fleur merveilleuse sur les paupières des jeunes femmes pour modifier leurs destinées amoureuses ?

– Comment il verse le suc sur leurs yeux ? questionna-t-il suspicieux. J'espère qu'il les enlace en leur roulant un patin pendant qu'elles s'endorment ? Parce que sinon, ça me plaît pas !

Désireux de l'entendre accepter le rôle, tous lui jurèrent ce qu'il voulait entendre. Les filles l'embrassèrent sur-le-champ, comme pour lui donner un avant-goût de ce qui l'attendait. Par la suite, il leur en voulut énormément. La scène du suc était bien avant la scène V ! Sylvain ne versa donc jamais le suc merveilleux sur les deux jeunes femmes. Il ne les prit jamais dans ses bras et ne déposa aucun baiser sur leurs lèvres.

Lorsque vint le moment de jouer devant un auditoire, Puck le lutin, passa son temps à les fusiller de ses petits yeux porcins. Bon nombre d'élèves affirmèrent alors qu'il avait fait fort impression, malgré son texte court. Ce qui prouvait qu'on pouvait être un excellent acteur sans débiter de longues tirades.

Exténués par le choix de Puck le lutin, ils eurent à vrai dire moins de patience pour obliger Bruno à endosser le rôle du roi Obéron. Car Bruno, aussi poilu qu'un orang-outang et tout aussi rond qu'un fût de vin, ne pouvait prétendre au rôle de Lysandre. Sa profusion de poils gênait ses interlocuteurs. Il les obligeait à regarder ailleurs. Ce qui

le contrariait, lui qui s'évertuait à capter leur regard pour mieux appuyer sa volonté d'être Lysandre.

– L'embonpoint était à l'époque un signe de richesse, insistait-il dans l'espoir qu'ils se lient à sa cause. Les femmes ne regardaient pas le physique mais plutôt le bien-être financier qu'elles pouvaient en tirer.

– Oui, mais que faire de toute cette profusion de poils, répliqua Sylvie, inquiète qu'il puisse jouer Lysandre, elle qui souhaitait interpréter le rôle d'Hermia, la petite amie de Lysandre. Et il n'est écrit nulle part dans la pièce que Lysandre est obèse.

Devant la mine offusquée de Bruno, elle se reprit aussitôt.

– Enfin je veux dire potelé. Non, vraiment Bruno, loin de moi l'envie de te vexer, mais il me semble qu'Obéron serait plus proche de ton physique quoique pour les poils, je reste quand même septique.

Pauvre Bruno ! Il semblait consterné par cette profusion de poils qu'on lui reprochait.

– Comment peut-on mesurer le talent d'un acteur si on s'arrête devant une toison fournie, s'emporta-t-il rouge de colère. Et si en plus, on lui reproche sa corpulence, alors il faudrait mettre au rebus tous les gros de la planète. Il n'y aurait plus que des beaux gosses, style Alain Delon, et on s'en laisserait vite, vu que les gros ne seraient plus là pour les mettre en valeur, termina-t-il en se jetant à même le sol dans des folles cabrioles afin de démontrer son agilité d'homme gros.

Malgré cette démonstration quelque peu humiliante,

personne ne lui fût solidaire. Sauf Sylvain qui s'avança pour l'enlacer dans un geste fraternel. Il lui tapota gentiment le dos tout en lui conseillant d'opter pour Obéron.

Le rôle de Lysandre, fut d'office attribué à Emmanuel. Son physique convenait parfaitement au beau Lysandre qui aimait Hermia. Puck et Obéron, jaloux, lui jetèrent des regards meurtriers. Se précipitant dans la lecture de la pièce, ils espéraient y trouver quelques mauvais tours qui soulageraient leur haine. Le nez dans leur livre et la mine conspiratrice, ils furent silencieux, tout le reste de la distribution.

Emmanuel fut content du rôle de Lysandre, mais il l'aurait été tout autant de celui de Démétrius. Heureux surtout d'avoir échappé à celui de Puck ou d'Obéron. D'abord parce qu'il se voyait mal en lutin avec son mètre quatre-vingt-douze et ces deux rôles, disposant de peu de texte, ne lui auraient pas permis de travailler son jeu d'acteur.

Avec un sourire d'excuse, il tenta d'amadouer les deux autres comédiens. Il se rassura en les découvrant le nez dans leur ouvrage, et pensa que ces deux-là travaillaient déjà assidûment leurs petits rôles. Il était loin d'imaginer être l'objet de haine de la part de ces deux compères qui s'apprêtaient à l'écrabouiller sans remords.

Seule Sylvie, heureuse qu'il soit Lysandre, souhaita être Hermia en lui lançant des regards amoureux.

Le rôle d'Hermia, posa pourtant encore un problème. Sylvie désirait absolument le rôle, tout autant qu'Elvyre. L'acharnement de Sylvie la força à céder, gênée par la présence d'Emmanuel. Elvyre ne voulait en aucun cas qu'il puisse penser qu'elle se battait pour ses beaux yeux.

Le comportement de Sylvie la poussa à penser que la célibataire trentenaire évoluait dans ce cours plus pour trouver un mari que pour devenir comédienne. Cette façon qu'elle avait de dévisager Emmanuel en poussant des soupirs d'extases ou de minauser chaque fois qu'elle le savait dans les parages, l'énervait.

Jolie, sans plus, Sylvie de taille normale, paraissait ne jamais manger à sa faim, tant sa silhouette s'étirait en longueur.

Dépourvue de la moindre enveloppe grasseuse, elle ne bénéficiait pas de formes arrondies qui auraient pu mettre en valeur sa poitrine inexistante. Affublée d'une fine moustache sur la lèvre supérieure qu'elle avait tout de même sensuelle, seule preuve de sa féminité, elle octroyait au rôle d'Hermia, celui d'une douanière plutôt que d'une amoureuse épanouie.

Elle hérita donc du rôle avec un soupir d'aise, pensant certainement pouvoir séduire Emmanuel. Lors des répétitions, elle n'eut de cesse de minauser, en se tortillant comme une anguille.

Elvyre n'avait pour sa part, aucune animosité envers Sylvie. Mais le rôle d'Hermia l'intéressait. Elle trouvait les répliques intéressantes pour son jeu d'actrice. Elle se plut à penser secrètement que la perfide Sylvie n'avait pas très bien lu son texte. Ou du moins, n'était jamais parvenue à la scène V, celle où Lysandre l'ignorait au profit d'Hélène, aperçue la première après son réveil. Par la suite, lors des répétitions, Sylvie était toujours de mauvaise humeur, devant un Lysandre qui la rejetait ouvertement. Elle prit alors l'initiative de modifier son texte en introduisant des mots tendres qui lui dévoilaient son attirance. Mais reprise

sans arrêt, par le groupe, elle devint de plus en plus hargneuse, interprétant ainsi le rôle de la douanière qu'elle exérait.

Voilà comment contre sa volonté, Elvyre hérita d'Hélène, rôle que Sylvie la persuada maintes fois d'échanger. Elle refusa, se souvenant avec quelle ardeur Sylvie l'avait évincée.

Par l'intermédiaire de cette pièce Elvyre et Emmanuel se rapprochèrent lors de leurs nombreuses répétitions. Répétitions qu'ils effectuèrent le plus souvent chez Emmanuel. Benji ne souhaitait pas voir débarquer à la maison une cohorte de comédiens en furie. Toujours aussi peu attiré par la passion théâtrale, Benji la poussait à repartir vers d'autres horizons. Notamment les voyages. Mais Elvyre, aveuglée par l'ivresse de la scène, ne se voyait pas entamer d'autres voyages que celui qui la menait à ses cours. Tout à sa passion, et lui aux siennes, ils s'éloignèrent tout doucement l'un de l'autre. C'est ainsi que Benjamin commença par voyager seul ou parfois accompagné de David qui s'ennuyait dans la maison silencieuse. Le petit garçon inquiet, assistait en spectateur silencieux à leur éloignement affectif sans pouvoir agir du fait de son jeune âge.

Mais, au cours Baudoin, on ne perdait pas de temps à folâtrer sur ses états d'âme. On avait un mois pour travailler les scènes imparties et tous s'y appliquèrent avec ferveur.

Chez Félix

Patty, qui de son côté répétait « Les femmes savantes », harcelait Elvyre afin de travailler sur leur projet. Au cours de deuxième année, par le plus grand des hasards, Elvyre était

entrée « Chez Félix », dans la rue Mouffetard, afin de présenter un éventuel sketch dans son café-théâtre.

Monsieur Félix, le propriétaire de l'endroit, la détailla de la tête aux pieds d'un air gourmand. Apparemment l'ensemble lui plaisait. Il lui apprit que c'était fort possible. Encore fallait-il que le spectacle lui plaise. A l'annonce de cette bonne nouvelle, Patty fut aux anges. Sur-le-champ, elle décida qu'ils seraient quatre, deux filles et deux garçons. Avec fortes effusions, elle insista pour que Justin fasse partie du groupe. Encore ce foutu vampire ! pensa Elvyre.

Ensemble elles échafaudèrent la trame d'un spectacle pour quatre. Elvyre se souvint d'un excellent comédien, qui ferait l'affaire. Marc entra alors dans le cercle. Elles l'avaient entendu déclamer « Bérénice » en deuxième année de cours. Tous, alors, étaient morts de rire. Or son intention fut d'être tragique donc à l'opposé de ce qu'il interprétait.

J'espère que ce petit gnome ne traînera pas dans mes pattes, pensait secrètement Patty la géante, elle qui n'aimait que les hommes grands. Faut que je trouve une trame qui l'éloignera de moi.

Marc, plutôt beau garçon, aurait eu de belles espérances, s'il n'avait pas été aussi petit. Il n'est pas aisé pour un homme de petite taille d'espérer séduire les starlettes à l'écran.

Dans « Bérénice », il interprétait le rôle de Titus qui, mortifié, annonçait à Bérénice leur séparation par devoir. D'un air affligé à l'extrême, la larme à l'œil, il se jeta aux pieds de Fanny qui jouait Bérénice. Il encercla ses jambes avec une telle ardeur, qu'il la déséquilibra. Elle,

avec ses kilos superflus, lui tomba dessus de tout son poids.

– Et que tout l'univers reconnaisse sans peine... clama Titus (Marc), la voix chevrotante, surpris par les quatre-vingt kilos qui lui tombaient dessus... les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine. Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

Les corps enchevêtrés du couple royal allaient à l'encontre du texte. Ou alors, dans l'optique d'un adieu définitif, s'offraient-ils pour la dernière fois une chevauchée amoureuse ? Aussi quand Bérénice (Fanny) se releva avec peine pour déclamer : « Ah, cruel ! Est-il temps de me le déclarer ? », tous furent surpris d'apercevoir, coulant de sa bouche, un mince filet de sang.

Quand elle poursuivit : « Qu'avez-vous fait ? », ils découvrirent avec stupeur qu'il lui manquait une dent sur le devant. Pendant ce temps, ignorant les mésaventures de la pauvre Fanny, Marc se frottait le haut du crâne de peur qu'il ne se soit fracassé. En regardant sa main, vierge de toute trace de sang, il ne pût retenir un soupir de soulagement.

– Hélas, je me suis crue aimée, continuait Bérénice, en s'essuyant le menton machinalement.

Et quand elle entama : « Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel... » elle s'aperçut qu'il lui manquait une dent.

Elle s'interrompit aussitôt, pour se jeter cette fois avec colère sur Marc, lequel se disait au même moment avec soulagement : « Ouf !, grâce au ciel, je n'aurai pas besoin de points de sutures ! »

Fanny n'était pas le genre de femme à s'en laisser conter. Pour avoir grandi dans les cités de Bobigny, elle arborait le langage ainsi que la démarche chaloupée des voyous.

Marc, à peine un mètre soixante, se doutant certainement qu'il ne ferait pas le poids devant une Bérénice aussi charpentée, s'esquiva côté cour.

Fanny se lança à sa poursuite, en l'invectivant de noms d'oiseaux, décidée à avoir la peau de celui qui l'avait aussi injustement mutilée.

Ses petits moyens lui permettaient tout juste de payer les cours, jamais elle n'aurait de quoi combler ce trou qui la défigurait. Elle fut bloquée net dans sa course par Damien qui, depuis un bon moment, s'agitait nerveusement sur son banc. Le seul à ne pas trouver quelque drôlerie à cette scène.

Alors que tous s'esclaffaient de bon cœur devant cette lamentable tragédie, Damien hurla si fort sa désapprobation qu'ils cessèrent immédiatement de rire. Il vomit sa colère sur la pauvre Fanny qui, bouche ouverte de surprise, offrait au commun des mortels la preuve de son infortune.

– T'es nulle, ringarde, innommable, vociférait-il dans le calme retrouvé, son petit parasol s'agitant sur le haut du crâne. Non, mais tu t'es vue sur scène ? T'es aussi ventrue qu'une baleine engrossée. Pourquoi t'as pris cette pièce ? Bérénice est belle, majestueuse, digne dans sa douleur, tout ton contraire.

Tous furent surpris par tant d'animosité à l'égard de Fanny. Damien n'était pas connu pour sa complaisance envers les comédiens mais sa méchanceté les déconcertait toujours. Surprise, Fanny la bouche encore ouverte, la referma tout net dans un claquement humide.

– C'est toi qui me l'as imposée, rectifia-t-elle dignement

– Ça m'étonnerait, répliqua Damien de mauvaise foi. Fais un régime, perds ces kilos superflus et arrange-toi, t'es trop moche.

– Moche pour toi, répliqua Fanny, sans se départir de sa verve

Seule une fille de Bobigny pouvait tenir tête à ce prof de deuxième année. Mais, Damien ne semblait pas vouloir en rester là. Pour avoir bousculé Racine, il s'employa à l'humilier jusqu'au bout.

– Tu ne remettras les pieds dans mon cours, qu'après avoir fait le ménage sur ton horrible personne. Et coupe-moi cette affreuse frange qui te bouffe le visage, ajouta-t-il moqueur devant la surprise de Fanny.

– Et pour ma dent ? demanda-t-elle, dégoûtée par son cynisme. Je n'ai pas les moyens de la remplacer.

– Tu n'as qu'à passer au secrétariat, ils feront marcher l'assurance !

Fanny sortit dignement, retrouvant dans le balancement de ses hanches généreuses, la démarche altière d'une reine outragée.

Damien n'en oublia pas pour autant Marc.

Resté silencieux aux cotés de Fanny, il devait certainement prier pour être amnistié. Tous pensèrent qu'après avoir malmené Fanny, Damien aurait retrouvé son calme ou du moins quelque sérénité.

– Mon pauvre Marc, reprit-il en secouant la tête, d'un air affligé. Il me semble que les portes de la Comédie française te seront définitivement closes. Quel piètre Titus tu viens de nous interpréter !

Il s'arrêta là, jugeant certainement que « Mon pauvre Marc » était suffisamment lourd de sens pour ne pas aller plus loin.

Voilà comment, l'année dernière, les filles connurent Marc, qui n'était pas destiné à une carrière tragique mais parfaitement à l'aise dans la peau d'un comique.

Les révélations de Patty

Elvyre venait d'arriver chez Patty, pour leur rendez-vous qui devait apporter la touche finale à leur spectacle du café-théâtre. Quand un homme lui ouvrit la porte, elle crut s'être trompée d'étage. Devant sa confusion, il se présenta. Quelle ne fût sa surprise de découvrir qu'en plus de deux amants, Patty avait un mari ! Gentiment il lui suggéra d'entrer afin qu'il puisse sortir à son tour. Tandis qu'il ouvrait la porte de l'ascenseur pour s'y engouffrer, Patty se précipita à la rencontre de son amie. Glissant un bras sous le sien, elle l'entraîna rapidement au salon.

– Je ne t'ai pas parlé de René ? l'informa t'elle d'un ton innocent en sortant d'un de ses placards deux tasses qu'elle déposa sur la table basse.

– Jamais ! lui objecta-t-elle en la suivant dans la cuisine. De Bébert oui, de Justin aussi, mais de René, jamais !

C'était vexant d'apprendre avec deux années de retard, que sa meilleure amie était mariée.

Au salon, en fond musical, Gainsbourg comme par hasard, chantait une de ses plus belles mélodies : « *Je suis venu te dire que je m'en vais* ». Toujours sous le choc de la découverte de ce mari fantoche, Elvyre écoutait Patty lui narrer l'histoire de leur rencontre, souhaitant ardemment

que cette chanson ne présageât pas la fin de leur mariage. Et comme si quelque part, des personnes bien intentionnées voulaient lui prouver le contraire, les voix de Sheila et Ringo entamèrent joyeusement « *Les Gondoles à Venise* ».

Elvyre apprit, qu'isolé sur sa plate-forme pétrolière au Moyen-Orient, René était pour la plupart du temps, absent de la vie de Patty.

– Tu comprends, je m'ennuie toute seule, tenta-t-elle de lui expliquer. Alors je suis bien obligée de penser un tout petit peu à moi. Et puis t'as vu René, c'est loin d'être un Apollon !

C'était vrai ! Pour l'avoir entrevu aux portes des ascenseurs, Elvyre admit d'une mimique faciale, que René n'était pas beau. Patty en profita pour se lancer dans un descriptif de son mari pas toujours positif.

D'accord, René doté d'un esprit vif, était porté sur les arts en général. Mais il ne disposait, hélas, d'aucune beauté physique. Très grand et très maigre, il se mouvait comme s'il portait à chaque extrémité de ses membres d'une longueur infinie, un fil invisible qui l'animait, telle une marionnette.

Toujours vêtu de jeans, pantalons et chemise, les seuls vêtements qui lui donnaient satisfaction lors de ses longues périodes en mer, il était aussi chauve qu'un œuf longuement astiqué. De fines lunettes cerclées d'or, venaient quelque peu camoufler son long nez en forme de bec d'aigle qui dégoulinait sur des lèvres tellement fines qu'on en percevait à peine l'existence. Seuls les yeux d'un bleu profond d'où émergeait une inoubliable intelligence d'esprit et de cœur estompaient son physique déplaisant.

– Non, mais, t’as vu sa tronche ! Admet le, notre couple ressemble à celui de « la belle et la bête ».

Et bien ! Pensa Elvyre, mon pauvre René, tes jours sont comptés.

Mais pour être honnête, Patty n’avait pas toujours été belle. Comme les chats qui avaient, dit-on sept vies, l’aspect physique de Patty s’était transformé au fil du temps.

A sa naissance, personne ne voulût la prendre dans ses bras tant elle surprit par sa laideur. A l’âge de la petite enfance, Patty était insignifiante. A l’adolescence, elle était encore disgracieuse et dut attendre la trentaine pour se métamorphoser en femme sublime.

C’était justement à l’adolescence qu’elle avait rencontré René, de dix ans son aîné. Peut-être avait-il découvert chez cette jeune fille disgracieuse suffisamment de détresse pour vouloir la protéger et en faire son épouse ? Peut-être, aussi, cette adolescente au visage parsemé d’acné juvénile, avait su apprécier la sollicitude de cet être prévenant ? Se sachant si peu plaisante, cette grande bringue en mal de vivre, avait trouvé chez cet homme, le seul qui veuille bien d’elle, un havre de paix.

Aujourd’hui, son beau visage aux contours scandinaves, son corps long et mince aux formes harmonieuses, ses jambes magnifiques au galbe parfait, attiraient le regard des mâles, la détournant, sans plus de mémoire, de celui qui avait su l’aimer disgracieuse.

Patty mit à chauffer la bouilloire et prépara la théière en y déposant un sachet de thé vert à la menthe. D’un sourire innocent, elle proposa à Elvyre de partager son repas qui se composait d’éternelles endives à la vapeur.

Patty était obnubilée par ses formes et la peur de

grossir l'obligeait à engouffrer ce sempiternel légume.

– Dans les endives, affirma-t-elle, on ne trouve rien d'autre que de l'eau. Tu peux en manger autant que tu veux, jamais tu ne prendras un gramme.

Avec le thé et les endives, elles faisaient souvent le va et vient aux toilettes, interrompant ainsi l'écriture de leur sketch.

Entre les pauses pipi et l'écriture, Patty lui avoua être follement éprise de Justin. Elle espérait bien, par le biais de cette pièce, profiter pleinement de cette aventure. Bouche bée, Elvyre l'écouta dévoiler le récit incluant sans complexe de nombreuses parties de jambes en l'air.

– Quel beau mec ce Justin, susurra-t-elle d'un air gourmand. Que du muscle, Madame ! Franchement avec lui, je prends mon pied ! C'est dingue les positions love-amour qu'il me fait découvrir... j'étais loin d'imaginer que ça pouvait exister.

Perplexe, Elvyre l'entendit vanter les multiples qualités de ce Justin qu'elle exérait. Comment pouvait-on trouver tant de charme chez un homme aussi imbu de sa personne ? Et surtout, comment pouvait-elle vivre harmonieusement trois histoires d'amour en même temps ? Encore que, vu ce qu'elle en savait, il était fort possible, après la découverte de ce mari, qu'elle possédât d'autres amants.

– Mais alors ? Et Bébert dans tout ça ? demanda Elvyre surprise de ses confidences coquines. Tu m'avais tellement parlé de lui en prétendant qu'il était le seul homme de ta vie !

– Ma pauvre Elvyre, lui répondit-elle étonnée par tant

de candeur. Bien sûr que je l'aime Bébert. Et d'ailleurs je n'aime que lui. René ne fait plus partie de ma vie. Ses longues absences ont fini par me le faire oublier. Quant à Justin, c'est juste une aventure, un caprice quoi ! Surtout n'en parle pas à Bébert ! Déjà qu'il est fou de jalousie. Il ne supporte aucun autre homme dans mon entourage.

La sonnette d'entrée vint interrompre les pauses pipi, l'écriture, ainsi que les torrides confidences de Patty.

Aussi quand Bébert, la mine réjouie, entra dans le salon en se précipitant sur Patty pour lui glisser avec voracité sa langue dans la bouche, Elvyre se fit la réflexion de bien tenir la sienne, de peur de s'en faire un ennemi... à vie !

Le passé de Joan

Comme la vie est bizarre ! pensait Elvyre alors qu'elle roulait sur le périphérique pour rejoindre son domicile. Patty vivait ses amours avec désinvolture, tandis que Joan s'empêtrait dans un isolement affectif.

Déjà dans le passé, Joan souffrait de ses liaisons juvéniles. Ces jeunes hommes stupides ne pensaient qu'à coucher. Joan tombait dans le panneau du prince charmant. Ces infidèles la blessaient. Surtout quand ils racontaient en détail, leur folle nuit d'amour. C'était ainsi ! Nous on s'en foutait, se dit Elvyre. Mais pas elle.

Joan était toujours celle qui pleurait. Se lamentait ou suppliait de ne pas être abandonnée. Pourtant elle était si jolie !... Non, pardon... vraiment belle ! Sa beauté de fille du sud offrait un visage d'une pure harmonie.

Ses courts cheveux bruns, encadraient un joli minois. De grands yeux noirs lumineux, aux longs cils épais,

mettaient en valeur un adorable nez mutin. Ses lèvres pulpeuses, s'ouvraient sur une rangée de perles blanches savamment disposées. Tout était parfait chez Joan, excepté sa taille qui ne devait pas dépasser le mètre cinquante-huit. Joan n'avait, d'après elle, aucune chance auprès des garçons. Pourtant, tous lui tournaient autour comme des mouches sur une tartine de confiture. Il ne pouvait en être autrement, mais ils ne s'attardaient pas à ses côtés... allez savoir pourquoi !

Orpheline à six mois de parents décédés dans un accident de la route, puis recueillie par une tante, vieille fille austère, elle vivait l'abandon de ses petits copains comme un cruel coup du sort. Toute sa vie, Joan fut ainsi abandonnée, exceptée par Juliette, sa fille. Un an après s'être unie à Bernard et tout en pensant que la vie lui octroyait enfin un bonheur mérité, Juliette vit le jour. Cette félicité fut de courte durée. Trois ans plus tard, elle divorça dans la haine et les rancœurs. Aujourd'hui elle vivait avec sa fille que son ex-mari tentait par tous les moyens de lui retirer.

Ne voulant pas la perdre, elle travaillait d'arrache-pied pour la garder.

Un jour, elle appela Elvyre, pour lui demander une attestation dans laquelle elle préciserait au juge combien Joan savait être une mère attentive, protectrice et aimante. La lettre qu'Elvyre lui remit, fut d'après son avocat, suffisamment convaincante quoique un peu mélodramatique. Il est vrai que travaillant sur « Les Misérables » à l'époque, Elvyre s'était laissée emporter, par les belles envolées de Victor Hugo et par le côté malheureux de l'histoire.

Cela dit, en aucun cas elle n'aurait pris Joan pour Fantine ou Juliette pour Cosette. Seule la beauté du texte

l'avait alors inspirée.

Au début, Juliette, petit bout de chou de deux ans, vivait mal le divorce de ses parents. Mais pour les avoir si peu vus ensemble, elle s'adapta par la force des choses. Joan souffrait au quotidien de cet échec. Elle était de ces femmes qui puisent force et réconfort au saut d'un lit. Sa couche éternellement vide la déprimait. Rien, pas l'ombre d'un homme à l'horizon.

Cette nuit encore, Joan allait s'endormir seule dans son grand lit pour deux. Pour contredire cette fatalité, elle souleva Juliette avec tendresse et la déposa dans sa couche. Après s'être murmurées des mots tendres et promis un amour éternel, elles s'endormirent étroitement enlacées.

Livia et les autres

Vint enfin le jour de la représentation du « Songe d'une nuit d'été ».

Après tirage au sort, le groupe apprit qu'il passerait en quatrième position. Après « La Double Inconstance » avec Joan, « Les Femmes savantes » où Patty jouait une scène et « Le malade Imaginaire ».

Consciencieusement tous écoutaient, commentant doucement les scènes qui se déroulaient sous les yeux attentifs de Claude Mormont, M. Baudoin et des directeurs de casting. Un moment important qui pourrait se révéler fructueux si l'un d'entre eux remarquait un élève pour lui proposer un rôle.

Que dire de l'ambiance qui émanait du cours, sinon que chacun se répétait, mentalement, les scènes qui lui étaient imparties. Le cœur battant la chamade, la bouche desséchée par des glandes salivaires en panne, tous

s'efforçaient de mémoriser leur texte qui semblait prendre la poudre d'escampette.

Les applaudissements éclatèrent alors que la troupe « Marivaux » rejoignit sa place. Sans un mot, Claude Mormont et ses collègues, notaient leurs commentaires après s'être concertés. Joan, l'air inquiet, reprit sa place aux côtés d'Elvyre. Elle saisit sa bouteille d'eau minérale, qu'elle engloutit aux trois quarts. Voulant la reconforter, Elvyre d'un sourire complice, la félicita sur sa prestation.

Le rideau s'ouvrit alors sur deux femmes, dont Patty, pour jouer « Les femmes savantes ». La jeune femme qui évoluait à ses côtés, ne manquait pas de charme. Sa beauté naturelle retenait l'attention. Au début des cours, Elvyre s'était déjà sentie attirée par cette lumineuse jeune femme. Elle n'était pas la seule ! Claude Mormont, subjugué, avait clamé haut et fort le fabuleux potentiel de cette excellente comédienne.

Lors d'un cours précédent, il lui avait fait rejouer trois fois la même scène sous prétexte que c'était magnifiquement déclamé.

– Voici une jeune fille, qui nous joue de la tragédie, avait-il alors affirmé. Je le répète pour les ignares et les imbéciles, « de la vraie tragédie ». Vous serez tous d'accord pour admettre que peu d'entre vous peuvent se vanter de m'en présenter autant. Repasse-nous ta scène, Livia, c'est un petit chef d'œuvre qu'on ne se lasse pas d'écouter, avait-il terminé en hurlant : SILENCE dans la salle ! MERDE !

Sans perdre son sourire, Livia, pour la quatrième fois, avait entamé ce monologue qui finissait par les agacer. Dans la salle s'étaient alors élevé des soupirs d'impatience car pour être exceptionnelle, elle n'était pas la seule. Les

autres élèves piaffaient dans l'attente de présenter leurs scènes.

Dans sa simple petite robe noire, bordée de blanc, coiffée d'un petit chapeau noir et blanc, Livia avait évolué sur scène avec un indiscutable professionnalisme. De jolies bouclettes noires s'échappaient de son ravissant bibi, mettant en valeur son regard violet.

Pendant ce temps, Patty assise aux côtés d'Elvyre, gloussait de plaisir sous les caresses très intimes de Justin. Alors que celui-ci glissait sa main entre les cuisses de Patty, Claude se perdait dans des commentaires élogieux.

– Magnifique, sublime ! avait-il susurré. Voilà ce que j'appelle du théâtre. Tu as été tout simplement...

A court d'éloges, Claude s'était interrompu net. Livia qui souhaitait retrouver sa place au plus vite, s'était sentie mal à l'aise sous cette avalanche de compliments qui au lieu de la couvrir de gloire, lui créait de nouveaux ennemis.

– Tu exagères, avait-elle répondu humblement. C'était pas mal, sans plus.

– Sûrement pas, tu es exceptionnelle, accepte-le.

– Non, Claude, j'ai encore beaucoup à apprendre, et je suis là pour ça.

– Certainement, tu es là pour apprendre. Et je serai celui qui t'aidera à atteindre ton but. Je ferai de toi une star, avait-il clamé tremblant d'émotion. Livia, livre-nous ce qui te différencie des autres, continua-t-il le regard enflammé.

Surprise, Livia avait tenté de rester de marbre. Elle laissa toutefois transparaître sur son visage, une certaine inquiétude.

– Je ne comprends pas ta question !

– Je parle de ton jeu de comédienne. De ce qui se dégage de ta personnalité. Je veux que tu m'expliques ce que tu as de plus que tous ces minables, ici.

– Ta question est stupide, avait-elle répondu catégorique, osant à peine regarder le public, je refuse d'y répondre.

Même Patty qui avait profité du noir pour s'enrouler dans les bras de Justin, interrompit ses manœuvres, dégoûtée comme tous, par le cynisme de Claude. Mais il ne semblait pas en avoir fini avec Livia.

– Pourquoi ? Parce que je suis honnête dans mon jugement ? avait-il argué comme si nous n'existions pas. Dévoile-nous ce qui te différencie de tes concurrentes. Allez du courage, Livia.

– Je ne sais pas, je ne pense pas être meilleure qu'une autre, nous sommes tous là pour apprendre.

– Arrête, Livia, ne dis plus jamais ça ! avait-il hurlé, ulcéré par tant d'humilité. Tu me déçois. Il faut savoir reconnaître ses qualités et tu en possèdes, idiote ! Montre-nous, Livia, dévoile tes batteries, c'est tout ce que j'attends de toi.

Pour marquer sa désapprobation, Livia avait gardé le silence et était retournée rejoindre sa place.

Claude l'avait poursuivi de ses vociférations pendant tout le reste du cours. Puis déçu, il avait rassemblé ses affaires et avait quitté la salle en plein cours, nous laissant complètement abasourdis.

Ceci s'était passé quelques semaines plus tôt.

En cet instant précis, une fois encore, Livia nous

surprit par son talent. Elle le déversa par la même occasion sur Patty qui, ravie de cette comédienne hors pair, offrait le meilleur d'elle-même. A la fin des « Femmes savantes », alors qu'elles regagnaient leurs places, Claude Mormont, tout sourire, griffonnait ses appréciations.

Dans les coulisses, la troupe du « Songe d'une nuit d'été » attendait qu'on lui donne l'autorisation d'entrer en scène. Sylvain, qui jouait le rôle de Puck et Bruno celui d'Obéron, furent les premiers à y pénétrer.

Aussitôt ils entamèrent les dialogues au sujet du suc que Puck avait versé sur les yeux des protagonistes. A tour de rôle, le reste de la troupe les rejoignit.

Démétrius/Justin, Hermia/Sylvie, Lysandre/Emmanuel et Hélène/Elvire commencèrent le jeu de la farandole, tant et si bien, que de la salle, des éclats de rires fusèrent instantanément.

Les répliques allèrent bon train avec Hermia qui cherchait par tous les moyens à se frotter à Lysandre, lequel la repoussait pour rejoindre Hélène.

Aussi, quand Lysandre lui lança « *Arrière, Ethiopienne !* » et qu'elle lui répondit « *Mais je t'aime* », tous furent surpris par cette réplique qui n'était pas dans son texte.

Pour rattraper le coup, Lysandre dut intervenir rapidement, coupant du même coup les répliques de Démétrius/Justin qui, fou de rage, invectiva Sylvie, en aparté des pires insultes. Apeurée, Sylvie se suspendit au cou d'Emmanuel, ébranlant quelque peu leur superbe mise en scène. Afin qu'elle récupère sa place, Emmanuel la repoussa violemment en lui lançant sa réplique :

– Lâche-moi, chatte ! Teigne ! Vile créature ! Lâche-moi ou je vais te secouer de moi comme un serpent.

Les mots collaient si bien à la situation que le public s'esclaffa de plus belle. Plus encore quand Sylvie se releva pour masser son postérieur en lui susurrant :

– Pourquoi êtes-vous devenu si grossier ? Quel est ce changement, mon doux amour ?

Profitant du désarroi, Puck et Obéron, qui disposaient de trop peu de texte, décidèrent de se faire valoir. Le public put admirer deux comédiens en délire qui, sur la pointe des pieds, faisaient tournoyer leurs bras autour des tragédiens. Ce qui ne fut pas du goût de Justin/Démétrius qui, excédé par le massacre de son texte, enserra de ses mains le cou frêle du minuscule Puck/Sylvain. Sous la forte pression de ses mains puissantes, le malheureux lutin tourna au violet.

Grâce au ciel, le rideau retomba, annonçant la fin de cette scène pitoyable. Tous furent ovationnés par la salle en délire, mais refusés par les directeurs de casting. Offensés par ce tapage, ils n'acceptaient pas qu'on bafouât ainsi Shakespeare. Et, à leurs mines dégoûtées, les élèves comprirent qu'ils n'avaient aucune chance d'être retenus dans leurs petits papiers.

L'échec

Catastrophe !!! Suite à l'échec cuisant du « Songe d'une nuit d'été », Justin déclina catégoriquement le projet du Café-Théâtre. Malgré les supplications de Patty, il resta inébranlable. Lui qui espérait par le biais de Shakespeare jouer dans la cour des grands, leur attribua la responsabilité de sa défection. Il lui apprit, par la même occasion, la fin de leur idylle. Pauvre Patty, elle fut inconsolable de la perte de ce magnifique étalon qui lui procurait tant de plaisir.

Pour sa part, Elvyre se relevait non sans mal, de cet échec. Elle n'aspirait qu'à une chose, se reposer seule dans sa chambre.

De retour, auprès de Benji qui l'attendait impatiemment, elle ne put sur le moment lui raconter en détail le résultat. Pressentant la défaite, qu'elle avait du mal à cacher, il l'entoura de son affection et lui proposa une petite sortie au restaurant qu'elle refusa.

Elle avait surtout envie d'embrasser David, de le serrer très fort dans ses bras, de le couvrir de baisers.

Dans la chambre bleue, au milieu des innombrables jeux d'enfants, elle ressentit un bien-être instantané. Elle aimait bien s'asseoir là où tout n'était que quiétude. Les odeurs douces de miel et de lait que dégageait David planaient dans la pièce. A son entrée, le bambin ne put cacher sa joie et c'est avec force effusions qu'il l'accueillit. Sous le poids de son petit corps, elle tomba à la renverse dans son lit. Ils s'y roulèrent en riant. Toute sa peine s'envolait comme par magie. Mon bébé d'amour. Ma lumière. Mon petit cœur, susurrerait-elle éperdue d'amour pour son enfant.

A ses côtés, Elvyre redevenait une petite fille heureuse. Heureuse qu'un si beau cadeau soit à elle. Comme il était beau son enfant ! Sa blondeur, proche de la couleur des épis de blés, l'émouvait toujours. Elle si brune.

Elvyre ne se trouvait pas spécialement jolie. Pourtant ils étaient nombreux à vanter sa beauté. Elle, elle le niait avec le sourire de ceux qui pensent le contraire. Sa joie de vivre et sa spontanéité étaient de bons atouts qu'elle possédait. Les seuls atouts. C'était ce qu'elle pensait de son physique. Loin d'imaginer que dame nature l'avait pourvue

d'une beauté sans équivoque.

Oui, elle était belle à croquer avec ses longs cheveux noirs qui contrastaient avec ses yeux émeraude en amande. Cette jolie touche de vert captait l'attention dans cette profusion de noir. Le visage joliment dessiné, elle portait avec fierté un nez fin au-dessus d'une bouche pulpeuse. Sa taille élancée, qu'elle vêtait toujours avec élégance, venait mettre la touche finale à l'ensemble de sa personne. Les hommes se retournaient sur son passage. Elle devait sans cesse repousser leurs avances. Elle n'avait jamais été infidèle et n'avait aucune envie de l'être. Benji était l'homme de sa vie !

Elle souhaitait qu'il en reste le seul.

Souvent elle l'imaginait vieux et toujours amoureux. Leurs regards tournés dans la même direction. Elle espérait bien réussir dans la voie qu'elle s'était choisie. Lui prouver qu'à force de courage et de persévérance, elle pourrait forcer les portes de la réussite alors qu'il s'obstinait à affirmer le contraire.

– Maman, la maîtresse voudrait te voir ! l'informa David, avec son petit air sérieux.

– Papa la verra demain, mon poussin, lui répondit Elvyre de sa voix douce mais fatiguée.

– Non ! C'est toi qu'elle veut voir ! Insista-t-il, la mine boudeuse.

– Mais ton papa est tout autant concerné que moi. Je ne vois pas pourquoi, elle refuserait de le voir.

– Toi, tu n'es jamais aux réunions des parents d'élèves, continua-t-il chagriné. Toutes les autres mamans sont là, mais pas toi !

Elle tenta de lui expliquer que certaines mamans avaient des occupations très importantes auxquelles elles ne pouvaient malheureusement échapper. Sa maman faisait partie de ces mamans là, mais son amour à son égard, était d'autant plus fort. En l'embrassant dans le cou, elle espérait qu'il la comprendrait. L'enfant âgé alors de quatre ans voulait tout le contraire d'une maman indisponible. Il en voulait une pour lui tout seul. A chaque moment de sa jeune existence.

– Non, je ne comprends rien du tout, pleurnicha-t-il, de ses beaux yeux bleus, remplis de larmes. Je veux que tu sois là quand je sors de l'école, tu n'es jamais là. Pourquoi ?

– Mais je viens de te l'expliquer. Je suis très occupée, lâcha-t-elle, fatiguée de donner des explications à David.

Désorientée par la crise de larmes qui s'intensifiait, Elvyre interrompit aussitôt leur tête-à-tête.

– Allons, il est très tard, tu devrais dormir depuis longtemps. Calinou, mon trésor, et fais un gros dodo.

David se retourna brutalement sur le côté, lui témoignant ainsi sa colère. Sa tristesse toucha Elvyre. Apparemment, sa passion avait un prix à payer : son absence auprès de sa famille.

Son impuissance face à cette colère enfantine justifiée, la rendit indifférente aux approches de son époux. En cette heure tardive, Benji l'attendait au salon, avec l'air réprobateur de celui qui avait tout entendu.

Il lui fit des reproches sur ses trois dernières années. Sur ses attentes. Sur David qui souffrait de son indifférence. Sur l'abandon de la famille pour la quête « d'un impossible rêve ».

Désespérée, elle finit par s'asseoir à ses côtés. Malgré sa fatigue, elle tenta de lui expliquer combien tous ces sacrifices étaient indispensables. Combien, cette flamme qui la consumait, l'obligeait à persister. Sans cette flamme, elle se sentait vide et inutile.

Le visage de Benjamin se teinta d'une immense tristesse. Il ne suffisait donc pas à son bonheur ! La famille qu'ils formaient, n'était finalement pas si importante puisqu'elle éprouvait le besoin de courir vers d'autres chimères pour se sentir exister.

La passion fut la plus forte. Ils firent l'amour avec tant de désir qu'ensuite, étendus dans l'obscurité de leur chambre, ils retrouvèrent enfin les mots du cœur. Ceux qui savaient, d'instinct, regagner le chemin de la tolérance et du don de soi.

Bébert l'oublié

Afin de remanier leur texte, suite à l'abandon inopiné de Justin, Elvyre se rendit chez Patty. Elle fut surprise de la découvrir en compagnie de Livia. Bébert s'y trouvait aussi.

En buvant leur thé, et en dégustant des endives à la vapeur, elles apprirent que Livia vivait seule. Sans petit ami ni enfant à charge.

Originaire de Normandie, où elle y avait passé toute son enfance, Livia, sensiblement de leur âge, habitait Paris depuis trois ans.

Elvyre se sentit attirée par la jeune femme qu'elle trouva drôle et pertinente.

Livia lui révéla avoir beaucoup apprécié le « Songe d'une nuit d'été » et surtout y avoir beaucoup ri. Mais le fait d'en avoir privilégié la mise en scène, leur avait fait perdre beaucoup de leur jeu d'acteur.

Patty sauta sur l'occasion pour ajouter d'un air faussement apitoyé, le désistement de Justin, cet excellent comédien à qui on avait sans vergogne coupé du texte.

Bébert jeta un regard méfiant vers Patty. Elle feignit de l'ignorer, et porta prestement la tasse de thé à ses lèvres.

A son tour, Elvyre les félicita pour leurs prestations dans « Les femmes savantes » qu'elle n'avait pas été la seule à apprécier.

Après s'être rendue à plusieurs reprises aux toilettes, Livia se retira prétextant un mal au ventre. Elvyre sut d'instinct que les endives et le thé en étaient la cause. La mine consternée, Patty s'inquiéta sincèrement de ce mal inconnu. Elvyre en profita, elle aussi, pour s'éclipser. Un simple coup d'œil vers Bébert, très agité, lui avait suffi pour comprendre qu'ils auraient du mal à travailler ce jour-là.

C'est donc avec joie qu'elle proposa à Livia de la raccompagner chez elle.

Après le départ de ses amies, Patty pensait entamer sa séance quotidienne de sport. Mais c'était sans compter sur un Bébert à la rancune tenace. Il l'observait depuis un bon moment déjà, les lèvres pincées par la colère. Les amies parties, il laissa rageusement éclater sa jalousie.

– Faudrait surtout pas me prendre pour un débile. T'as baisé Justin, avec la complicité de ces deux connasses. Ha ! Vous avez bien dû tous rigoler derrière mon dos. Est-ce qu'il baise mieux que moi ? Avoue-le, ce type est ton amant !

Il hurlait plus qu'il ne parlait. Avec des gestes saccadés, ses pas le portaient de la fenêtre à la porte, du canapé au buffet. Fumant plus que de raison, il écrasait rageusement sa cigarette pour en rallumer aussitôt une autre.

Patty ne savait comment lui faire entendre raison. Bien que tous ces reproches fussent justifiés, elle n'avouerait en aucun cas cette aventure, qui de surcroît était déjà terminée.

Elle l'aimait trop pour lui faire de la peine. Qu'est-ce qu'une petite aventure devant leur immense amour ? Un rien ! Et pas de quoi en faire un plat !

C'est donc avec l'air outragé d'une amoureuse injustement calomniée, qu'elle tenta de se justifier en mettant en avant les sentiments qu'elle lui portait.

– Aucun autre homme, aussi beau soit-il, ne pourrait t'évincer. Et ceci dit en passant, t'es déjà mon amant et René, un mari cocu.

– Oui, parlons-en de René ! la coupa-t-il, comme s'il n'attendait que ça. Pendant les trois semaines qu'il a passées avec toi, on s'est à peine vus. Tu dis ne plus l'aimer, mais c'est encore avec lui que tu vis.

– C'est toi qui fais bouillir la marmite ? rétorqua-elle, sentant sa patience lui échapper. Ton salaire nous permettrait à peine de manger, alors pour ce qui est du reste, n'en parlons pas. Jusqu'à aujourd'hui, c'est René qui règle toutes les factures. Sans compter celles de mes cours de théâtre. Et toi, tu paies quoi ? Hein ?

Bébert resta un moment sans voix.

Il l'aimait passionnément. D'un amour incontrôlable. Tout son être vibrait quand elle était dans ses bras. Avant elle, il n'y avait rien ! Toute sa vie ne sera qu'avec elle ! Il aimait respirer son odeur de blonde sucrée quand, épuisés d'amour, ils reposaient enlacés entre les draps chiffonnés, la sueur de leurs corps s'échappant en fines rigoles. Ce corps parfait, savait lui offrir des moments inoubliables.

Il était amoureux. Amoureux à en crever.

Fou de passion, il lui proposa aussitôt de venir vivre avec lui dans son petit deux pièces.

– Vivre dans deux pièces ? répéta Patty, les yeux écarquillés. Mais je rêve ! Et comment on ferait avec ton espèce de martien qui nous espionne de son regard pervers, les écouteurs vrillés aux oreilles. Ton colocataire est un sale type et voyeur !

Patty souhaitait clore cet entretien en insistant sur la vie minable qu'il pourrait lui offrir. Ne valait-il pas mieux vivre leur amour sans les problèmes quotidiens ?

Bébert répliqua que son amour se nourrissait de leur vie quotidienne ! Mais que, si tel était son désir, on verrait plus tard. Patty devait lui jurer qu'il était bien l'unique homme de sa vie. Ce qu'elle fit sans l'ombre d'un remord.

Rassuré, Bébert enlaça Patty et l'emporta vers la chambre. Tandis qu'il la couvrait de baisers ardents, Patty se promettait de ne jamais succomber à l'amour si celui-ci devait se nommer : pauvreté.

Naissance d'une nouvelle Livia

De retour dans son appartement, Livia s'était laissée choir à même le sol. Depuis des heures, elle se trouvait à la même place sans avoir bu ni mangé. Seule dans la pièce, le regard perdu dans ses pensées, elle s'étonnait encore que les autres n'aient pas su percevoir son insatisfaction de la vie. Cette vie terne et sans surprise qu'elle exécrait au plus profond de son être.

La nuit avait remplacé le jour, et Livia n'avait toujours pas bougé. La pénombre de son studio la força à se relever pour aller s'asseoir sur son lit. Le cadran lumineux de son

réveil lui révéla que la nuit était pratiquement terminée et que dans quelques heures à peine, le jour la remplacerait.

– Mon Dieu, faites que le jour arrive vite pria-t-elle ardemment, lasse de ses interminables nuits sans sommeil.

Le jour la retrouvait les yeux striés de rouge. Elle expédiait rapidement sa toilette, évitant les miroirs assassins qui lui renverraient l'image d'un visage boursoufflé. Avec un soupir de lassitude, Livia se laissa retomber sur son lit.

Pourtant, elle aimait dormir ! Ce sommeil qui se plaisait tant à la fuir, lui apportait l'oubli, même en l'absence de rêve. Elle ne rêvait jamais.

Quand elle arrivait à s'endormir, grâce à une double dose de somnifères, elle plongeait dans un trou noir pour se lever le matin, sans nul souvenir.

Le regard fixe, elle sentait son cœur s'accélérer à la seule pensée de cette longue et futile journée avant les cours du soir.

Livia ne se sentait pas à sa place dans cette vie stérile. Pourquoi continuer à vivre, alors que chaque jour lui était un fardeau ? Le destin avait pris un malin plaisir à la propulser dans une vie qui n'était pas la sienne.

Outre ses cours d'art dramatique qui lui procuraient un peu de bien-être, elle s'abîmait, le reste du temps, dans une inertie à outrance.

Rien ! Absolument rien ne venait agrémenter ses jours et ses nuits qui défilaient désespérément vides. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle n'avait connu que lassitude.

Petite déjà, tout lui était dû, grâce à la situation aisée de ses parents qui eux-mêmes avait hérité de leur famille respective.

Fille unique, elle avait été élevée par une nounou,

apercevant à peine ses parents qui voyageaient la plupart du temps dans des contrées lointaines.

Un jour, à son tour, elle hériterait de cette fortune qui leur octroyait tant de bonheur et d'absence.

Elle n'avait jamais travaillé, et ne travaillerait certainement jamais.

Son physique la répugnait ! Elle ne trouvait rien chez elle qui puisse la satisfaire. La laideur de ses traits, injustement léguée par une nature capricieuse, reposait sur un corps disgracieux. Comment pouvait-on la regarder sans avoir envie de vomir ?

Prise, tout à coup, d'une folie démoniaque, Livia se releva prestement, courut à la salle de bain pour s'emparer fébrilement d'une paire de ciseaux.

Dans la glace, apparut alors le visage ravissant d'une jeune femme qui se voyait laide à vomir. Les yeux rougis par tant d'insomnies d'où s'échappaient des larmes silencieuses, Livia empoigna sa magnifique chevelure qu'elle cisaila d'un coup sec.

- Le travail n'est pas terminé, marmonnait-elle au bord de la folie. Attends, tu vas voir !

Fébrilement, elle s'empara de la tondeuse à cheveux qui reposait au fond du tiroir. Là, dans le silence absolu, elle s'appliqua à tondre le moindre petit cheveu restant.

Bientôt apparut, dans la lumière blafarde du petit jour, un crâne tout blanc et tout lisse qui sembla enfin satisfaire son regard atrophié. Or, dépourvue de son opulente chevelure, elle mettait en valeur sa beauté.

Car elle était belle Livia. Elle possédait une beauté naturelle où se logeaient deux grands yeux aux couleurs

étranges. D'un bleu-violet, ils régnaient en maître absolu sur un ensemble parfait.

Fatiguée par tant d'émotions contenues, elle s'affala de tout son long sur son convertible, pour s'endormir enfin d'un sommeil bienfaisant.

– Voilà ! J'ai fait ce qu'il fallait pour enfin exister, pensa-t-elle alors que tout doucement elle glissait dans le sommeil. Que faudra-t-il que je m'ôte la prochaine fois ?

Monsieur Félix

L'échec !!! L'échec cuisant et irrémédiable !

Monsieur Félix, assis devant la petite scène, gardait le silence. L'homme était un connaisseur, puisqu'il dirigeait son café-théâtre depuis de nombreuses années. C'était avec acharnement et avec un instinct infaillible dans le choix de ces spectacles qu'il avait acquis le droit d'ouvrir tous les soirs son établissement. A cette époque, les cafés-théâtres étaient très en vogue. Pour un futur comédien, c'était un tremplin assuré.

Fils de restaurateur, Monsieur Félix avait, comme ses parents, ouvert un restaurant rue Mouffetard. Sa cuisine était connue pour ses petits plats recherchés et raffinés. Il aimait le théâtre avec ses rideaux noirs et ses jeux d'acteurs. Quand la rue adopta peu à peu des allures de scènes d'avant-garde, il se prit à imaginer de concilier les deux.

Monsieur Félix troqua donc son restaurant pour un café-théâtre où l'on pouvait également boire un verre et manger tout en contemplant un spectacle de qualité. En bon restaurateur, il exhibait un embonpoint qu'il portait avec grâce. Son poids ne l'avait jamais empêché de courtiser les comédiennes en herbe.

Marié et père de famille heureux, cet homme dans la cinquantaine, appréciait autant la bonne chère que celle des jeunes demoiselles. Lesquelles, persuadées d'avoir du talent, ne voyaient aucun inconvénient à réussir par la galipette. Porté sur la découverte sexuelle, il imposait à son cheptel féminin des poses très pointues dans tous les coins de son café-théâtre, le Kâma-Sûtra en main. Désorientées par sa brochure, les jeunes demoiselles ne se laissaient pas facilement manipuler. Ce qui contrariait Monsieur Félix. Un fait excusait le peu d'engouement de ses jeunes filles ! Monsieur Félix s'obstinait à porter des slips « kangourou » d'un blanc immaculé, jusque sur le haut de la poitrine.

Brun ou plutôt noiraud, ses poils envahissaient chaque parcelle de son corps. Le malheureux n'avait pas hérité de la moindre beauté.

Son visage noyé dans des plis grasseyés se parait, sur le haut du crâne, de quelques rares cheveux gominés. Il se pensait beau et son aspect méditerranéen lui renvoyait l'image d'un bel Italien brillantiné au regard de velours.

Là, nul ne pouvait prétendre le contraire. Ses yeux noirs bordés de longs cils, d'où s'échappait un regard vif et malicieux, étaient bien ses uniques stigmates italiens.

En cet instant, Félix était loin des pensées admiratives sur son aspect physique. En bon directeur de casting, il évaluait d'un regard acéré le travail de ses comédiens.

L'histoire narrait le quotidien de quatre jeunes gens qui partageaient le même studio par soucis d'économie.

Un seul des quatre, Elvyre, travaillait pour nourrir les autres, pendant que ces derniers vivaient dans une oisiveté permanente. Tout ce petit monde se tapait dessus à cause du manque d'intimité occasionné par l'exiguïté du studio.

Chacun, sur scène portait avec ferveur le rôle qu'il s'acharnait à défendre.

Patty, danseuse sur glace, refusait qu'on la prenne pour une « boniche » et une « marie couche-toi là ».

Justin, qui oscillait entre devenir mannequin ou comédien, tenait à ce qu'on respectât son statut d'homme oisif du spectacle. (Ha ! Au fait. Patty a usé de tout son charme et Justin a replongé, dans son lit et dans son spectacle.)

Marc, petit par la taille mais grand par la gueule, rêvait d'être chanteur lyrique. Aussi lançait-il à tout moment la chansonnette, même en dehors de son texte, chevauchant ainsi les répliques.

Elvyre, éreintée par son métier de vendeuse de chaussures, refusait de se charger, en plus, du ménage et des repas. Elle courtisait Marc, qui hésitait entre les deux.

Patty faisait la belle, en déambulant, telle une courtisane des bas quartiers. Quant à Marc, il courtisait autant Patty qu'Elvyre.

Pour l'instant, maladroitement, il tentait d'enlacer Patty afin de lui mordiller l'oreille. Mais du fait de sa petite taille, il avait toutes les peines du monde à atteindre son but. Stupéfait, Monsieur Félix le surprit le nez fourré dans le bas ventre de Patty à lui mordiller l'entrejambe. Il ne fut pas le seul à être estomaqué en apercevant un nain s'empiffrant sans vergogne de l'entrejambe d'une géante.

Du fond de la salle Bébert qui, n'appréciant pas cette décadente vision, se faisait violence pour ne pas lui infliger une sacrée rouste.

Quant à Justin, le voyant butiner sur scène avec ardeur ce qu'il grignotait lui, dans l'intimité, fut à deux doigts de lui sectionner la langue.

Depuis un bon moment, ils avaient terminé leur spectacle. Monsieur Félix gardait la bouche close. Seule la fumée de son cigare s'échappait de ses lèvres en volutes soyeuses. Ils étaient donc debout, tous les quatre sur la petite scène, complètement désarçonnés par son mutisme.

Toujours au fond de la salle, Bébert qui avait tenu à assister au casting, balançait la tête d'un côté à l'autre. Son visage témoignait du peu de professionnalisme dont avaient fait preuve ces piètres comédiens.

Stressé par le silence de Monsieur Félix, Marc s'était vu taper dessus par Justin qui ne supportait plus le son aigu de sa voix. Elvyre eut peur qu'il ne laisse éclater son agressivité, comme il l'avait fait avec Puck.

Quant à Patty, elle passait son temps à tirer sur son décolleté déjà largement échancré et à exhiber ses longues jambes gainées de bas résille.

– Je suis danseuse sur glace, rectifia-t-elle, du haut de son mètre quatre-vingts, lorsque Bébert lui fit remarquer qu'elle en faisait trop. Quoi de plus normal que je montre mes jambes, elles me font gagner ma vie.

A cette remarque, Monsieur Félix hocha la tête avec conviction. Un petit claquement de langue impatient vint approuver le désir sexuel qu'il sentait naître en lui. Cette femme gigantesque, à l'opulente poitrine, était drôlement bien foutue.

Il l'imagina dans une des postures de son petit livre tentant, malgré tout, de rester attentif au déroulement de la pièce qui commençait à l'agacer.

Monsieur Félix ouvrit enfin la bouche pour leur transmettre ses commentaires.

– Bien ! Je vais être aussi franc que possible, leur confia-t-il d'un air affligé, en secouant minutieusement la cendre de son cigare. D'abord votre choix ne correspond pas, mais pas du tout, à mon établissement. Vous, les gars, c'est affligeant de vous voir gesticuler et baragouiner comme des vendeurs de poissons. Quant à l'ensemble de vos jeux d'acteur, et je parle pour vous tous, c'est à mourir de honte. C'est simple, il n'y en a aucun. Chacun joue de son côté sans tenir compte des autres. Vous n'avez pas travaillé votre texte ni vos déplacements. Je garde les filles, si elles acceptent de me proposer autre chose, quant à vous les gars, termina-t-il en observant fasciné le bout incandescent de son cigare, je me passerai de vos services.

C'était dit ! Et d'après l'air de Monsieur Félix, rien ne serait contredit !

Le regard qu'échangèrent Patty et Elvyre, fut un mélange de déception mêlé de soulagement. La pièce lui avait déplu, mais grâce au ciel, elles avaient la chance de pouvoir présenter autre chose et d'être alors acceptées.

Justin, lui, avait du mal à encaisser cet échec. Fusillant Monsieur Félix du regard, il serra les dents tenant à garder de bonnes manières. Son véritable désir était de le déchiqueter pour l'avoir comparé à un vendeur de poissons.

Marc, devant cet affront, s'était ratatiné davantage, apparaissant encore plus petit.

Quant à Bébert, spectateur silencieux, il se sentait satisfait du mécontentement de Monsieur Félix. Il se disait que sa jolie Patty allait désormais lui appartenir totalement. Après cet échec, elle allait tout abandonner pour s'installer dans son studio. Le doux rêve qu'il caressait secrètement

allait enfin se réaliser.

Il hériterait de la petite affaire familiale, l'épicerie fine que ses parents, trop âgés, ne pourraient plus gérer. Il imagina sa ravissante Patty derrière la caisse enregistreuse qui d'une main légère, aérerait sa magnifique chevelure blonde sans oublier de comptabiliser le moindre centime. Lui, rangerait soigneusement tous les produits fins par catégorie, tout en lui lançant des regards langoureux. Ses espoirs s'envolèrent quand Monsieur Félix décida de garder les filles et, d'après le regard pétillant de Patty, il comprit que tout cela n'était qu'un rêve irréalisable.

Bébert avait tout de même, cela sans le savoir, gagné le pompon dans cette lamentable histoire.

Outré qu'un imbécile n'ait pas su déceler le talent qui logeait dans ses tripes, Justin s'était à nouveau retourné contre les filles. Il prétendait que cette troupe de cinglés avait encore une fois, bradé son talent. Comme pour éloigner le mauvais œil qui s'acharnait, chaque fois que la géante était dans ses parages, il décida une fois pour toutes de rompre avec Patty la malchanceuse. Il se retira prestement, dès la fin des commentaires de Monsieur Félix, sans un regard pour Patty ni pour personne.

Il fut suivi de près par une petite boule qui passa à la lumière du son, qu'Elvyre prit tout d'abord pour un furet tant Marc fut prompt à détalier. Patty, l'œil tristounet, encaissa la fuite de Justin en réalisant que plus jamais elle ne sentirait ses muscles durs rouler sous ses paumes, ni qu'il ne lancerait, dans leur intimité, son cri guttural.

Quant à Elvyre, elle pensa secrètement, en poussant un soupir de soulagement, que plus jamais elle ne craindrait les morsures de Justin le Vampire.

C'est pourquoi, Bébert le bienheureux, était en cet instant l'unique amant de Patty.

Chapitre 4

Novembre 1974

Le départ de Benji

Le seul auquel Elvyre aurait souhaité annoncer la première de leur pièce au café-théâtre était absent depuis plus de trois mois. Benji était parti. Toujours envoûté par ses désirs de voyages, il avait enfin trouvé un emploi qui conciliait les deux : travailler et voyager !

Après de nombreuses démarches, Benji avait fini par dénicher un emploi hautement rémunéré qui l'emportait loin d'Elvyre.

Une société américaine avait découvert l'homme parfait qui assurait les nombreux déplacements stipulés dans leur contrat.

« French Délicatessen » possédait de multiples points de vente aux Etats-Unis. La maison-mère qui confectionnait les délicieux desserts en tous genres, était située à Paris, les distribuait autant en France qu'à l'étranger.

Benji avait hérité, lui, des Etats-Unis. Ce grand pays l'avait toujours fasciné. Un pays où le mot « réussite » flamboyait en gigantesques lettres de feu.

Les mots qu'il employa pour inciter Elvyre à le suivre ne manquèrent pas de persuasion. Mais toujours passionnée par son art, elle déclina son offre.

Elle refusa aussi qu'il emmène David, prétextant les difficultés de la langue qui l'empêcheraient de poursuivre une scolarité stable. Elle garda son fils à ses côtés. Ses nombreux éloignements, qui laissaient l'enfant livré à lui-même, furent le centre de leurs différends.

D'un commun accord, ils engagèrent une jeune fille au pair qui s'en occuperait.

Benji lui manquait ! Il lui manquait plus encore la nuit quand seule dans son lit, épuisée d'en faire le tour et atterrée de n'y trouver personne, elle pleurait sur son absence.

Un rôle pour Joan

Joan exultait ! Le casting qu'elle venait de passer en vue d'un petit rôle dans un film, s'était révélé positif. La scène de nu était très osée. Son acharnement pour séduire le producteur tout autant.

Elle avait compris. Pour accéder à la réussite dans ce milieu corrompu, il fallait le devenir. Des jolies filles dans la capitale, il n'en manquait pas. Alors elle décida de ne pas perdre davantage de temps à larmoyer sur ses états d'âme de petite fille bien élevée. Elle se relevait à peine d'un divorce fracassant avec, en sus, une gamine à élever seule.

Son couple infidèle avait dérivé depuis le début lorsqu'elle n'avait pas su y mettre un terme. Pauvre idiot, il lui en avait fallu du temps pour admettre que cet homme ne respectait en rien les promesses d'un époux et qu'elle n'avait pour lui pas même la valeur d'un chameau ! Joan lui voua une haine implacable. Durant la période de leur divorce, ils n'avaient cessé de se bagarrer. Elle s'était

défendue avec bec et ongles, puis, avec la complicité d'un avocat de renom, elle s'en était enfin débarrassée.

Aujourd'hui, elle vivait seule avec Juliette et n'avait jamais été aussi heureuse. Pour la première fois dans sa vie, elle connaissait un moment de répit et agrémenté même de petits bonheurs. Avec ce rôle encore fragile qui pointait le bout de son nez, elle sentait qu'un grand changement allait naître. Alors qu'elle glissait doucement dans le sommeil, elle se fit la promesse de passer très vite de l'état d'inconnue à celui de star.

La Floride

Les rayons du soleil tapaient déjà bien fort, en ce tout début de matinée. Benjamin reposa le combiné du téléphone sur son support.

Ses pensées tournaient autour d'Elvyre. Ce qu'elle venait de lui annoncer lui faisait plaisir. Après tant d'années à se battre, après tant d'acharnements, tant de moments perdus, elle avait enfin réussi.

Ce soir était la première de son spectacle. Du fond du cœur, il aurait souhaité être à ses côtés. Mais la vie n'attend pas. Durant leurs huit années de mariage, il avait été celui qui attend. Las de cette attente, il s'était trouvé un objectif qui lui avait insufflé l'envie d'aller plus loin.

Son job lui plaisait. Les déplacements faisaient partie du contrat. Les voyages étaient sa passion. Une passion qu'il partagea avec Elvyre, avant qu'elle ne se consume pour le théâtre.

– Je l'ai perdue, pensait-il en son for intérieur. Ce feu qui la dévore n'est pas prêt de s'éteindre.

Pour avoir partagé sa vie, il savait combien Elvyre

s'accrocherait pour parvenir à ses fins. Jusqu'à en presque perdre la raison. Jusqu'à son dernier souffle pour atteindre le haut de l'affiche.

Avec un soupir, il se prit à penser qu'il n'aurait voulu pour rien au monde être dévoré par une telle passion. Les passions tuent ! Il était bien placé pour le savoir. Elvyre sans paraître le remarquer mourait chaque jour faute de vivre sereinement le présent.

Il aimait les voyages mais en aucun cas, sa famille n'aurait eu à en souffrir. Ce n'était pas sur un coup de tête qu'il avait pris la décision de partir.

David était le lien qui les unissait encore. Peut-être finira-t-elle par comprendre que pour lui, rien n'était plus cher qu'une famille réunie !

– Quand on se sent seul, pensait-il, tout peut arriver.

N'était-ce pas le cas lorsqu'au cours de ses interviews professionnels, il avait pour la première fois ressenti une attirance pour la jeune femme qui se tenait à l'écart ? Dès le début elle restait là, assise dans un fauteuil de cuir, les écoutant silencieusement. Intrigué par cette discrète présence, il ne comprit pas le rôle qu'elle incarnait dans son entreprise.

A une allure fulgurante, les questions fusant de la bouche du PDG, lui laissaient à peine le temps d'y répondre.

Imperturbable, la jeune femme notait ses réponses. Elle devait ensuite les retranscrire dans un dossier portant son nom avant de le ranger selon l'ordre alphabétique dans un des casiers de son immense bureau.

Un bureau qu'il aurait aimé occuper tant il conférait d'autorité en impressionnant par sa dimension. Après une douzaine d'entretiens, Monsieur Bern, le PDG, le félicita et

lui apprit qu'il entrait dans la grande famille de l'industrie des entremets et desserts « French Délicatessen ».

Le poste de Directeur Général du secteur de la Floride, lui était attribué.

A l'énoncé de son salaire annuel qui comportait une multitude de zéro, l'immense bureau se mit à tourner.

Benjamin dut se rasseoir prestement pour éviter le ridicule d'une chute.

Du fond de la pièce, provenant du fauteuil en cuir, s'éleva alors une voix mélodieuse qui lui souhaita : bonne chance et longue vie dans la société ! Dépliant ses longues jambes gainées de soie noire, la jeune femme se leva gracieusement pour venir lui serrer la main.

Dans un tailleur bleu azur d'une coupe parfaite, elle lui fit face. Ses longs et raides cheveux bruns ondulaient sur ses épaules. Ses immenses yeux noirs, mi-ironiques, mi-charmeurs le détaillèrent un instant. Puis elle les abaissa prestement comme s'ils avaient déjà trop parlé.

Pour la seconde fois dans sa vie, il ressentit un coup violent au niveau de la poitrine. Il n'aurait su dire si cela provenait de son cœur. Mais ses battements affolés lui firent perdre le peu d'esprit qui lui restait encore.

Des sons inintelligibles sortirent de sa bouche pour tenter d'expliquer combien il était ravi d'avoir intégré cette grande entreprise.

Les lèvres de la jeune femme s'étirèrent en un sourire d'humilité devant le lamentable bégaiement du futur Directeur Général de la Floride.

Alors que son stylo Mont-blanc courait toujours sur ses feuillets chargés d'encre bleue, M. Bern lui apprit que sa fille Maud, ici présente, serait le lien entre la Floride et

Paris. C'est alors qu'intérieurement Benjamin se dit que ses problèmes familiaux ne faisaient que commencer.

Premières représentations « Chez Félix »

Dans la rue Mouffetard, les cafés-théâtres proposaient aux spectateurs divers spectacles hétéroclites. Apparu dans les années 1970, ce concept se répandait dans toute la France, à la plus grande joie des amateurs.

L'un des plus célèbres à cette époque, et qui s'impose encore, était le Théâtre du point virgule, à Paris.

Alternant les périodes de vaches grasses et maigres, ces cabarets modernes avaient su résister au temps. De cette époque à nos jours, ils ont connu l'éclosion de toute une génération de comédiens, d'acteurs et d'humoristes.

Plus intimes et ouvertes à tous projets, ces petites salles défiaient ce qui avait été jusqu'alors proposé aux spectateurs appréciant le théâtre.

On se bousculait pour assister à ce nouveau style et on délaissait quelque peu le théâtre traditionnel. Les grands auteurs n'entraient pas dans ces lieux trop exigus. De toute façon leur réputation ne pouvait se nourrir de cette génération de petite salle d'avant-garde.

Les ruelles étroites où évoluaient habitations, boutiques et bars qui se disputaient un espace pour exister, attiraient les promeneurs avides de nouveautés. Flanqués de trottoirs si minuscules, qu'il était souhaitable de marcher sur la chaussée en évitant les automobilistes maladroits, ce quartier offrait un nouveau style d'art théâtral et s'habillait haut en couleurs.

Un vent nouveau soufflait sur l'art en général et la musique se dotait d'un nouveau genre. Jane Birkin lançait ses soupirs tout autant que ses jeux de mots créés par

Gainsbourg. De sa voix sensuelle et son petit accent « British », elle s'accaparait la tendresse des Français qui se découvraient un penchant pour les femmes longilignes. Tandis que les Pink Floyd sortaient leur fameux titre : « Money » joué plus de sept cents fois à travers le monde ; De quoi dégoutter leurs concurrents !

Ce soir-là, le café-théâtre « Chez Félix » était, certes, bondé de la clientèle habituelle mais également d'une bande de jeunes gens, qui d'après Monsieur Félix, s'esclaffaient bruyamment, plus qu'ils ne consommaient.

Si son café-théâtre était réputé pour être assidûment fréquenté, il n'en restait pas moins que « faire du chiffre » était son leitmotiv.

D'ailleurs, partout dans la salle, des affichettes rédigées par l'adorable main de son épouse, invitaient les consommateurs à ne pas oublier de se restaurer. Car, lisait-on sur les affiches agrémentées de gracieuses petites fleurs rococo, « *un estomac rassasié aide à la bonne disposition des spectateurs* ».

Pour plus de rentabilité, Monsieur Félix organisait régulièrement, la vente de tableaux d'art en tous genres qui trônaient sur ses murs blancs.

Ce qui lui permettait une décoration fortuite qui se renouvelait chaque début de mois. Ce mois-ci, ses murs se paraient d'une exposition « Art naïf » qui se mariait finalement très bien avec les affiches rococo de Madame Félix.

Des petits cartons blancs annonçaient sans scrupule les prix exorbitants qu'il appliquait. D'après lui, l'art ne pouvait se monnayer ou se satisfaire d'un montant ridicule. Le peintre qui y mettait son âme, se devait d'être reconnu comme

un artiste et lui, Monsieur Félix, comme l'organisateur de l'exposition. Sauf qu'un agent prélevait vingt à trente pour cent de la vente du tableau et que Monsieur Félix en retenait plus de la moitié.

L'artiste, trop heureux d'exposer ses œuvres, n'en négociait jamais ni le tarif ni leur longévité d'exposition.

- C'est à prendre ou à laisser, les devançait-il de sa voix tonitruante, faisant ainsi onduler la graisse sur son corps, tandis qu'il passait une main sur ses rares cheveux gominés.

Pour sceller leurs accords, il tendait justement cette main poisseuse. Le peintre s'en emparait avec un haut le cœur, s'empressant dès qu'il tournait le dos de se débarrasser de cette gomina et parfois même de rares cheveux de Monsieur Félix restés collés à ses doigts.

Sur la scène, deux jeunes femmes se démenaient pour offrir au public un répertoire digne de l'établissement ainsi qu'il le leur avait été expressément demandé. Si leur spectacle n'attirait pas suffisamment de spectateurs, la caisse de Monsieur Félix s'en verrait pénalisée. Et, de ce fait, la porte leur serait grande ouverte pour aller voir ailleurs.

En cet instant, de la salle fusaient des clameurs accompagnées de centaines de pieds qui battaient le plancher sur l'air d'un French-Cancan.

Patty et Elvyre, sourire aux lèvres, levaient très haut la gambette ce qui mettait en avant leurs jambes gainées de bas résilles.

Sous un amoncellement de jupon blanc, de la plus délicate dentelle, apparurent leurs fines chevilles chaussées de bottines noires.

D'une volte-face, elles fléchirent vers l'avant, livrant

ainsi au regard des spectateurs, leurs ravissantes culottes blanches de la même dentelle que leur jupon. La musique mourut sur la vision de quatre sublimes jambes en résille noire sous un amoncellement de crinolines blanches.

« Comme une glace à la réglisse surmontée d'une abondante crème à la chantilly, se plut à penser Monsieur Félix. C'est bon pour le commerce ça ! Les commandes de glaces avec de la chantilly vont faire exploser les chiffres ce soir. »

Mais aussitôt il se rappela amèrement que son épouse, Mathilde, avait omis de recommander de la chantilly, l'ayant terminé la veille pour accommoder les tartes au citron qui dégageaient un arrière-goût d'amertume.

« De toute façon, soupira-t-il encore plus ennuyé, je n'ai pas de glace à la réglisse non plus. Dès demain matin, Mathilde devra régler ça. »

Essouffées, les deux jeunes femmes saluèrent le public en délire qui tapait des pieds et des mains avec tant d'ardeur, que pendant un instant Monsieur Félix craignit pour « L'art naïf » qui tanguait dangereusement sur les murs.

Finalement ce spectacle, qui relatait la journée de deux speakerines d'une chaîne de télévision commentant le déroulement des émissions, avait su séduire les spectateurs. A elles deux, elles en avaient interprété les nombreux sketches entrecoupés de danses endiablées. Un spectacle terre à terre qu'il fallait prendre au premier degré pour ne pas tourner en ridicule son établissement lequel avait présenté quelques bons spectacles d'avant-garde.

Depuis trois semaines, le spectacle était à l'affiche. Il semblait bien reçu par le public et les médias. D'accord, certains critiquaient l'ouvrage allant jusqu'à prétendre que

c'était une infecte nullité. Mais les filles gardaient le moral, persuadées que tout bon spectacle pouvait hériter de mauvaises critiques. Et plus les critiques étaient mauvaises et plus on parlait d'elles.

Bon nombre de leurs amis respectifs étaient venus les voir jouer. Surtout un ! Emmanuel avec lequel Elvyre avait travaillé « Le songe d'une nuit d'été ».

Il avait assisté presque tous les soirs au spectacle et était reparti, chaque fois, sans jamais s'attarder. Il s'asseyait toujours à la même place, au premier rang et commandait un Bloody-Mary. Sans jamais changer de place ni de consommation, il y assistait d'un air ravi.

Que l'on puisse autant apprécier leur travail, surprenait les filles et même les intriguait. Après s'être concertées, elles en vinrent à admettre que l'amateur de théâtre ne venait ni pour le spectacle ni pour Monsieur Félix, mais certainement pour l'une d'entre elles pour laquelle il avait le béguin.

C'était le mot exact qu'avait employé Patty pour expliquer les sentiments d'Emmanuel.

– Il a le béguin pour toi ou pour moi ! Je ne vois que ça pour expliquer ses présences rituelles. Tu sens son regard sur toi ? Continua-t-elle avec, dans la voix, l'espoir que cette présence lui fût réservée. Parce que moi je le sens tout le temps. Je crois qu'il a le béguin pour moi.

Pour être franche, Elvyre ignorait pour laquelle il avait « le béguin ».

Mais cette présence quotidienne la gênait. Ce qui expliquait qu'il lui arrivait parfois de s'embrouiller dans les pas du « Charleston ». Quand il repartait, après les avoir salué avec courtoisie, Patty confiait à Elvyre que c'était sûrement la présence de Bébert, qui devait l'empêcher de se déclarer.

Elle poussait alors un énorme soupir de regret. Comment inciter Bébert à se reposer à la maison afin d'attendre tranquillement son retour ? Bébert persistait à être présent. Peut-être pour évincer justement d'autres séducteurs et garder la primeur de la raccompagner chez elle pour terminer la nuit à ses côtés.

Patty s'impatientait et avouait ressentir une attirance envers Emmanuel qu'elle trouvait irrésistiblement séduisant.

C'est chou ce qu'il me plait, susurrerait-elle. C'que j'aimerais l'avoir dans mon lit !

Puis un soir, il ne sembla pas pressé de partir. Alors qu'elles rejoignaient la salle après s'être changées, elles furent surprises de le retrouver assis face à Bébert, engagés dans une conversation. Tels de vieux potes, ils s'entretenaient tranquillement, en sirotant leurs boissons fraîches.

Tout naturellement elles prirent place à leurs côtés, après s'être concertées du regard. Emmanuel leur sourit. Pourquoi ce soir avait-il pris la décision de se mêler à leur groupe ? Jusque tard dans la nuit, ils poursuivirent leur conversation autour de divers sujets et même après que Monsieur Félix les eût rejoint en compagnie de sa femme Mathilde. A aucun moment, à son grand désespoir, Patty ne put capter un regard complice. Et elle y mettait le paquet. C'en était gênant pour Bébert.

Mathilde, par-dessus la table surchargée de divers aliments, leur tendit l'enveloppe tant attendue. Cette fameuse enveloppe blanche qu'elles attendaient avec beaucoup d'impatience. A l'intérieur se trouvait le cachet qu'elles percevaient chaque soir en fin de spectacle. Le montant était de dix pour cent de toutes les consommations. Ajouté à ce qu'elles récoltaient lors du passage du chapeau

entre les spectateurs, cela leur faisait une somme rondelette. Souvent après le spectacle, Monsieur Félix et Mathilde clôturaient la soirée à leurs côtés sirotant « la tournée du patron ».

Mathilde, la cinquantaine, était une femme exceptionnelle. Toujours de bonne humeur, elle insufflait à l'établissement une joie de vivre et une envie d'y revenir. Tout « Chez Félix » sortait des mains de Mathilde. Les multiples affiches collées aux murs comme les menus qui déclinaient les différents plats agrémentés de dessins humoristiques.

Bien qu'assignée à la caisse, elle ne rechignait jamais à donner un coup de mains aux serveuses souvent dépassées. Elle surfait de la caisse enregistreuse au service en salle, sans se départir de son rassurant sourire. Les clients de « Chez Félix » la chérissaient et tous aimaient revenir la sachant présente.

D'une taille élancée, elle dépassait son mari d'une bonne tête.

Ses cheveux courts, un peu à la garçonne, changeaient souvent la couleur. Il n'était pas rare de la trouver rousse le soir, blonde le lendemain et brune quelques jours plus tard. Mathilde connaissait les penchants amoureux de son mari pour les jeunettes. Jamais cela ne fut un sujet de discorde entre eux. De leur union étaient nés quatre enfants. Mathilde, pourtant du même âge que son mari, semblait le considérer comme l'aîné de ses enfants. Elle avait de l'indulgence envers ses petits mais en octroyait encore davantage à son époux qu'elle considérait comme le plus indiscipliné. Epouse complaisante, elle ne connaissait ni la jalousie ni le mépris. C'est pourquoi elle marchait

toujours la tête haute, sourde aux calomnies qui lui parvenaient des jeunes filles dépitées.

Ce soir-là, après un dernier verre, Mathilde donna le signal du départ en décrétant qu'après une bonne journée bien remplie, il était temps de rejoindre leurs lits. Tout le monde se leva instantanément, en s'étirant et en bâillant. Dehors, ils pestèrent contre ce long et rigoureux hiver qui s'éternisait. Bien emmitouflés sous leurs gros manteaux, ils se battirent les épaules dans l'espoir de se réchauffer.

Tout en marchant Elvyre scrutait les environs dans l'espoir de trouver un taxi. Une voiture s'immobilisa à sa hauteur. Intriguée et un peu effrayée, elle s'apprêtait à rembarquer l'enquiquineur lorsqu'une voix lui parvint :

– C'est dangereux de marcher toute seule dans les rues de Paris à cette heure tardive, surtout pour une si jolie femme !

La phrase d'Emmanuel, son sourire embarrassé et son air intimidé la réconfortèrent. A l'époque, du « Songe d'une nuit d'été » ils avaient éprouvé une très forte attirance. Mais au cours des répétitions, ils en étaient venus à admettre qu'entamer une liaison n'était pas envisageable.

Pouvait-il savoir que Benjamin était absent de sa vie depuis plus de trois mois ? Comment l'aurait-il su d'ailleurs !

Puis toutes les affirmations de Patty au sujet du « bégain » lui revinrent en mémoire. Sans comprendre ce qui l'incitait ce soir à l'aborder, elle admira son audace. Comme toute femme, sensible au charme qui émanait de sa personnalité, elle lui sourit en répondant :

– Je suis à la recherche d'un taxi.

Aussitôt, il ouvrit la porte « passager » et l'invita à prendre place dans sa voiture.

– Je me ferai un plaisir de te raccompagner, à moins que tu ne préfères attendre ton taxi. Je pense qu'il te faudra patienter encore longtemps dans cette nuit menaçante et glacée avant d'en trouver un, poursuivit-il malicieusement.

En cet instant, elle n'avait aucune envie de rentrer seule chez elle, même en taxi. C'est donc avec plaisir qu'elle s'installa confortablement dans la voiture. D'un sourire ravi, il démarra aussitôt se concentrant sur la conduite. Un long silence plana durant un temps qui leur parut interminable.

– J'ai bien aimé le spectacle, lâcha-t-il tout à coup en la faisant sursauter.

– Tant mieux, lui répondit-elle moqueuse en dépliant enfin ses jambes ankylosées. Pour l'avoir vu autant de fois sans l'apprécier, c'aurait été un calvaire pour toi.

Le rire qui fusa de la gorge d'Emmanuel détendit aussitôt l'atmosphère.

Ils entamèrent une discussion sur le déroulement du spectacle. Pour être sincère et lui prouver sa réelle amitié, Emmanuel avoua n'avoir pas été subjugué par son spectacle. Il ne prétendait pas non plus avoir été déçu. Mais il la jugeait capable de présenter autre chose. Plus à son avantage. Elle était d'accord. Ce spectacle n'était somme toute qu'un agréable moment sans prétention qui ne la mènerait certainement pas à la gloire. Elle parla de « premier pas ». Que ça lui ouvrira d'autres portes.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent devant l'appartement d'Elvyre. Emmanuel ne sembla pas décidé à interrompre leur conversation. Elle n'en avait également aucune envie. Pour

avoir vécu si longtemps seule, sans le regard complaisant d'un homme, elle était flattée qu'il la contemple avec autant de plaisir. Le charme incontestable d'Emmanuel la captivait.

Elle se sentit obligée d'interrompre ce tête-à-tête. Dommage ! Le jour commençait à poindre et certains voisins attaquaient déjà leur journée de travail. L'un d'eux risquait de la surprendre en compagnie d'un autre que son mari. Elle ne voulait, en aucun cas, donner libre court aux mauvaises langues.

Pressentant sa gêne, il lui conseilla de regagner son appartement. Le regard lumineux, Emmanuel émit le souhait de la revoir très vite. Elvyre sentit une onde de chaleur l'envahir, heureuse et troublée d'entendre qu'il souhaitait la revoir. Sur un au-revoir à peine audible, elle le quitta prestement. Emmanuel resta encore longtemps sur la dernière vision d'Elvyre.

Cette femme l'attirait. Jamais depuis son divorce, il ne s'était senti captivé par une autre femme que son ex-épouse. Bien sûr, comme tous les hommes, encore jeunes et fougueux, il avait eu quelques liaisons passagères. Mais elles n'étaient que des aventures sans intérêts. Aujourd'hui, c'était différent. Il sentait que cette fois-ci, une histoire importante s'apprêtait à naître. Si Elvyre lui en donnait la possibilité, si elle voulait bien se laisser séduire. Sa situation personnelle l'intriguait. Alors qu'il assistait à leur spectacle, il n'avait jamais vu son mari dans la salle. Depuis plus de trois mois, elle arrivait « Chez Félix » et en repartait toujours seule. Deux ou trois fois, il avait entr'aperçu un petit garçon qui assistait sagement au spectacle, assis près du grand brun, Bébert, le petit ami de Patty.

« J'aime être aux côtés de cette femme, pensait-il

secrètement tandis qu'il tapotait machinalement le volant de sa voiture. Ce qui se dégage de sa personne m'intrigue et m'attire. J'avoue que sa beauté ne me laisse pas indifférent. Elle est belle et discrète. Oui, j'aimerais beaucoup l'avoir à mes côtés le matin, au réveil. »

En un éclair la vision de leurs deux corps nus et enlacés s'imposa à son esprit. Il ressentit aussitôt un farouche désir l'embraser. Il aimait cette sensation qui lui brûlait le ventre. Depuis bien longtemps, il ne l'avait plus ressentie. Il laissa sa main caresser son entre-jambe. C'était dur. Grand. Et fort.

« Même s'il ne se passe rien entre nous, je te remercie Elvyre de faire naître ces sensations depuis longtemps oubliées. Elles prouvent que je suis toujours vivant. Que je suis capable d'aimer à nouveau. J'aimerais que cela soit avec toi. Alors, toi qui dois déjà dormir, j'espère que tes rêves te parlent de moi. »

A cette idée, un sourire gêné étira ses lèvres. Instinctivement, il scruta les environs craignant qu'un passant ne surprenne ses pensées. Allons bon ! Mais qu'est-ce qu'il lui prenait de réagir comme un adolescent boutonneux en mal d'amour.

D'ailleurs que faisait-il encore sous ses fenêtres, comme Roméo sous le balcon de Juliette !

Excepté le gardien qui, tout en balayant l'entrée de l'immeuble, lui lançait des regards soupçonneux, aucune présence féminine n'apparaissait à la fenêtre. Déçu, Emmanuel tourna la clé de contact. Avec un long soupir, il baissa le frein à main et s'enfuit prestement.

Le nez de Patty

Le soleil diffusait timidement ses rayons et semblait redonner à chaque chose une luminosité différente. L'hiver avait été rude cette année-là. Tout ce qui respire sur terre, avait espéré la venue du printemps. C'était chose faite aujourd'hui. En cette après-midi quelque peu ensoleillée, Patty jubilait. Son spectacle tenait encore l'affiche. Elle s'y donnait corps et âme, l'avait créé ligne par ligne, et l'instant de sa naissance l'avait comblé jusqu'à encore aujourd'hui. Egoïstement, Patty oubliait qu'Elvyre l'avait aidée à lui donner vie. Lors des représentations, quand elle l'apercevait, elle sursautait surprise de la trouver à ses côtés.

En cet instant, Patty donnait libre cours à sa joie d'être la seule élève du « cours Baudoin » à avoir monté un spectacle. SON spectacle !

Que de travail acharné ! D'autant qu'elles avaient souhaité ne divulguer ni son lieu ni sa date aux autres. Pas par fierté mais plutôt pour ne pas attiser leur jalousie.

Après plus de trois mois de spectacle « Chez Félix », elles avaient décidé que le moment était venu d'en informer le cours.

Aujourd'hui, Patty se retenait pour ne pas hurler de bonheur.

Ils étaient venus nombreux assister à sa victoire. Certains l'avaient félicitée tandis que d'autres, presque méprisée. Toutefois à ce jour, aucun encore n'avait créé son propre spectacle. Ils en étaient restés à écouter le grand Claude Mormont révéler ses soi-disant conseils de parfait comédien.

Devant la glace, Patty répétait ses scènes. Elle s'obligeait à travailler chaque jour afin d'être chaque fois meilleure et surtout à l'abri d'une omission.

Elle aimait se contempler dans le miroir. Ce qu'elle y apercevait la comblait de joie. La blondeur de sa chevelure donnait au bleu azur de ses yeux une surprenante luminosité. Avec un sourire, elle s'adressa un baiser dans le miroir. Puis se tournant, elle admira son profil. Son regard s'assombrit. Sa bouche se plissa de dépit. Ah ! Ce nez ! Quelle horreur ! Il gâchait l'harmonieux ensemble de son visage.

J'ai l'air d'avoir bu un coup de trop, se dit-elle. Ce nez déporté sur la gauche gâche ma chance d'arriver où je veux.

D'ailleurs c'était bien un producteur, lors d'un casting, qui lui avait fait remarquer que son nez tirait à dia ! Depuis ce jour, Patty ne voyait que lui. Plus elle le contemplait, plus il fuyait pour rejoindre son oreille gauche.

Bébert, en l'embrassant dans le cou, ne manquait jamais de lui susurrer qu'elle avait le plus beau nez de la planète. « Comme Cléopâtre » ajoutait-il !

Il prétendait que toute femme qui se sait belle cherche forcément un défaut à sa beauté. Mais Patty n'en démordait pas : son horrible nez allait gâcher sa vie.

Si seulement je pouvais me payer cette opération, pensait-elle devant son miroir en examinant successivement son profil droit, puis le gauche. Il me faut à tout à prix solliciter René. Après tout, il gagne correctement sa vie. Il peut bien me faire ce petit plaisir. Inutile de demander un franc à Bébert, il peut à peine manger à sa faim. A quoi me sert-il d'avoir un amant s'il n'est pas capable de me gâter ? Je ne réclame pas grand-chose, quand même. Juste quelques petits billets pour me refaire le nez. Merde, c'est pas sorcier.

La pensée de Bébert lui fit pousser un soupir agacé. A ce jour, leur situation de couple n'avait toujours pas

évolué. Ces derniers temps, avec les retours imprévus de René qui déboulait sans crier gare, ils devaient cacher leurs amours dans des hôtels sordides. Les retours intempestifs de son mari l'inquiétaient. Elle se demandait s'il n'avait pas découvert le pot aux roses. Aurait-il un doute au sujet de Bébert ? Parce que si c'était le cas, elle devrait dire adieu à son nouveau nez.

René n'était pas du genre envahissant mais il avait un caractère rancunier. Gare à celui qui s'y frottait car la rancune le poursuivait à vie. Après tout, pensa-t-elle furieuse, avait-elle un jour cherché à savoir si de son côté, il courait les jeunettes ? Il fallait bien vivre tout de même. Ce n'était pas de sa faute si René s'était exilé sur sa plateforme l'abandonnant livrée à elle-même.

Quant à Bébert, son studio rikiki et son énergumène de colocataire commençaient à lui faire perdre patience.

Les hôtels minables qui hébergeaient leurs ébats amoureux ébranlaient dangereusement leur idylle. Comment pouvait-on s'abandonner aux caresses amoureuses entre des murs tristes et sales ?

Parfois, quand son regard retrouvait la réalité des lieux, elle perdait instantanément tout plaisir. Tout à sa passion démesurée, Bébert ne semblait pas remarquer son dépit. Elle le soupçonnait même d'apprécier cette émoustillante situation. Elle en avait vraiment assez !

Enfin, pensait-elle en abandonnant l'indiscret miroir qui devenait son ennemi juré, il faudra trouver au plus vite une solution. En attendant puisqu'elle disposait de deux bonnes heures avant de retrouver Elvyre, elle prit la direction du gymnase. Elle pourrait au moins muscler son corps à défaut de refaire son nez !

L'anniversaire de Juliette

La lettre que, rageusement Joan tenait entre ses mains, lui faisait oublier le dîner d'anniversaire de Juliette qui mijotait sur le feu. Un repas qu'elle souhaitait exceptionnel pour sa petite fille chérie qui allait fêter ses six ans en compagnie d'Elvyre et de son fils David.

Tout l'après-midi, l'appartement avait été dévasté par une tornade de monstres qui couraient dans tous les coins de la maison en jouant à « attrape-moi donc ». Des morceaux de gâteaux au chocolat avaient volé pour s'écraser sur les murs et les portes dans une glissade effrénée. Tandis qu'une averse de confettis avait agrémenté de couleurs le sol maculé de sodas. Tout ce petit monde avait pataugé joyeusement sur le linoléum visqueux.

Après leur départ, Joan avait eu toutes les peines du monde à remettre en état son logement, lequel malgré ses efforts exténuants, était resté poisseux par endroits. En attendant, le dîner d'anniversaire se calcinait allégrement.

Prenant soudain conscience de l'existence d'une odeur inquiétante, Joan s'empara de la marmite et la balança dans l'évier, tout en pestant contre la brûlure qui lui enflammait les doigts. Après avoir fait couler de l'eau froide sur ce qui restait du bourguignon, elle se saisit de la lettre, maculée de sauce noirâtre.

« Tu comprends, écrivait son ex-mari, je me suis remarié et de son côté, ma femme a eu deux enfants d'un précédent mariage. Elle ne voit aucune objection à ce que Juliette vienne vivre avec nous. Bien entendu, tu seras libre de venir la voir le mercredi et même de pouvoir, un week-end sur deux, la prendre chez toi. »

Un seul mot, une pensée même de la part de cet homme exécration, la mettait hors d'elle. Avant d'expulser sa haine, Joan inspira profondément à quatre reprises. Le temps de réfléchir mais ce fut plus fort qu'elle, la rage l'envahit et elle explosa de fureur.

– Rien que ça, hurla-t-elle en jetant la lettre à la poubelle. Quel beau salaud ! Me prendre ma fille ? Mais il rêve cet abruti ! Monsieur voudrait que Juliette habite chez sa petite femme chérie et peut-être aussi qu'elle l'appelle maman. Jamais !!! Epouse ou pas, elle ne sera jamais la mère de ma fille. Juliette est mon enfant et le restera jusqu'à mon dernier souffle, pour le meilleur comme pour le pire.

En fait, actuellement, c'était plutôt le pire. L'argent ne rentrait pas facilement et pour tout dire, pas du tout. Le film qu'elle devait tourner ne serait pas mis en route avant quelques mois, et en attendant, il fallait survivre.

– Encore un peu de patience ma petite Juliette, dans quelques mois nous serons riches, enfin un peu plus riches, se promit-elle intérieurement. Dès que je serai à l'affiche, on ne verra plus que moi, partout, j'en fais le serment. Alors pour ce qui est de lui remettre Juliette, il peut toujours courir. Après tout, il s'est remarié, lui, et avec un « thon » en plus. Tiens, je lui souhaite bonne chance à la nouvelle épouse, et faire plein de petits « thons » à eux deux. De toute façon, il n'est bon qu'à ça ! Et quand il lui aura fait une ribambelle de poissons, il s'évadera de son bocal à la recherche d'autres femelles. Ho ! Et puis j'en ai marre. Moi, je garde Juliette et lui sa famille !

La sonnette d'entrée la fit sursauter, c'était sûrement Elvyre. Joan se précipita vers la porte d'entrée qu'elle

ouvrit toute grande. Les bras chargés de divers paquets multicolores, David fût le premier à s'engouffrer pour se hâter vers la chambre de Juliette. Aussitôt des hurlements de joie s'échappèrent de la pièce. Le lit servant de trampoline, les ressorts du sommier grincèrent sous le poids des deux diabolins. La journée d'horreur n'était pas prête de se terminer.

Elvyre enlaça son amie pour lui déposer deux baisers sur la joue.

– Ma pauvre Joan, lui lança-t-elle tandis qu'elle se dirigeait vers le salon, je pense que cette journée a dû t'épuiser. Et pire encore, ces deux lurons sont tout prêts à remettre ça ! Heureusement qu'un anniversaire ne se fête qu'une fois l'an, continua-t-elle l'air mutin puis, surprise par l'odeur de brûlé qui stagnait dans le salon, elle plissa le nez d'un air dégoûté. Ça sent le brûlé chez toi ! N'aurais-tu pas immolé un de tes prétendants dans ta gazinière ? ajouta-elle en riant.

– C'est ton repas qui alimente l'évier, et pourtant j'aurais préféré que ce soient les restes calcinés de mon ex-mari. On va se faire un truc improvisé. J'espère que t'aimeras, de toute façon t'as pas le choix.

Allons bon, pensa Elvyre, encore des problèmes avec Bernard. S'approchant de Joan, elle l'enlaça avec affection.

– Allez, raconte-moi tout. Comme au bon vieux temps !

Sans se faire prier, Joan se livra sans même prendre le temps de respirer et son joli visage s'orna d'une vilaine teinte violette qui vira au bleu.

A demi asphyxiée, elle s'effondra sur le canapé aux côtés d'Elvyre. C'était comme si une bille était restée coincée

au fond de sa gorge ! Ayant toutes les peines du monde à retrouver une respiration normale, elle se rua dans la cuisine pour avaler d'un trait le verre d'eau posé sur le coin de l'évier. Tandis qu'elle l'engloutissait, elle prit conscience qu'il était destiné au poisson rouge. Prisonnier dans son bocal, ce dernier semblait ulcéré de la voir boire son eau salée.

– Oh ! Dégueulasse, cette eau salée, s'exclama-t-elle en recrachant l'odieux liquide. Encore une mauvaise idée de Juliette.

– Pourquoi de l'eau salée pour un poisson rouge qui n'aime que l'eau douce ? interrogea Elvyre, à la surprenante initiative de Juliette.

La bouche en feu, Joan avala un fond de soda sucré que lui tendait son amie.

– Elle prétend que les poissons vivent dans la mer. Que veux-tu que je te dise, ça c'est tout Juliette. Après un traitement salé de plus de quinze jours, le poisson ne semble pas traumatisé. Tout au plus sa couleur orange a viré au gris métallisé. Oh !... J'ai envie de vomir.

Joan déposa le verre dans l'évier et s'empara d'un torchon pour s'essuyer les lèvres. Elvyre la contemplait embêtée tandis que Joan raccrocha son torchon sur son support.

– D'accord, si j'ai bien compris Bernard veut te reprendre Juliette. Mais à quoi ça sert de te mettre dans tous tes états ? Tu veux mourir étouffée ? Juliette a besoin d'une mère qui ait les pieds sur terre, tout autant que d'un père qui sache lui prouver son amour !

– Surtout ne me dis pas que tu es d'accord avec lui, coupa Joan, irritée. J'ai besoin de ma fille pour continuer à vivre. Tu sais parfaitement que plus jamais je ne revivrai avec un homme.

A ces mots Elvyre leva les yeux au ciel. Elle la réprimanda pour énoncer de pareilles inepties.

– Comment peux-tu savoir de quoi serait fait l'avenir ? La vie a justement ce côté formidable de nous surprendre là où on ne l'attend pas. Bon, je vais être honnête, même si ça t'énerve. Bernard dispose d'atouts supplémentaires pour en avoir la garde. Il est marié et il a un boulot. Ce qui n'est pas ton cas. Toi, tu vis seule sans travail fixe, souvent absente, avec deux mois de loyer de retard. Le mieux, ce serait que tu trouves rapidement un emploi pour prouver au juge ton aptitude à garder ta fille.

– Mais c'est impossible, se récria Joan, tu sais pertinemment que nous devons rester disponibles pour les castings. Non ! Non ! Non ! Tu ne me feras pas reprendre un job. Il en est hors de question ! Mais tu veux que j'abandonne à cause de ce con ? Surement pas ! Je te jure Elvyre, que tout ceci ne sera pas en pure perte. La vie n'est pas facile, ça je le sais. Un jour, mon nom brillera en lettres de feu sur tous les murs de Paris. Je t'en fais le serment, termina-t-elle les yeux étincelants.

– Alors je ne vois qu'une solution, appelle-le, allez boire un verre et propose lui un arrangement amiable. Fais lui comprendre combien, la présence de Juliette est vitale pour toi. Explique-lui sa chance d'être remarié, d'avoir une famille et d'autres enfants, ce que tu n'as pas. Enfin quoi, parle-lui avec les mots de ton cœur, et ça marchera.

– Oui ! C'est ce que je vais tenter de faire, répondit Joan, sans trop y croire.

D'un seul coup, son moral descendit en flèche. Pourrait-elle honorer sa promesse ? Deviendra-t-elle un jour une star, comme elle le prétendait un moment plus tôt ?

Petite fille, elle n'avait jamais imaginé combien la vie est difficile.

A la mort de ses parents, placée chez sa tante austère, elle a appris le goût amer de l'existence. Depuis, chaque jour lui avait dispensé son lot de difficultés à combattre et en cet instant, elle ne se sentait plus en possession d'une énergie suffisante.

– Pourquoi n'aurais-je pas le droit, comme certains, de claquer simplement des doigts pour voir mes rêves se réaliser. Non ! Il me faut trimer, supplier, quémander. Je fais partie de ces personnes qui doivent galérer pour obtenir un tout petit bout de rêve. Et encore, quand ça m'arrive !

– Arrête de te plaindre, la sermonna Elvyre d'un air réprobateur. Tu n'es pas la seule à te battre pour arriver là où tu le souhaite. J'en fais également partie, mais je suis patiente. Au fait, tu sais que Benji n'a pas l'intention de rentrer !

– Quel salaud, lança Joan avec force, comme si c'est mots étaient destinés à Bernard. Il te laisse seule, livrée à toi-même, sans aucun remords. C'est dégueulasse. Je suis sûre qu'il baise ailleurs.

– Ça c'est pas ton problème, répondit-elle blessée. Heureusement que j'ai David. Il m'aide à surmonter ma peine. Qu'est-ce que je l'aime ! Enfin ! J'espère que nous saurons agir en adulte et que Benjamin trouve le chemin du retour. Non ! Mais c'est vrai ! Après tout, de nombreux

couples traversent de telles épreuves pour finalement s'en sortir. Et arrête de dire qu'il baise ailleurs, ça m'énerve. Et puis t'en sais rien.

A ces mots Joan partit d'un grand éclat de rire. Toujours sous l'emprise démoniaque d'un moral au plus bas, elle lui lança, presque méchamment, que le milieu du show-biz était connu pour ses nuits perverses à qui voulait réussir. A moins de disposer de solides relations, ce qu'apparemment Elvyre ne possédait pas ! Alors toi aussi tu devras baiser si tu veux réussir, termina-telle, les yeux lui sortant de la tête.

Elvyre rétorqua que celles qui possédaient un réel talent de comédienne et qui travaillaient avec acharnement, se voyaient obligatoirement récompensées. Et que c'était pas la peine de lui faire mal, pour se soulager.

Joan, enfin calmée, la contempla un moment silencieuse en pensant que la discussion s'aventurait sur des chemins tortueux.

Comme beaucoup de ses amis et élèves du cours, elle avait assisté au spectacle « Chez Félix ». Elle y avait passé un bon moment, mais elle doutait fort que celui-ci lui ouvre les portes du succès.

A quoi bon briser ses rêves en lui confiant mes sentiments, se dit-elle. La vie se chargera de les lui délivrer, en son temps.

Elles bavardèrent jusque tard dans la nuit. Quelques vérités sincères trouvèrent leur chemin, surprenant parfois les deux amies. Elles usèrent de ce petit jeu mais jamais les mots ne dépassèrent la barrière de l'amitié.

Comme si le monde extérieur suffisait déjà à se faire mal.

C'est ainsi qu'Elvyre apprit combien Joan avait été heureuse d'avoir décroché un petit rôle dans un long métrage avec pour interprètes deux illustres comédiens. Elle s'empressa de l'embrasser en lui souhaitant bonne chance. Au souvenir de leur conversation précédente, elle s'interdit de s'enquérir des moyens qu'elle avait utilisés pour arriver à ses fins.

Quand elles s'aperçurent que les enfants s'étaient endormis à même le sol, les visages maculés de chocolat et les cheveux pailletés de confettis, elles décidèrent d'en faire autant.

Blotties sous la couette, elles continuèrent leur conversation ponctuée de rires assourdis et de chuchotements.

Les grandes envolées de Livia

En ce début du mois de mai, le soleil tentait déjà d'imposer quelques chaudes journées. La nature prenait des airs de fête en explosant de couleurs florales qui débordaient des terrasses et des balcons.

Les insectes, qui voyageaient sans cesse de fleur en fleur, narguaient de leur bourdonnement les flâneurs énervés de les sentir dans leur sillage. Sans compter les pigeons et moineaux qui descendaient en flèche pour glaner quelques miettes volontairement oubliées. Tous savouraient l'arrivée de l'été.

Au « Cours Baudoin », le samedi matin était le jour le plus astreignant. Il commençait à huit heures et nombreux étaient ceux qui lui préféraient la tiédeur moelleuse de leur lit. A la sonnerie, les présents, à peine la moitié du cours habituel, se dirigeaient vers la salle B.

Elvyre, qui précédait Claude Mormont, l'entendit siffloter.

« Tant mieux, pensa-t-elle, il est de bonne humeur aujourd'hui. Voilà une matinée qui s'annonce bien. »

Elle l'apostropha gaiement et lui fit remarquer que sa bonne humeur allait forcément déteindre sur celle des élèves.

Au ton hargneux de sa réponse : – Ben détrompe-toi, je suis d'une humeur massacante, elle se dit que le pire était à prévoir.

Le samedi matin, l'entrée dans la salle se faisait dans le silence.

Sous le regard ahuri des élèves, Claude Mormont monta sur la scène avec une certaine nonchalance en sifflotant.

Tous se dévisagèrent légèrement inquiets. Cette allure capricieuse et ce sifflement paralysaient déjà les plus timides. Claude, immobile, fit durer le plaisir en scrutant la salle silencieuse. Rien ne bougeait entre les bancs, à part quelques toux nerveuses, vite réprimées par le regard noir de Claude.

Puis il se mit à compter les élèves à haute voix tout en pointant son doigt sur chacun d'entre eux.

Comme pour puiser du courage à surmonter la tempête qui s'annonçait, Elvyre chercha du regard ses amis. Elle eut beau scruter l'assemblée, Joan et Patty brillaient par leur absence. La présence de Livia qu'elle venait tout juste d'apercevoir, la rassura. Elle lui adressa un petit signe de la main et fut surprise par sa nouvelle apparence.

Totalement chauve, Livia ne semblait pas être gênée. Elvyre ne pût s'empêcher de la dévisager, et aussitôt une question monta à ses lèvres : Que s'est-il passé ?

Elle aurait aimé partager son inquiétude avec l'une de

ses amies. Son regard balaya à nouveau la salle et elle découvrit Emmanuel plongé dans son texte. Mentalement il répétait le monologue qu'il devait présenter ce samedi matin.

Le hurlement outragé que poussa Claude s'abattit avec fracas dans la salle silencieuse. Aussitôt l'atmosphère s'électrifia et tous s'attendirent à ce que la foudre leur tombât sur la tête.

– Seize ! Seize élèves sur vingt-cinq ont daigné assister à mon cours, hurla-t-il rouge de colère. C'est inadmissible ! Un scandale et une honte à mon savoir ! Puisque vous ne semblez pas l'apprécier à sa juste valeur, je me vois dans l'obligation de l'annuler.

Aussitôt, de la salle, s'élevèrent de vives protestations. Claude rejoignit sa place avec l'intention de récupérer ses affaires. Tandis que chacun s'entretenait avec son voisin, un des élèves lui fit remarquer son manque de respect envers ceux qui étaient présents.

– On s'en fout des absents. S'ils ne souhaitent pas assister au cours du samedi, c'est leur problème. Nous, nous sommes présents et nous voulons travailler. Après tout, on paye bien assez cher ces cours.

– Non ! hurla Claude à l'assemblée, je vous inonde de mon savoir. Grâce à moi, un jour vous jouerez et vous serez richement rémunérés. Mais vous crachez sur mes cours, alors je crache sur vous tous. Rappelez-vous-en car à l'avenir si cette situation se répète, je ferai de même. En attendant, salut à tous.

Sans tenir compte des reproches qui fusaient de toute part, Claude claqua la porte violemment derrière lui.

Son bruit assourdissant résonna durant de longues minutes dans la salle silencieuse. Puis un brouhaha s'éleva pour retomber assez vite comme un soufflé raté. Encore assis, les élèves désemparés ne surent que faire après cette retraite anticipée. Certains avouèrent à haute voix leur regret de n'être pas restés au lit tandis que les férus de théâtre râlaient de n'avoir pu présenter leur scène.

Livia toujours assise ne quittait pas la scène des yeux. Machinalement, elle fouilla dans son sac pour en extirper une cigarette qu'elle alluma tranquillement. Elle aspira une longue bouffée. De ses narines sortit une fumée grise qui s'enfuit rejoindre l'obscurité de la scène.

Celle-ci s'illumina découvrant une multitude d'elfes qui virevoltaient dans des bruissements d'ailes de papillons. Alors qu'ils se rejoignaient pour former une ronde, du milieu s'éleva majestueusement, un cheval blanc. La bête se tenait immobile, la gueule droite et fière. Ses yeux noirs dotés d'une intelligence humaine, contemplaient les elfes qui virevoltaient toujours dans un ensemble parfait. Puis, soudain, tout s'immobilisa pour accueillir la venue de monstres hideux qui tiraient des langues immenses. Les langues s'éjectaient des bouches voraces, pour attraper les pauvres elfes affolés qui disparaissaient, happés par ces monstres difformes. Les feux de l'enfer se déchaînaient et Livia en sentit la brûlure jusque dans ses doigts.

C'est alors, qu'elle s'aperçut que sa cigarette était responsable de cette brûlure. Elle l'écrasa sous son talon puis, s'emparant de son gros sac, elle se dirigea vers la sortie. Avant de se retirer, elle porta une main à son front et, avec un salut militaire, prit congé de ses camarades.

Une fois à l'extérieur du cours, alors que la lumière

du jour l'inondait, Livia se dit, qu'un de ses jours, elle finirait « zinzin ».

L'initiative d'Emmanuel

Non loin de là, Elvyre, adossée à la portière d'un véhicule, conversait avec Emmanuel. Il tentait de l'attirer dans une petite virée en dehors de Paris ;

– Sur la route, arrêt pour déjeuner dans une de ces petites auberges qui font le charme de cette région, argumentait-il, puis visite d'une ferme atypique que je possède en Normandie. Un bien agréable programme pour cette journée de cours annulés ! Qu'est-ce que t'en dit ?

Séduite par cette invitation émanant du bel Emmanuel, Elvyre ne put cependant l'accepter.

– David m'attend à la maison, répondit-elle. Il serait déçu qu'une fois encore je l'abandonne avec sa baby-sitter.

Si Emmanuel était contrarié, il ne le montra pas. Persistant dans son idée de passer quelques heures en sa compagnie, il lui proposa d'aller boire un verre après son spectacle de ce soir « Chez Félix » pour ensuite la raccompagner chez elle.

– Non, répondit-elle avec regret, cette fin de journée sera pour David, un diner en tête à tête et le spectacle clôturera la soirée. Désolée...

Emmanuel plissa son visage de déception, mais il garda malgré tout le sourire. Peut-être avait-il intercepté son envie d'être à ses côtés !

Elle plongea son regard dans le sien et ce qu'elle y découvrit, lui plut. Cet homme tellement courtisé par la gente féminine, se suffisait d'elle : une femme qui ne savait

où elle allait et qui ne se souvenait même plus d'où elle venait.

La portière de la voiture qu'il lui tenait ouverte permit à Elvyre de s'y engouffrer. A cette heure matinale, le périphérique était quasiment vide. La voiture s'y engagea facilement et la route déroula son tapis de macadam vierge. Le voyage se passa dans un silence pesant, chacun ne sachant pas exactement quelle en serait l'issue. Quelquefois, l'un ou l'autre abordait un sujet banal puis le silence retombait les laissant encore plus mal à l'aise.

Chacun appréciait la compagnie de l'autre mais ne savait comment l'exprimer. Les mots leur faisaient défaut. Seuls leurs regards parlaient et celui d'Elvyre fuyait parfois pour se perdre sur la route déserte.

Quand la voiture se gara non loin de chez elle, Elvyre réunit ses affaires dans un soulagement, libérée enfin de cette tension nerveuse. Alors qu'elle le remerciait de l'avoir raccompagnée, le visage d'Emmanuel se rapprocha du sien doucement. Ses lèvres se posèrent sur les siennes, les effleurant à peine, tandis que ses mains lui caressaient la nuque. Instinctivement elle se libéra et, rouge de confusion, se sauva en bafouillant un rapide « au revoir ! »

Désorienté par sa fuite précipitée, Emmanuel, de l'intérieur du véhicule, la contempla tandis qu'elle s'éloignait. Il n'arrivait toujours pas à comprendre ses véritables intentions. C'était pourtant avec plaisir qu'elle acceptait ses invitations. Alors pourquoi avait-elle recours à la fuite dès qu'il entreprenait une démarche amoureuse ? Les femmes se révélaient une énigme pour lui.

Emmanuel embraya puis démarra sans plus attendre.

La pause du voyageur

Encore surprise par l'initiative d'Emmanuel, Elvyre déposa ses affaires dans l'entrée. Afin d'oublier très vite le plaisir procuré par son baiser furtif, elle appela David pour le prévenir de sa venue. Elle fut étonnée par l'arrivée imprévue de Benjamin portant David dans ses bras. C'est alors qu'elle remarqua les bagages encore fermés entassés au pied des escaliers. Benji était donc de retour ! Aussitôt, un sentiment de gêne empourpra ses joues.

Avait-il surpris le baiser d'Emmanuel ? Mais devant sa mine réjouie, tandis qu'il déposait David sur le sol, pour l'enlacer chaleureusement, elle poussa un soupir de soulagement. Grâce au ciel, il n'avait rien vu.

Son corps, épousant parfaitement les courbes de son époux, finit par se fondre totalement dans le sien. Le nez enfoui sous ses vêtements, elle huma avec délice son odeur longuement recherchée ces six derniers mois. Des larmes de bonheur vinrent mouiller sa poitrine d'où monta une odeur encore plus sauvage. Aussitôt, elle sentit naître, en elle, le profond désir d'être prise à même le sol par cet époux voyageur enfin de retour.

Les cris de joie que lançait David, en courant autour d'eux, la faisait tanguer, ivre de bonheur.

– Papa est rentré, criait-il à tue-tête, rose de bonheur, papa et maman sont ensemble pour toujours.

David se voyait déjà partager la compagnie de ses parents. Sandy, la fille au pair, témoin silencieux de leur retrouvaille, s'interposa en lui proposant une sortie.

– Si tu viens avec moi, lui proposa-t-elle le sourire aux lèvres, on va s'amuser comme des fous. Comme ça, on va

laisser papa et maman discuter ensemble un petit moment.

David manifesta sa déception par des pleurs et des bouderies. La garantie d'une immense barbe à papa sur le dos d'un poney au parc d'attraction lui fit retrouver sa bonne humeur. Après la promesse de très vite revenir, David s'en fut, sa petite main emprisonnée dans celle de Sandy.

À peine eurent-ils disparu que Benji, enlaçant toujours Elvyre, entreprit la dangereuse escalade de l'escalier qui les menait à leur chambre.

Etroitement liés, lèvres soudées, se délectant de leur enivrant nectar, le couple entra dans la pièce pour disparaître derrière la porte qui se referma dans un claquement sec.

L'attente de Livia

Eblouie par la lumière de ce matin d'été, à sa sortie du cours, Livia s'arrêta un moment sous le porche. Puis, elle sortit de l'ombre pour s'engager dans l'avenue.

Les elfes avaient disparu de sa mémoire pour laisser place à l'insolente disparition de Claude Mormont. Malgré l'amitié qui les liait, elle ne lui trouvait aucune excuse. Ils se voyaient souvent en dehors des cours, pas comme certains le supposaient afin de décrocher un rôle. À l'encontre des autres, elle n'avait toujours pas passé le moindre casting, ni aucune audition. Pourquoi ? Elle n'en avait pas envie, voilà tout !

En déambulant au hasard dans les rues de Paris, Livia se remémorait leur première rencontre, celle qui avait marqué leur amitié. Alors qu'elle ne s'y attendait pas, il avait frappé à sa porte un soir, prétextant un fabuleux conseil à lui prodiguer. Qu'en était-il ? Rien, sinon qu'il lui trouvait un talent hors du commun ; qu'elle était dotée

d'un charisme étonnant. Il lui fallait absolument pénétrer dans le milieu du théâtre, car là sans aucun doute, était sa vocation. Son discours continua longtemps encore sans que Livia ne puisse l'interrompre. Claude parlait seul tandis qu'elle l'écoutait, sans sourire. Après cette pluie de compliments qui devait lui avoir desséché la langue, Livia lui proposa une boisson fraîche.

– Une bonne bière bien frappée serait la bienvenue, répondit-il machinalement.

D'un sourire d'excuses, elle l'informa que cette boisson ne figurait pas dans ses habitudes. Déçu, il accepta le jus d'orange qu'il engloutit malgré tout d'un seul coup. Fatigué par ses journées épuisantes, il s'allongea tranquillement sur le seul canapé disponible, l'obligeant à s'asseoir sur un petit coussin à même le sol. Les yeux au plafond, Claude parla longtemps ce soir-là, ou plutôt tard dans la nuit, de n'importe quoi.

Tout à coup un petit borborygme remonta de son estomac, puis un deuxième bientôt suivi de beaucoup d'autres. Se massant le ventre, il lui demanda si elle avait déjà dîné.

– Depuis longtemps, précisa-t-elle.

– A minuit passé, c'est normal, remarqua-t-il.

La discussion qui s'ensuivit ne fut qu'allusion à son estomac vide et qui criait famine. Comprenant son message, Livia se leva pour lui proposer une alimentation consistante. Après de nombreux va et vient de sa kitchenette au salon, et après lui avoir servi tout ce qui était comestible, tant dans le réfrigérateur que dans ses placards, Livia réalisa combien un homme pouvait englober de nourriture. Vint le moment où

Claude, enfin rassasié, alluma la télévision pour digérer tranquillement, tout en commentant le vieux film qui passait cette nuit-là. Trouvant sa position inconfortable, il décida d'ouvrir le convertible pour s'allonger. Puis d'un coup, il sombra dans le sommeil. Il ronfla jusqu'au lendemain matin avec la même énergie, qu'il avait eue pour manger.

Poussant un soupir de soulagement, Livia consulta sa montre bracelet. A cinq heures du matin, elle se sentait suffisamment fatiguée pour s'allonger à ses côtés. Et pour la première fois, sans que rien ne vienne perturber son sommeil, elle s'endormit sereinement.

Depuis ce fameux soir, Claude entretenant leur amitié, frappait à sa porte, à toute heure du jour et de la nuit. Sans même l'informer de son arrivée, il arrivait comme chez lui, à des heures incongrues. Perturbé par ses soucis de star, il trouvait là un apaisement, qui le rendait indifférent au mal de vivre de Livia. La présence de Claude venait toutefois meubler les innombrables moments de solitude en lui évitant de tomber dans l'apathie. Parfois, ces arrivées inopinées l'agaçaient. Assis sur le canapé, il se perdait dans des conversations parfois proches de la folie. Claude Mormont souffrait !

Quel était donc ce mal qui rongait sa vie ? Pourquoi ce besoin inassouvi de déverser autant de mortification ?

C'est en s'épanchant, qu'elle apprit son statut de célibataire. Etait-il malheureux de ne pouvoir partager sa célébrité auprès d'une compagne aimante ? A la cinquantaine bien avancée, elle ne lui connaissait pas d'enfants ou alors il avait omis de lui en parler ! Ce dont elle douta fort car dans ses nombreuses confidences, il n'aurait pu cacher un fait si important.

Elle déambulait toujours dans les rues anonymes et sans personnalité. Des rues dont elle ne se souvenait pas les noms, tant lui importait peu l'itinéraire. Quand rien n'allait, elle aimait marcher, comme ça, n'importe où. Ça lui faisait du bien. Son cerveau s'évadait. Et puis d'un coup, elle s'arrêta de marcher. Une idée venait de lui traverser l'esprit. Le cours ayant été annulé par la faute de Claude, la journée serait longue et vide. Elle décida donc de faire ce qu'elle aimait accomplir les jours de mal-être : partir vers une destination inconnue.

Après avoir observé les alentours afin de se repérer, Livia prit la direction de la première gare qui se trouvait dans les environs. Ayant atteint Bercy, elle décida que la gare de Lyon ferait parfaitement l'affaire. Habituees à la marche, ses jambes eurent tôt fait d'atteindre la gare. Sans réfléchir à une quelconque destination, Livia prit un billet pour le premier train qui quitterait la gare. Tandis qu'elle contemplait le paysage qui défilait devant son regard éteint, elle était incapable de dire où la menait ce train.

Ni à quelle station elle allait descendre, d'ailleurs !

Peu lui importait le point de chute pourvu que le train roulât vers des zones lointaines, là où personne ne la connaissait ni ne se doutait de son existence. Ainsi, elle put laisser remonter, en toute tranquillité, les souvenirs de l'homme qui l'avait oubliée.

Dans ce train en partance vers l'inconnu, Livia put librement penser à Norbert qui la hantait jour et nuit.

« Seules les femmes qui m'étonnent, m'intéressent, lui avait-il déclaré lors d'une conversation. Alors fais en sorte de m'étonner, beauté ! »

L'étonner... ? Que faire pour étonner cet homme qui

l'attirait avec une telle force ? Cela durait depuis sa plus tendre enfance.

Depuis que, silencieuse, elle avait assisté, derrière la vitre de sa chambre – elle devait alors avoir sept ans – à l'arrivée de ses nouveaux voisins.

Lors de leur emménagement, toute la famille s'était activée en riant afin de terminer au plus vite leur nouvelle demeure.

Livia avait de suite décrypté cette famille. Le père et la mère, grands et bien bâtis, aussi blonds l'un que l'autre, semblaient des parents attentifs à leur progéniture. La sœur aînée qui devait avoir treize ans, portait les cheveux longs et blonds, comme ses géniteurs. Grande pour son âge, elle aidait ses parents en soulevant des cartons qui paraissaient bien lourds. Suivait le frère d'une dizaine d'années, au visage criblé de taches de rousseur. Il traînait des sacs poubelle sûrement emplis de ses jouets. Zigzaguant sous le chargement, il rejetait vers l'arrière d'une main vive, sa turbulente chevelure d'un roux flamboyant.

C'est alors qu'avança un petit garçon de l'âge de Livia. Du moins le pensa-t-elle. Aussi blond, que sa sœur aînée, il poussait devant lui une sorte de chariot mini bar. La langue qu'il tirait, témoignait de sa périlleuse aventure.

En l'observant du haut de sa fenêtre, Livia comprit ce qui l'obligeait à être aussi attentif. Le mini bar portait en ses flancs, verres et bouteilles qui tanguaient dangereusement à chaque poussée de l'enfant maladroit.

Le petit garçon leva son visage vers sa fenêtre. De suite il l'aperçut et d'un signe de la main, la salua. Debout dans le jardin, il lui sourit tandis que sa famille s'activait autour de lui. Un long moment, ils restèrent à se regarder, lui debout près du mini bar et elle derrière sa fenêtre.

Puis sa mère, (charmante et attentionnée), était venue le prendre par la main pour l'emmener chez lui. Livia avait aussitôt senti la chance qu'avait ce petit garçon d'avoir deux parents près de lui, tandis qu'elle contemplait encore le mini bar oublié.

Le lendemain à l'école, la maîtresse avait présenté Norbert, le nouvel élève qu'elle assit à côté de Livia. C'était à vrai dire la dernière place disponible. Pendant tout le cours, Norbert n'eut d'yeux que pour elle, ce qui la gênait terriblement. Personne jusqu'à présent, ne lui avait porté un quelconque intérêt. Aussi droite qu'un I devant son cahier d'écolière, elle refusait obstinément de tourner la tête par peur de rencontrer son regard insistant.

En la dévisageant de la sorte, le garçon la mettait mal à l'aise. Tout à coup, Norbert leva la main pour caresser doucement ses cheveux. Surpris par leur contact crépu, il lui posa une question. La classe entière se tourna vers les deux enfants. Même l'institutrice suspendit sa main qui jusque-là courait sur le tableau, armée de l'inévitable craie blanche.

- Pardon Norbert, demanda l'institutrice, surprise qu'il l'ait interpellée, tu m'as posé une question ?

- Non, répondit-il très sûr de lui, je demandais seulement à Livia si ses cheveux étaient en Gex, ce que ma mère utilise pour récurer les marmites.

Rouge écarlate, Livia avait baissé les yeux sur ses doigts crispés. D'un geste machinal, elle avait lissé ses cheveux rebelles qui poussaient dans un parfait petit bonheur. A leur contact crépu, elle regretta de ne pas posséder ceux de la grande sœur de Norbert. Longs et lisses, ils volaient librement à chacun de ses gestes. Les

siens étaient compacts comme un gant de lin où nul peigne ne peut passer.

Sentant son désarroi, la maîtresse s'obligea sur le champ à leur en expliquer la raison. Ainsi toute la classe apprit ce jour-là, la composition de la chevelure humaine, leur texture différente et leur couleur résultant des changements climatiques de certains pays.

Depuis ce jour, le destin de Livia fut scellé à jamais à celui de Norbert ! Ensemble, ils étudiaient. Ensemble, ils jouaient. Ensemble, ils apprirent à découvrir la vie. Leur premier baiser vint tout naturellement et ils se donnèrent l'un à l'autre avec toute la force d'un premier amour. Livia aurait aimé par-dessus tout être la seule à l'aimer. Mais bien vite, Norbert prêta son attention à d'autres jeunes filles. Des jours passèrent sans qu'elle ne l'aperçoive même un instant. Toujours postée derrière sa fenêtre, elle épiait inlassablement ses allers et venues pour sentir son cœur s'affoler dès qu'il apparaissait.

« Seules les femmes qui m'étonnent, m'intéressent. Alors, fais en sorte de m'étonner, beauté ! »

Voilà ce qu'avaient été ses derniers mots, avant qu'il ne décide de découvrir le monde. Un baluchon sur le dos, il l'avait abandonnée, seule à son sort, avec parfois un coup de fil pour lui faire partager ses itinéraires vagabonds.

C'est pourquoi aujourd'hui, comme bien d'autres avant, elle s'était assise dans un train en partance vers l'inconnu. Voilà aussi pourquoi, elle suivait les « cours Baudoin ». Pour qu'un jour il puisse la découvrir sur grand écran et qu'étonné par son audace, il vienne la rejoindre, elle qui l'attendait depuis toujours.

– Seigneur, pensait-elle intérieurement avec toute

la force de son amour, les mains jointes en prière, faites que ce jour arrive vite. Je le veux à mes côtés jusqu'à ma mort. Qu'il m'aime et que son étonnement soit intense !

Une vive douleur au niveau des mains détourna un instant son attention.

Prise par l'ardent désir d'être aimé par le seul homme qu'elle n'ait jamais connu, ses ongles avaient pénétré ses chairs tendres. Elle fut surprise de découvrir les demi-lunes sanguinolentes au creux de ses paumes. La douleur sembla donner plus d'intensité à sa passion. Elle se sentit en cet instant, pleine d'amour à l'égard du vagabond.

– Si tu savais de quoi je suis capable, Norbert pour attirer ton attention. Pour que, surpris et étonné, un seul de tes regards me contemple, je me hisserai tout en haut de l'affiche. Est-ce suffisant pour que tu daignes m'accompagner sur le chemin de la Vie ?

Indifférent aux pensées de Livia, le paysage défilait pour s'arrêter dans quelques heures là où elle déciderait de l'interrompre.

Chapitre 5

Juin 1975

Le retour de Benji

Benji s'était finalement décidé à partager son temps entre Miami et Paris.

Voilà déjà un mois que durait cette décision et, entre eux, le bonheur s'était réinstallé. Elvyre avait retrouvé sa joie de vivre au milieu de sa famille enfin réunie. Chaque matin, elle s'étonnait de ce grand bonheur et, blottie dans les bras de son mari, elle promenait ses lèvres sur ce corps adoré.

Mais ce matin, quelque chose avait dû se passer, car Benji semblait vouloir briser leur réconciliation.

– Mais enfin, quoi de plus normal, arguait Benjamin, tandis qu'il se levait précipitamment pour enfiler son pantalon de survêtement, David a cinq ans, il serait grand temps...

– Non Benji ! l'interrompt Elvyre, tu sais que pour le moment c'est impossible.

– Je t'en supplie, Elvyre réfléchis avant de dire non ! Plus nous attendons et plus le temps passe. Pour David, ce n'est pas juste.

– Qu'est-ce qui n'est pas juste pour David ? Il ne s'en est jamais plaint. C'est toi qui insiste.

– Un enfant ! Dois-je me mettre à genoux pour supplier ma femme de me faire un bébé ?

– Surtout pas de chantage, Benji. Tu sais parfaitement ce qui me pousse à refuser un enfant pour le moment. Je ne suis pas contre l'idée d'en avoir un second. Mais tu vois bien que tout semble aller au mieux pour moi, et je n'ai pas travaillé avec autant d'acharnement pour devoir tout interrompre aujourd'hui.

– Et si ce rôle n'arrive jamais, hein ! Si tous tes rêves n'aboutissent pas ? On ne peut pas construire sa vie sur des si.

Elvyre regarda son mari droit dans les yeux, comme pour le sonder. L'envie lui vint soudain de lui avouer ce qu'elle avait gardé secret depuis des mois par crainte de voir tout s'écrouler une fois ce secret révélé. Les yeux brillants d'excitation, elle donna libre cours à ce qui était resté tapi dans l'ombre : l'audition passée voilà quatre mois déjà.

En vue d'un long métrage avec pour rôle principal l'acteur Jean Raymond, la production recherchait un second rôle féminin encore inconnu du public.

Neuf cents jeunes femmes s'étaient présentées au casting.

Après des auditions et des auditions, Elvyre avait été sélectionnée avec deux autres candidates. Au final, l'une d'entre elles serait choisie.

– Je dois me présenter dans une semaine pour le choix définitif, termina Elvyre les yeux brillants d'espoir. Benji, c'est très bon pour moi, d'après le producteur, je suis pressentie pour le premier rôle féminin.

– Oui, bon tant mieux pour toi ! Mais admettons que tu l'aies ce foutu rôle, mon enfant c'est pour quand ?

– Et bien, pas dans l'immédiat. J'aurais auparavant toute une carrière à gérer, alors disons dans quelque temps.

Benjamin la contempla, ahuri par cette réponse évasive. Elvyre ne comprenait pas combien il était important pour lui d'avoir un autre enfant, ne serait-ce que pour préserver leur couple.

Depuis sa rencontre avec Maud, il sentait un certain changement en lui et ce dernier n'allait pas dans le sens de sa vie d'homme marié. Ils s'étaient vus plusieurs fois depuis ces six derniers mois. Au début dans un but strictement professionnel puis petit à petit, juste pour le plaisir d'être ensemble. Maud était une jeune femme brillante mais également très belle. Tous les deux s'étaient découvert de nombreuses affinités qui les poussaient à se revoir souvent. Jamais elle n'avait laissé paraître son désir d'aller plus loin dans cette aventure.

Célibataire, Maud était une jeune femme qui pouvait s'offrir mais elle le savait indisponible. Délicate, elle lui laissait le soin de se déclarer. Il se sentait attiré par cette femme pleine de vie qui lui accordait l'attention dont il ne disposait plus dans son couple.

La tête dans les étoiles, Elvyre oubliait souvent qu'il n'était qu'un homme. Il reconnaissait humblement, qu'il se voulait seul maître dans la vie de sa femme.

- Dans quelque temps ? répondit-il déçu, mais c'est insensé. Et ça veut dire quoi ça, dans dix ans ?

Alarmée par ce qu'elle voyait dans le regard de son mari, Elvyre le supplia de lui octroyer une année. Une petite année ! Juste le temps de voir venir et si rien ne couronnait ses efforts, elle abandonnerait la scène pour se consacrer à son foyer.

Les yeux mi-clos, Benjamin la contempla. Une fois encore il ressentit l'ardente passion qui habitait son épouse. Il savait que sa réponse avec avis favorable était attendue. Pourtant, elle qui voulait tant réussir dans sa voie artistique, était prête à tout laisser tomber pour qu'il ne la quitte pas !

C'est donc résigné qu'il lui accorda son année en espérant, que lui, aurait la force d'aimer suffisamment les siens pour rester à bon port.

Alors qu'il descendait pour rejoindre le salon, Elvyre ne put chasser de sa mémoire la discussion qui l'avait interpellée.

Là-bas, au-delà des mers, Benjamin ne vivait peut-être pas seul.

Et la peur de le perdre se mélangea aussitôt à la révolte.

Au nom de quelle loi devait-elle s'obliger à vivre sa vie d'épouse seulement occupée aux soins de son foyer ? Et qu'y pouvait-elle si le métier qu'elle avait choisi n'entraînait pas dans la vue que Benjamin avait sur la vie de couple ! La seule voie qui lui plaisait... Peut-être oui ! Mais elle sentait bien sa part de responsabilité dans ce choix.

« Non !!! En aucun cas, je ne dois me sentir coupable.

N'avait-il pas choisi, lui aussi de partir loin pour affirmer sa carrière professionnelle ? Alors, pour assouvir ma passion, je dois aller jusqu'au bout ! Avant tout réussir cette prochaine audition ! Quant à eux, ces maîtres vénérés, ces manitous de la production, c'est moi qu'ils choisiront parce que je suis la meilleure ! Je suis leur GITANE ! C'est ainsi et pas autrement car sans la scène, je n'ai pas d'autre possibilité d'exister. Il faut que Benjamin comprenne ma démarche. Mais comment lui faire ressentir ce qui est ma seule raison de vivre ? »

Désemparée, son regard se porta vers la fenêtre. Les nuages viraient au gris, comme son humeur. Mais alors qu'elle ne s'y attendait pas, le soleil tout à coup, fit une percée pour illuminer le ciel. Aussitôt, Elvyre se sentit revivre.

« Tu penses que je me nourris de rêves. Que je perds mon temps à espérer ! Tu verras, j'atteindrai l'objectif que je me suis fixée. Et puisque mon bonheur t'importe, laisse-moi aller où ce bonheur se trouve afin que je puisse m'accomplir. »

La gitane d'Elvyre

La semaine s'écoula lentement. Assise dans le moelleux fauteuil de la salle d'attente du producteur Robert Mallet, Elvyre ne put s'empêcher de se remémorer les derniers jours passés.

La tension familiale s'était à peine relâchée. Seul David ne semblait pas ressentir la pesante atmosphère qui régnait – ou du moins, voulait-il l'ignorer. Ce qui avait épuisé Elvyre.

Elle voulait, en ce jour si important, pouvoir rentrer à

la maison et dire à Benjamin : « Voilà, j'ai eu haut la main, ce pourquoi je t'ai parfois oublié mais sans jamais cesser de t'aimer. »

Alors qu'Elvyre attendait impatiemment d'être reçue dans le bureau de Robert Mallet, celui-ci consultait les trois photos étalées devant lui. Le producteur se saisissait de l'une d'entre elles, l'étudiait les yeux mi-clos, puis la reposait pour prendre la suivante. Tout en réfléchissant, Robert Mallet souriait comme un chat se purlèche les moustaches devant trois jolies souris. Ces jeunes femmes étaient vraiment très mignonnes !

A presque soixante-dix ans, Robert Mallet, se sentait encore adolescent. Ce n'était ni sa calvitie qu'il masquait par une grande mèche rabattue sur le devant, ni son embonpoint qu'il combattait par un régime draconien, ni sa petite taille qui l'obligeait à se tenir bien raide, qui l'empêchaient d'aborder les jeunes femmes avec la ferme intention de leur faire tout plein de petites choses mignonnes. D'ailleurs, aucune à ce jour ne s'en était plainte. Robert Mallet les quittait, persuadé de laisser derrière lui, une kyrielle de jeunes filles en pleurs. Il ne fallait pas se le cacher, en tant que producteur, il était très courtisé. Et ce n'était pas pour lui déplaire. Marié, il lui fallait trouver des échappatoires afin de rassurer sa femme abominablement jalouse. Italienne au sang chaud, Miranda s'évertuait à le pister tel un chien de chasse. Il se rappelait la fois où, tranquillement attablé avec son épouse dans un café renommé à Cannes, il croisa tout à coup le regard d'une ancienne maîtresse. La jeune fille de dix-huit ans à peine, s'arrêta instantanément pour le saluer avec effusion.

Ce ne fut pas du goût de Miranda qui, muette, assista aux salutations de l'intruse en fulminant de rage contenue.

Après le départ de la starlette, il avait tenté de la rassurer en lui faisant remarquer qu'il était normal de rencontrer des collègues de travail, surtout à Cannes. Les yeux remplis d'éclairs de haine, Miranda l'avait contemplé un moment en silence puis, saisissant un couteau qui reposait sur la table, elle le planta au milieu de sa main. Affolée à la vue du sang qui s'échappait en rigoles, elle lui avait alors murmuré de tendres mots d'excuses dans sa langue natale. Enfin elle l'avait conduit au plus vite à l'hôpital. Sans anesthésie, la main sanguinolente fut réparée par six points de sutures. En la contemplant, il constatait encore la cicatrice laissée par le couteau.

Chaque jour Robert remerciait D.ieu de lui permettre de pratiquer le plus beau métier du monde. Un métier qui l'avait happé à l'âge de vingt ans alors qu'il postulait pour un rôle. Mais le jugeant sans physique accrocheur ni suffisamment de talents, le producteur de l'époque, M. Linon, l'avait pris sous son aile. Certainement par solidarité, car lui aussi affligé d'un physique disgracieux, il lui avait proposé un poste de secrétaire de production qui venait juste de se libérer. Quelques semaines plus tard, Robert apprit la cause du départ précipité de la secrétaire.

Monsieur Linon avait glissé son doigt entre les fesses de la pauvre femme et son geste avait été si douloureux qu'elle avait éprouvé une violente souffrance. Son hurlement avait fait sursauter l'ensemble de la production stupéfait. Ce ne fut pas d'être pris sur le fait qui avait contrarié Monsieur Linon, mais les gémissements de cette femme qui l'avait fait passer aux yeux de ses employés comme un sadique, et/ou pervers. Il l'avait congédiée sur-le-champ, ce qui avait laissé la place libre à Robert Mallet.

Avec acharnement et savoir-faire, il s'était hissé vers le sommet, et dix ans plus tard, avait créé sa propre société de production. Les débuts n'avaient pas été faciles car le métier de producteur n'est guère aisé.

Aujourd'hui, pour « Brouillard sur la Seine » avec le grand Jean Raymond, il recherchait une inconnue au cachet réduit, sa tête d'affiche lui coûtant déjà un maximum. Pour le rôle d'une gitane tout feu, tout flamme – il en avait déjà la chair de poule – il avait donc sélectionné trois comédiennes. La jeune Elvyre Fougerolles devait se décomposer dans la salle d'attente.

Il se leva et se dirigea vers le miroir suspendu à la porte de son bureau. La glace lui renvoya l'image d'un vieil adolescent émoussillé. D'un geste sûr, il ajusta son nœud papillon noir à petits pois blancs qui était de travers. Puis, retirant ses lunettes, il expira dessus avant d'en essuyer les verres. Ravi de l'ensemble qu'il contempla encore un moment, il ouvrit grand la porte de son bureau.

– Mademoiselle Fougerolles ? Interrogea-t-il en détaillant Elvyre d'un air très professionnel.

– Oui ! Je suis Elvyre Fougerolles.

– Bien, bien, répondit Robert Mallet. Veuillez entrer, jeune fille.

Patty l'affamée de gloire

Patty fulminait de rage. Qu'Elvyre ait des rendez-vous importants, soit, mais qu'elle insiste pour annuler la représentation de ce soir, c'était inadmissible. Et sûrement pas professionnel !

– La garce ! Elle n'a même pas jugé utile de m'informer

de ses démarches, se disait-elle intérieurement. Ses allures de conspiratrice commencent à m'énervé.

Pourquoi souhaitait-elle annuler la représentation ? Ce devait être très important. Depuis six mois qu'elles jouaient chaque soir leur spectacle, jamais Elvyre ne s'était désistée. Malgré le désir qu'avait Patty « la curieuse », d'en savoir plus, Elvyre garda jalousement son secret.

– J'espère qu'elle ne va pas me lâcher, se surprit-elle à penser, atterrée à l'idée que cela puisse arriver.

Ce serait une catastrophe pour ce spectacle qui marchait au poil. Il était si bien rôdé que les mots sortaient de ses lèvres sans même que son cerveau ait à s'en souvenir. Cette maligne d'Elvyre se serait dénichée un rôle que cela ne l'étonnerait pas. La garce ! La garce ! Elle aurait pu lui en toucher un mot ! Elles auraient toutes les deux tenté leur chance.

Il était vrai aussi que Patty évitait de la tenir au courant de ses propres auditions. Cependant, n'avait-elle pas prévenue Elvyre la fois où une production recherchait des brunes ?

– D'accord, je suis blonde et je ne correspondais pas au profil recherché. Mais je lui ai refilé le tuyau alors que j'aurais pu me taire. Par amitié, je me suis dévouée...

A ces mots, Patty dut admettre qu'elle n'était pas sincère, l'amitié étant chez elle un sentiment parfaitement inconnu. Mais ce n'était pas une raison pour ne pas l'en avoir informé.

Bien ! Puisqu'elle était disponible toute cette soirée, c'est Bébert qui en profiterait.

Depuis ces six derniers mois, ils ne s'étaient pas vus souvent. Et oui, le spectacle avant tout ! Le petit chéri boudait et ne manquait jamais de lui en faire la remarque. Mais cela lui avait permis de dénicher un ravissant deux pièces qu'il avait meublé au goût de Patty. C'était une preuve d'amour, comme il aimait souvent le rappeler. Toutefois ses incessantes demandes de vivre ensemble l'agaçaient. Pas question de tirer un trait sur son indépendance. Bébert était certes adorable, toujours à ses petits soins, mais bien trop sur ses talons.

Avec René, par contre c'était génial. Ses absences répétées lui laissaient le loisir nécessaire à ses activités. Ils gardaient malgré tout le contact en dialoguant par bouts de papiers disposés en un endroit précis qu'ils consultaient régulièrement. A quoi bon jouer à faire semblant ? Tous deux savaient depuis longtemps que l'amour avait cédé la place à l'affection. Il assumait ses devoirs d'époux en réglant les factures et en lui envoyant régulièrement une enveloppe... pour ses frais personnels. Alors pourquoi devrait-elle ignorer cette vie tranquille pour un amant sans le sou !

Le désistement d'Elvyre la taraudait encore. La lâcheuse se préparait sûrement un avenir lumineux ! Alors, si tel était le cas, il lui fallait absolument protéger ses arrières. Et justement, par le plus pur des hasards, elle avait rencontré une ancienne relation qui dirigeait une agence de casting. Cette personne lui avait confié, non sans fierté, que quatre comédiens lui devaient leurs renommées. Patty remercia le ciel de cette rencontre fortuite et s'empressa d'échanger leurs coordonnées. Consciente qu'une relation aussi importante se devait d'être courtisée, elle l'appelait un jour sur deux. Non sans une certaine jubilation, Patty s'empara du téléphone et composa pour la énième fois le numéro miracle.

Sur les chemins du succès

Alors que Patty conspirait, Elvyre debout dans le noir, tournait pour la cinquième fois consécutive, le même bout d'essai. Consciente de l'œil froid de la caméra qui la jugeait, elle ne pouvait s'empêcher d'en éprouver de la rage. L'œil collé à la caméra, Robert Mallet, sans aucune pudeur, violait sa peur. Pendant qu'elle débitait son texte, sortant du néant, la voix lui ordonnait de se tourner sur la droite puis sur la gauche et enfin de face. La voix lui commanda d'afficher un sourire provocateur, de faire ressortir le galbe de sa poitrine, d'arquer son dos pour mettre en valeur son sublime fessier.

En parfaite écolière, Elvyre s'exécutait dans l'espoir de retenir l'attention du producteur. La voix s'éleva une nouvelle fois, pour lui demander d'énoncer clairement son nom et prénom, son tour de poitrine, de taille et de hanches puis, son âge, son poids, son adresse et numéro de téléphone.

Tout ceci avait déjà été enregistré les fois précédentes, mais comme s'il ignorait ce détail, il les demanda de nouveau, froidement. Elle lui donna les informations avec la désagréable sensation de participer à une foire aux bestiaux.

« Malgré la pénombre ambiante, se disait-elle intérieurement, je vous imagine, tel un grand manitou, confortablement installé là-haut, dans votre salle de projection. Je sais que vous m'épiez. Vous m'écoutez dire cette tirade et bien que protégée par la distance et l'obscurité, je perçois votre respiration saccadée. »

Elvyre termina sa tirade. Dans la salle de projection, rien ne bougea ni ne se manifesta. Devant ce silence persistant, l'angoisse et la peur commencèrent à la saisir.

Le peu d'assurance qu'il lui restait se retira pour faire place à la crainte de n'avoir pas été à la hauteur. Tremblante d'émotion, elle tenta d'apercevoir le producteur dans sa tour d'ivoire illuminée.

Soudain la silhouette trapue de Mr Mallet se matérialisa devant son regard noyé de larmes. Il la contempla un long moment, puis retira ses lunettes qu'il nettoya consciencieusement. Après avoir constaté qu'elles étaient parfaitement propres, il les remit sur son nez et se décida enfin à parler.

– Bien... Ce n'était pas mal du tout ! lâcha-t-il d'un ton satisfait.

– C'est bien vrai ?

– Saviez-vous que vos deux profils sont identiques ?

– Pardon ? répondit-elle, déconcertée par cette question. Non ! Je ne le savais pas.

– C'est primordial dans la profession. Vous pourrez sans crainte les proposer à la caméra, ce qui n'est pas toujours le cas car certaines personnes n'en possèdent qu'un.

– Suis-je retenue pour le rôle, questionna-t-elle, uniquement préoccupée par son audition et bien loin de ses profils, fussent-ils de droite ou de gauche.

– Il me faut auparavant auditionner la deuxième comédienne. Mais je peux vous dire que ce n'est pas exclu.

– Ah !! Et quand pourrai-je connaître votre réponse définitive ? questionna-t-elle, le regard suspendu au sien.

– Je vous rappellerai la semaine prochaine pour un autre rendez-vous. Au revoir !

Robert Mallet se retira rapidement, les lumières s'éteignirent une à une et Elvyre se retrouva seule dans l'obscurité. La lumière du jour qui filtrait par la porte restée entrouverte, lui indiqua l'endroit par lequel elle devait se retirer.

Complètement groggy, elle ôta l'habit qu'elle s'était procuré afin d'entrer dans la peau d'une vraie gitane. Elle réussit à réunir ses affaires personnelles puis, titubant sur ses jambes, se dirigea tant bien que mal vers la sortie. En traversant la salle d'attente, elle aperçut la seconde gitane qui attendait son tour. Elles se scrutèrent du regard pénétrées toutes deux de l'enjeu de leur présence. Après s'être saluées poliment, elles retournèrent à leurs occupations, l'esprit en effervescence. Chacune avait vu sa concurrente et chacune tentait de se persuader qu'elle n'avait rien à craindre de l'autre.

Au bas de l'immeuble cossu, sur cette magnifique avenue des Champs-Élysées, Elvyre entendait raisonner les derniers mots du producteur : encore une semaine à attendre ! Une semaine interminable d'appréhension et de peur. Voilà six mois déjà qu'elle attendait, qu'elle espérait.

Alors qu'elle pesait ses chances d'atteindre son objectif, la sublime avenue, qui la ravissait lors de ses promenades, passa inaperçue. Même le théâtre du « Rond-point », cette icône où se jouaient les plus belles œuvres, ne la détourna pas de ses pensées. La bouche du métro la happa. Puis sans même se souvenir du chemin parcouru, elle fut étonnée de se retrouver devant la porte de son immeuble.

Une fois à l'intérieur, le seul endroit qui l'attira, fut le canapé en cuir de son living room. Abandonnant à même le sol, sac chaussures et veste, Elvyre se jeta violemment

dessus et se roula en boule. Dans la position foetale, elle retrouva un peu de calme mais ne put faire taire les spasmes douloureux de son ventre. Son estomac sembla se plier en tous sens et elle sentit aussitôt monter à ses lèvres, un amer goût de bile. La main sur la bouche, elle espéra ne pas avoir à courir aux toilettes. Elle réalisa qu'elle n'avait rien mangé depuis hier midi et que la seule pensée, d'avalier, ne serait-ce qu'une miette de pain, lui soulevait l'estomac. Même la gorgée d'eau qu'elle voulut absorber pour rincer sa bouche, réagit violemment son estomac.

La sonnerie du téléphone l'obligea à déplier son corps meurtri.

Machinalement, elle souleva le combiné.

– Elvyre ? questionna une voix tranquille.

Elle reconnut la voix de Robert Mallet.

– C'est elle-même, s'entendit-elle répondre, surprise par un appel aussi rapide.

« Tout ça, n'est pas de bon augure, pensa-t-elle. Pour m'appeler aussi vite, la réponse est forcément défavorable ».

– Je sais combien ces derniers mois ont dû vous paraître éprouvants, à moi aussi d'ailleurs. C'est pourquoi nous éviterons de les prolonger davantage. Comme vous le savez, je viens d'auditionner la troisième comédienne et une certitude s'impose : vous êtes la gitane qu'il me faut ! Quand pouvez-vous venir signer votre contrat ?

Elvyre n'en crut pas ses oreilles. Il venait bien de lui dire qu'elle était sélectionnée. Elle n'avait pas rêvé ! Pour se rassurer, elle contempla un instant le récepteur puis le plaqua sur ses oreilles. Le souffle saccadé du vieil homme confirma l'appel.

– De suite, M. Mallet. Je serai dans votre bureau dans vingt minutes, rétorqua-t-elle, persuadée qu'il fallait battre le fer tant qu'il était chaud.

– Hélas, pour aujourd'hui ce n'est pas possible. Disons demain vers midi trente, nous déjeunerons ensemble.

– Très bien, M. Mallet. Alors, à demain, midi trente.

Le téléphone retomba avec force sur son socle, témoignant de la joie d'Elvyre. Enfin ! Enfin ! Elle avait décroché le premier rôle, dans une distribution prestigieuse qui lui permettra de mettre le pied à l'étrier.

On allait la découvrir puis l'apprécier et enfin l'adorer.

« J'y suis arrivée ! Enfin arrivée. Benji, je te l'avais dit ! Nous avons réussi ! Merci, mon D.ieu, merci mille fois ! »

Le gouffre de Joan

Malgré le soleil qui entrait à flots dans son salon, déversant sa luminosité, Joan empêtrée dans ses problèmes familiaux, n'arrivait plus à assumer le quotidien. Le petit rôle qu'elle avait interprété dans le long métrage, ne sera hélas pas diffusé. Faute de trouver les fonds nécessaires au financement du film, la production avait interrompu le tournage.

Affalée, impuissante, sur son petit secrétaire encombré de factures, Joan ne pouvait les honorer. L'obligation de trouver un emploi s'imposait à présent. Mais, harcelée par son ex-mari, qui insistait toujours pour la garde de Juliette, elle n'arrivait pas à trouver suffisamment de volonté. Son esprit pollué annihilait toute démarche, et se terminait par un échec. Même le courage de s'habiller, en vue d'un casting, lui manquait.

De toute façon, c'était peine perdue aucune production n'ayant jugé bon de la convoquer. A part quelques invitations à dîner de ses pressants producteurs et metteurs en scène, rien, le néant absolu. Un événement, toutefois la laissait amère et révoltée encore à ce jour.

Quelques temps plus tôt, elle avait reçu un coup de téléphone provenant d'un petit malin, qui s'était procuré l'une de ses photos en fouillant les poubelles d'une production. D'une voix excitée, il lui avait proposé de la rejoindre chez elle « pour une partie de jambes en l'air... grosse salope » ! Rageuse, elle lui avait claqué le téléphone au nez avant de se jeter en pleurs sur son lit. Dégueulasse ! Ces photos qui lui coûtaient la peau des fesses, étaient jetées en pâtures aux premiers venus. Avec ses coordonnées au dos des portraits, n'importe qui pouvait la contacter.

Alors que devait-elle faire ? Accepter l'invitation d'un de ses manitous pervers qui lui ouvrirait les portes du succès ou tenter de les ignorer. Ce qui voudrait dire tout abandonner et s'occuper de Juliette ! Bien sûr cette gamine était toute sa vie. Bien sûr que rien d'autre au monde n'avait autant d'importance ! Mais elle savait pertinemment que si tel était le cas, plus rien ne la motiverait et sa vie n'aurait plus aucun sens.

« Non ! Je n'arrêterais rien du tout. J'y arriverais. Y arriver par tous les moyens. Tant pis, s'il fallait pour cela, payer le prix fort. Le prochain qui appelle, j'accepte son invitation à dîner, et... le reste, se dit-elle, persuadée que si elle ne se lançait pas, rien ni personne ne l'aiderait. Tout au plus, j'aurais gagné un super repas dans un endroit au prix exorbitant. »

Il lui fallait tout oublier ! Oublier les coups fourrés

de Bernard. Oublier quand de son air machiavélique, il demandait à Juliette avec lequel de ses deux parents elle souhaiterait vivre sachant qu'avec papa, elle aurait une chambre bien à elle, une vie confortable et de nouveaux petits frères ou sœurs. Tandis qu'avec maman et ses difficultés, elle ne partagerait qu'une existence médiocre.

Juliette, mesurant mal l'importance de la question, les regardait alors tour à tour. Puis le visage un instant tourmenté, elle s'en retournait jouer avec ses poupées, abandonnant ses parents chéris à leurs guerres d'adultes.

Des larmes coulèrent sur la figure de Joan, sans plisser les yeux ni crispier son visage. Silencieusement elle pleurait sur le mauvais sort qui s'acharnait contre elle ; sur le sourire effacé du visage de Juliette, sur son regard angoissé et sa secrète espérance de revoir un jour ses parents à nouveau réunis.

« Qui va m'aider ? Il faut qu'une personne me tende la main, sinon je vais tomber, tomber tout au fond du gouffre ! se dit-elle, saisie de panique »

L'impatience d'Emmanuel

« Les cours ne sont plus les mêmes sans la présence d'Elvyre », pensait Emmanuel nostalgique, assis près de Livia. Cela faisait déjà quelques mois, qu'elle n'assistait plus au cours. Lors de ses rares apparitions, ils échangeaient quelques mots, puis elle repartait aussi vite. Depuis ce fameux soir du baiser volé, et son départ précipité, plus rien n'avait été pareil.

Elle lui avait semblé plus lointaine, comme si elle avait voulu le fuir.

Au lendemain de cette nuit, il était revenu comme

tous les autres soirs « Chez Félix ». Mais Elvyre repartait dès la fin du spectacle, sans même venir le saluer. Pensant qu'elle allait venir les rejoindre, il l'avait attendue en compagnie de Bébert et de Félix mais seule Patty était venue les retrouver. Voyant l'heure tourner, il s'était tout d'abord inquiété. Puis, las d'attendre, il avait questionné Patty. Elle lui avait appris que Benjamin, son mari était venu la chercher.

Elle l'avait informé qu'outre son arrivée imprévue, il allait rester quelques mois auprès de sa famille. Emmanuel n'avait pas très bien compris quelle place cet homme occupait dans la vie d'Elvyre. Était-elle, ou non, réellement mariée ? Lui était-elle, ou non, vraiment fidèle ? Elle restait une énigme insoluble.

« Dommage, pensa-t-il secrètement, pour une fois qu'une femme m'attire, la chance n'est pas au rendez-vous. »

Un gémissement douloureux interrompit subitement ses pensées.

Emmanuel dirigea son regard sur scène et fut stupéfait par la situation des deux comédiens. Bruno, le grand et maigre (qui jouait auparavant le rôle d'Obéron dans le « Songe d'une nuit d'été ») les régala de son visage de supplicé. A ses côtés, Fanny, l'opulente jeune femme qui avait perdu une dent lors d'une scène ultérieure, lui avait apparemment joué un mauvais tour. Toujours aussi ronde, même plus qu'avant, elle portait à présent, comme le lui avait conseillé Claude Mormont, les cheveux courts, ce qui dégageait son visage.

Mais ce qui tenait la salle en ébullition, c'était qu'elle avait planté dans le bras de Bruno, sa dentition nouvellement refaite.

Le pauvre jeune homme tentait par tous les moyens d'extraire cette bouche carnivore de son bras. Mais Fanny, telle un vampire assoiffé de sang, tenait fermement sa proie avec ses cent kilos assis sur le torse de Bruno.

Tous s'attendaient à la voir se relever, la bouche ensanglantée, un bout de chair de sa victime entre ses dents.

En fait, pour changer de répertoire, Claude Mormont leur avait suggéré d'écrire un court texte interprété par deux élèves. Tous avaient œuvrés sans relâche. Le résultat avait été parfois drôle, parfois dramatique mais toujours peu professionnel. En cet instant, Fanny et Bruno avaient joué leur pièce devant un auditoire écroulé de rire. Bruno avait tenu le rôle d'un homosexuel qui s'épanchait sur l'épaule d'une amie seule au courant de son lourd secret. Fanny avait patiemment écouté les lamentations de cet homme privé d'affection mais en repartant côté jardin, son lourd bassin s'était balancé dans un débordement de chair mouvante.

Oubliant son rôle d'homo, Bruno n'avait pu s'empêcher de lorgner effrontément sur le large fessier de sa confidente. Puis il s'était jeté sur Fanny qui lui tournait le dos et comme pris de frénésie, lui avait violemment malaxé l'arrière train. D'un coup de pied porté aux parties sensibles, Fanny l'avait fait hurler de douleur et d'une surprenante volte-face, s'était dégagee.

Véritablement enragée, elle avait saisi la touffe de poils qui s'échappait en profusion du col de Bruno et l'avait arrachée violemment. Fièrre de son trophée, elle l'avait exhibé devant un public amusé insensible à la douleur du pauvre garçon. Puis avec le cri sauvage des femmes des cavernes, Fanny avait ouvert la bouche et planté ses dents dans le bras de Bruno.

Claude Mormont, comme les autres, avait suffoqué de rire. Mais devant les appels à l'aide de la victime, il s'était levé pour secourir le malheureux. Aidé d'une dizaine d'apprentis comédiens, il avait détaché la bouche vorace de cette furie des cités qui possédait une force hors du commun.

Emmanuel remercia intérieurement le pauvre Bruno lequel, par son supplice, l'avait sorti quelques instants de son marasme. Après cela, le cours ne put reprendre, Claude Mormont donna le signal du départ promettant une heure supplémentaire de cours pour le lendemain.

La bonne humeur régna sur l'assemblée et c'est par petits comités qu'elle s'évacua.

Emmanuel invita Livia à boire un verre. Ils discutèrent longtemps de choses et d'autres, puis l'heure du dîner approchant, ils décidèrent de manger ensemble quelque part.

Pris par leur amitié naissante, Emmanuel s'ouvrit à Livia et lui confia son attirance pour Elvyre. Il les savait étroitement liées et espérait ainsi, en apprendre davantage sur la personnalité de l'être cher.

Mais la douce et respectueuse jeune femme n'aimait pas s'immiscer dans les affaires d'autrui. Aussi lui enjoignit-elle d'être patient et de voir venir. Elle ne sut comment ils en vinrent à parler de Norbert et de ses voyages vers l'inconnu.

Tous deux avaient un sérieux problème à résoudre qui les touchait intimement. De ce jour, ils devinrent inséparables et trouvèrent souvent le temps de s'épancher sur leur quotidien. Emmanuel apprit ainsi que le métier qu'elle s'était choisi provenait plus d'un désir d'être remarquée par Norbert que d'une passion personnelle. Elle, qui possédait charisme et talent, le laissa pensif. Cette jeune femme magnifique, qui

seule pouvait porter les cheveux ras avec autant de charme, n'était pas à sa place au cours Baudoin. Quant à lui, plus le temps passait et plus il se sentait attiré par l'écriture. Quelles seraient, au final, leurs destinées ?

L'avenir de Benjamin

Dans deux jours, Benjamin repartirait pour la Floride. Après ces quelques mois passés à Paris, son PDG lui avait fait savoir qu'il serait judicieux d'y retourner. La veille, Elvyre s'était longuement épanchée sur la dernière audition qu'elle avait remportée haut la main. Aujourd'hui était le grand jour ! Le jour de la signature du contrat.

Toute la nuit, Elvyre avait gardé les yeux grands ouverts, trop excitée pour s'endormir. Ils avaient fait l'amour jusqu'au petit matin, entrecoupé par les mots réconfortants que lui prodiguait Benjamin. Leur complicité fut si forte cette nuit-là, qu'ils laissèrent leurs larmes couler sans un mot, ni un geste pour les retenir. Quelque chose au fond de leurs cœurs avait peur de ce voyage vers la Floride, peur de l'issue fatale !

Le lendemain, Benjamin se rendit à la maison-mère pour régler les derniers détails avant son départ tandis qu'Elvyre, assise dans la salle d'attente, attendait d'être introduite dans le bureau de Robert Mallet.

La porte s'ouvrit tout à coup.

- Ah ! Elvyre, déclara-t-il en l'apercevant sagement assise, allons-y. J'ai réservé une excellente table dans un restaurant gastronomique. Ça va beaucoup vous plaire, vous verrez.

L'endroit où il l'emmena était un de ces restaurants où se retrouvait le milieu du show-biz. Voulant certainement

l'éblouir, Robert Mallet était tombé juste. Elvyre, intimidée par autant de célébrités, n'arrivait pas à se concentrer sur le choix du menu. En grand seigneur, Robert décida pour deux et commanda un menu digne de l'endroit.

Tout en savourant le repas, il parla pour deux et se perdit même dans les histoires d'un gamin de vingt ans. Tout y passa : ses nombreuses relations toutes plus importantes les unes que les autres, ses films tournés avec des stars qui lui étaient redevables de leur célébrité ainsi que ses multiples conquêtes qui le harcelaient.

– Ce n'est pas toujours facile de les éviter, lui confia-t-il l'air malheureux, en enfournant goulûment un morceau de viande sanguinolent. Voilà la rançon du pouvoir, hélas ! Fort heureusement je dispose de bien des stratagèmes pour les éloigner de moi, comme celui de les présenter à un ami bien placé !

– Ah ! Bon, répondit Elvyre, qui ne comprenait pas bien où tout ceci les menait. N'êtes-vous pas marié ?

– Bien sûr, mais ma femme reste en dehors de tout ça ! lui répondit-il, agacé, qu'elle lui rappelle justement à cet instant l'existence de sa moitié. Elle adore les voyages et partage sa passion avec une amie ! Ravissante Elvyre, savez-vous ce que j'aime par-dessus tout ?

– Non, répondit-elle légèrement inquiète après tout ce qu'il venait de dire.

– J'adore faire l'amour dans mon grand lit aquatique.

– Dans quoi ?

– J'ai un vaste lit dont le matelas est une nappe d'eau qui donne l'impression de tanguer. Au plafond, un

immense miroir nous permet de visualiser le moindre de nos mouvements ébauchés, de nos intentions cachées, de nos désirs inavoués, susurrerait-il le regard salace. Excitant, n'est-ce pas ? Quoi, ça vous excite pas ?

Pour toute réponse, Elvyre vira au rouge et garda le silence en mastiquant plus longtemps, un morceau de viande pourtant très tendre. Assez gênée, elle dut écouter Robert Mallet lui raconter des histoires de sexes, les unes plus abracadabrantes que les autres. Elle espérait secrètement la fin de ce déjeuner qui finissait par lui peser. Puis il changea enfin de sujet en soutenant que le nom d'Elvyre Fougerolles ne collait pas à une future star.

Tous les comédiens s'inventant un nouveau passé, elle ne devait pas déroger à la règle.

Déroutée, Elvyre acquiesça « pourvu qu'il me signe ce foutu contrat, pensait-elle ».

Puis vint enfin le moment de retourner au bureau. Elvyre le précéda, les jambes tremblantes et le cœur serré. Discrètement, derrière lui, Robert Mallet referma la porte d'un tour de clé. Puis, comme si de rien n'était, il la glissa dans la poche de son veston.

Son geste n'avait pas échappé à Elvyre. Serait-elle tombée dans un piège ?

Mais en l'observant une nouvelle fois, l'air professionnel de Robert Mallet la rassura. Sur le bureau, où trônaient divers dossiers multicolores ainsi que des feuillets éparpillés, Robert Mallet s'empara d'un dossier rouge. Le sien apparemment, pensa-t-elle et ravie qu'il fût rouge. Sa couleur favorite allait lui porter chance. Après avoir relu attentivement les documents, le producteur les reposa d'un sourire satisfait, puis, il se leva et fit le tour du

bureau. Elvyre sentit sa présence derrière son dos.

– Parfait ! Je me réjouis que ce soit toi, dit-il abandonnant le vous cérémonieux. La signature, à présent, ne dépend que de toi.

Elvyre sentit dans sa nuque son souffle chaud et humide. Alors qu'une de ses mains soulevait ses longs cheveux noirs, elle s'éjecta de son siège, paniquée. Elle se retourna et lui fit face. Il la regarda fixement et ses yeux semblèrent trois fois plus gros au travers de ses verres correcteurs.

Elle se retrouva allongée sur le bureau. Tandis qu'il approchait son visage du sien, elle le repoussa d'un coup de rein. Propulsé, à l'autre bout du bureau exigü, Robert Mallet la contempla un instant désarçonné. Puis sourire aux lèvres et mains en avant, il avança afin de saisir sa proie récalcitrante.

– J'ai compris ton jeu, petite coquine. Tu veux qu'on joue à attrape-moi ? Comme c'est excitant ! Je savais que t'avais un truc caché.

Le septuagénaire entreprit alors de faire le tour de son bureau, à la poursuite d'Elvyre qui courait aussi, décidée à ne pas tomber entre ses griffes. Et, comme si le ridicule de la situation ne suffisait pas, Robert Mallet agrémentait la course de petits mots bien désuets.

– Petit lapin sauveur... Je vais t'attraper pour te croquer toute crue... Allons petite gazelle, où cours-tu comme ça ?... J'adore autant les colombes virginales que les petites chattes récalcitrantes... Attends que je t'attrape, je vais te bouffer...

Mais le vieux chasseur commençait à souffler

sérieusement. Ses mains abandonnèrent l'idée d'attraper leur proie pour essuyer son front moite. Une rougeur lui monta au visage ne présageant rien de bon. Elvyre craignit qu'il ne s'effondre raide mort. Cet instant de crainte lui fut fatal.

Le chasseur tout en ahanant avait saisi sa proie. Il la plaqua contre la porte.

Très certainement fan des films des années cinquante, Robert Mallet dut s'identifier à Clark Gable puisque plaquant ses mains sur la porte de chaque côté du visage d'Elvyre, il la scruta longuement d'un regard séducteur plein de sous-entendus, tel Rhett Butler face à Scarlett O'hara dans « Autant en emporte le vent ».

Ne voulant pas se noyer dans ce regard audacieux, Elvyre fixa désespérément le nœud papillon noir parsemé de petits pois blancs. Alors que les petits pois blancs s'agrandissaient en cercles mouvants, l'hypnotisant presque, elle aperçut le visage grêlé de trous de Robert Mallet.

« C'est étrange, je n'avais pas remarqué ça, auparavant. Aurait-il eu la scarlatine ? » pensa-t-elle alors comme si l'occupation de ses pensées pouvait annuler le tragique de la situation.

– Toi, tu as un secret, lâcha-t-il tout à coup, de sa voix suave.

– Oui ! répondit-elle instantanément, comme pour éviter que s'installent ses lourds sous-entendus.

– Dis-le-moi !

– Si je vous l'avoue, ce ne serait plus un secret !

– Est-ce qu'un jour je saurai ?

– Peut-être.

A ces mots, le visage de Robert Mallet se ferma et il abandonna sa position de séducteur. Puis tout en réajustant son nœud papillon, il glissa la clé dans la serrure en donnant un tour et revint s'asseoir à son bureau. Il contempla Elvyre d'un regard glacé puis il la congédia prétextant un rendez-vous important. Indécise, elle resta assise, inquiète du contrat.

– A vrai dire, il me faut encore réfléchir, madame Fougerolles. Il me semble que la troisième candidate n'a toujours pas dit son dernier mot.

– Mais monsieur Mallet, vous disiez que j'étais votre gitane. Je ne comprends pas ce revirement de situation ?

Elvyre était au supplice. Quelque chose n'avait pas fonctionné et au fond d'elle-même elle se doutait bien de ce qui semblait avoir déplu au producteur.

– Vraiment, madame Fougerolles. En êtes-vous bien certaine ? J'ai pourtant été clair, tout ne dépendait que de vous ! termina-t-il en la scrutant de ses petits yeux perçants derrière ses gros verres.

– Mais... Alors... C'est fini pour moi ?

Les larmes aux yeux, Elvyre bafouillait lamentablement. Eut-il pitié d'elle ? Son regard se radoucit et il lui conseilla d'abandonner le métier d'actrice pour se consacrer à sa famille. Les derniers mots assassins l'atteignirent de plein fouet, remisant au placard le rôle tant convoité.

– Vous me semblez être une brave jeune femme, termina-t-il sur le ton très professionnel du producteur indifférent. Quittez cette profession qui n'est pas celle que vous croyez et, en sortant, pourriez-vous dire à la jeune femme d'entrer ?

Elvyre n'en croyait pas ses oreilles ! Supputant son désistement à ses viles manières, Mallet avait, par sécurité, convoqué la troisième candidate.

Malgré son écœurement, elle n'acceptait pas l'idée de repartir sans son contrat. Ses jambes refusaient de se mouvoir et son cerveau embrumé ne lui obéissait plus.

Pourquoi cet échec ? Bon sang, elle avait pourtant donné ses tripes pour cette audition. Elle avait sacrifié un tas de jours de liberté avec Benjamin.

Réunissant toutes ses forces mentales, elle tenta d'envoyer un ultime message télépathique par le biais de son cerveau. Un message qui viendrait modifier sa sentence. Elle le fixa intensément, tandis qu'elle le lui envoyait.

– Monsieur Mallet, écoutez-moi. C'est moi, votre gitane, il ne peut en être autrement. Levez les yeux de votre dossier et dites les mots magiques : Elvyre c'est d'accord, vous êtes ma gitane. Veuillez signer votre contrat.

Comme s'il avait intercepté son message, le producteur leva un visage surpris en constatant sa présence. Après le regard noir qu'il lui lança, elle comprit que rien ne viendrait modifier sa sentence.

Rassemblant tout son courage, Elvyre ouvrit la bouche pour tenter de le faire fléchir. Mais devant les sourcils froncés du producteur, elle la referma. Comprenant que toute intervention serait vaine, elle se leva lentement, glissa son sac sous son bras et se retira.

Dans la salle d'attente, elle aperçut la troisième gitane, qui attendait d'être introduite. Leurs regards se croisèrent et se jaugèrent. Celui d'Elvyre déçu, celui de l'autre jeune femme, plein d'espérance.

Elvyre se dit que celle-ci aurait certainement gain de

cause. Avec son regard insolent, la troisième gitane savait parfaitement où elle mettait les pieds.

« Qui de nous deux aurait plus de droit pour ce rôle, se dit-elle en cet instant. Les règles imposées me sont insupportables, mais apparemment pas pour toi. Alors, bonne chance, future gitane. »

Une fois à l'extérieur, Elvyre désillusionnée, se mordit les lèvres à sang. Comment apprendre à Benjamin, que tout ceci n'était qu'un leurre ? Persuadée d'avoir le rôle, elle s'était vue en haut de l'affiche, son nom brillant en lettres de feu. Seigneur, quelle honte !

Ce n'était pas possible ! Jamais elle ne pourra lui avouer qu'une fois de plus, elle s'était laissée bernier. Après cela, Benjamin ne croira plus jamais en sa victoire. Elle l'imagina lui assignant comme ultimatum : le suivre ou le quitter.

De retour chez elle, Elvyre put enfin donner libre court à son chagrin. Le visage baigné de larmes, elle faisait peine à voir. Tout son être n'était que douleur. Douleur de n'avoir pas réussi là où elle était pourtant sûre d'exceller. Douleur et honte, d'avoir un instant pensé être meilleure que les autres. Et douleur d'entrevoir que, peut-être jamais, elle ne sera là où elle se plairait tant à vivre.

Elle perçut en cet instant le manque de relations qui l'aideraient à se hisser. Elle n'avait personne pour lui tendre la main, personne pour lui donner les bons filons. Six mois de travail assidu s'envolaient inexorablement.

Cette audition était terminée, comment allait-elle survivre à cet échec ? Comment demain pourrait-il être un autre jour, avec une passion invivable au quotidien ? Après les larmes et les cris de désespoirs, Elvyre épuisée par tant d'émotions, trouva enfin la paix en s'endormant.

La forme allongée sur le canapé était sujette dans son sommeil à de légers soubresauts. Quelque part dans son rêve, Elvyre jouait dans la cour des Grands.

L'idée lumineuse d'Emmanuel

Les cours étaient devenus bien ennuyeux sans la présence d'Elvyre. Emmanuel en avait plus qu'assez de supporter les sautes d'humeurs de l'impossible Claude Mormont. Pour lui, rien n'était jamais assez bien et tous étaient des moins que rien. En outre, sa façon de « filer à l'Anglaise » était chose fréquente.

Pour tout dire, Emmanuel n'était plus aussi sûr de vouloir devenir un acteur. Plus rien ne le motivait, seule l'amitié de la douce et fragile Livia le poussait encore à fréquenter les cours.

Alors qu'il assistait à la présentation d'une scène en vue d'un prochain casting de fin d'année organisé par « les cours Baudoin », une idée soudaine lui vint à l'esprit : puisqu'il ne devait apparemment plus revoir Elvyre aux cours d'art dramatique, il allait la faire revenir vers lui.

Dans deux mois, pour fêter son trente-cinquième anniversaire, pourquoi n'organiserait-il pas une petite fête qui réunirait quelques amis ?

Il savait qu'il pouvait compter sur Livia pour l'aider à organiser cette petite soirée et en informer Elvyre. Tout son être vibrerait déjà à l'idée de la revoir et il se mit à compter mentalement les jours qui l'en séparaient. Soixante-quatre ! Soixante-quatre jours à attendre et suffisamment de temps pour organiser une soirée mémorable.

De loin, il tenta d'intercepter le regard de Livia afin de lui adresser un petit signe amical. Sa nouvelle amie était en grande conversation avec Claude Mormont, certainement

au sujet de la prochaine audition où de nombreuses personnalités du spectacle seraient présentes.

Emmanuel savait combien Claude espérait lui faire décrocher un rôle.

Leur amitié n'était à présent un secret pour personne. Mais cette amitié n'était pas à l'origine de son succès. Livia devait, par sa seule compétence, sortir vainqueur de cette audition.

Emmanuel aurait aimé posséder seulement la moitié de son génie. Ce génie qu'elle bradait sans vergogne, ne cherchant qu'à surprendre Norbert, son infatigable voyageur qui ne lui avait plus donné de ses nouvelles depuis quatre ans. Emmanuel appréciait cette jeune femme discrète et brillante. D'une beauté naturelle, elle pouvait se permettre d'avoir, avec grâce, le crâne totalement rasé. Si elle avait voulu s'enlaidir, elle s'était bel et bien trompée.

Dénuée d'artifices, sa beauté en sortait encore plus marquée. Quel serait finalement, la profession de cette jeune femme ? Atteindra-t-elle l'objectif qu'elle s'était imposé ? Il en doutait !

Et lui-même, que deviendra-t-il ? Sûrement pas comédien. Il en était certain à présent ! Il se sentait tellement plus attiré par l'écriture que par le jeu d'acteur. Ne mettait-il pas déjà à profit ses quelques moments de disponibilité pour se consacrer à sa nouvelle passion avec laquelle il se sentait beaucoup plus en harmonie ?

Coup de grâce pour Patty

Patty, blême de rage contenue, reposa avec violence le combiné sur son socle. Elvyre venait de lui apprendre la raison qui l'avait tenu éloignée de « Chez Félix ».

Les mâchoires serrées, elle vécut sous l'emprise de la

jalousie tout le reste de la journée. Soudain, incapable de se contenir davantage, elle laissa libre cours à sa colère.

La salope, comment avait-elle pu ? Elle, qui se disait son amie avait, secrètement et durant six longs mois, participé à des auditions pour un premier rôle féminin. Malheureusement ou plutôt heureusement, elle était passée à côté de la plaque. La garce ! Pétaïse, voilà ce que c'est que de trahir une amie. Parce que, si elle lui en avait parlé, Patty serait aujourd'hui en tête d'une prestigieuse distribution. Elle était la meilleure ! Elle possédait un talent indéniable ! Elle était celle qu'on attendait ! Tous le savaient, sauf cette prétentieuse d'Elvyre. Ha ! Madame avait voulu croquer le gâteau toute seule. Et ben ! Elle est belle son amitié !

Une pile de livres qui reposait sur le bureau vola de toutes parts à travers le salon. Vomissant la hargne et la colère qui l'étouffaient, elle jura plusieurs fois dans un vocabulaire à faire rougir la plus expérimentée des prostituées. Puis retrouvant son calme, elle se posta devant son miroir mural et étudia minutieusement sa beauté.

Ses cheveux blonds et bouclés retombaient en cascade sur ses épaules.

Elle se trouva divinement belle avec ce corps admirable qui s'étirait en longueur et tout en muscle. Le bleu de son regard mettait au défi quiconque viendrait prouver le contraire. Subitement, elle sursauta de dépit. Comment pouvait-on posséder la beauté suprême et être affublé du nez le plus affreux qui soit ? Ce groin infâme s'acharnait à lui ôter toutes chances d'être sélectionnée dans une grande distribution artistique.

Comme d'habitude, depuis qu'elle en avait fait « un homme » à abattre, elle s'évertuait à le considérer comme son pire ennemi.

Si la sagesse pouvait infiltrer son regard, Patty aurait mesuré le peu d'importance de son léger déport sur la droite. Si discret, que personne à ce jour, n'en avait fait la moindre remarque.

Il apportait même une certaine personnalité à sa beauté scandinave.

Mais, dépourvue du regard des justes, elle s'obstinait dans cette vision erronée construisant ainsi une barrière considérée comme infranchissable.

En cet instant de grand désarroi, Patty se décida à changer ce vilain nez en modifiant elle-même ce que Dame nature avait omis de lui léguer.

En contemplant chacun de ses profils, Patty décréta :

« Messieurs les producteurs, vous n'aurez plus qu'à accourir vos contrats à la main. J'aurai à ma portée, le stylo d'or qui fera de moi la plus grande, la plus belle, la plus adulée des stars. »

La future jalousie d'Elyvre faisait déjà courir sur sa peau de délicieux frissons. C'est bien fait pour cette pimbêche qui avait, l'espace d'un instant, voulu prendre sa place sur le splendide chemin de la gloire !

Une fois encore, Patty oubliait qu'elle-même se rendait tous les jours à divers castings et qu'elle les cachait à tous et à toutes.

Le pingouin de Joan

Sortant tout juste de sa douche, le corps ceint d'une grande serviette de bain, Joan pestait encore contre son ex-mari. Non de non ! Après s'être débarrassée d'un pestiféré, elle héritait à présent d'un ex encombrant. C'était à

se demander s'il ne tenait pas à reprendre sa place. Juste ciel, jamais de la vie !

Pourtant, s'il l'avait vue déambuler à moitié nue, les cheveux encore mouillés, avec quelques gouttelettes d'eau échouées sur ses longs cils, il en aurait eu sûrement envie. Mais, hormis les moineaux venus mendier quelques miettes de pain sur le rebord de sa fenêtre, aucun homme ne pouvait contempler cette séduisante apparition.

La joie d'être deux, la complicité et la découverte du désir dans le regard de l'autre lui manquaient. Toujours seule entre ses quatre murs, elle en aurait eu bien besoin. Une solitude, qui à la longue, lui faisait perdre la raison.

Son seul désir : arriver ! Et ce par n'importe quel chemin, n'importe quel moyen. Le terrible fiasco d'Elvyre ne risquait pas de se produire avec elle.

« Si une chance pareille se présentait, je saurais la saisir. S'il fallait, pour voir mon nom au bas d'un contrat, accéder au lit, je m'y obligerais. On ne fait pas ce métier sans en payer le prix et j'en accepte les règles truquées. »

Cette décision prise, Joan se prépara en vue d'assurer l'emploi nocturne qu'elle avait décroché par les petites annonces locales.

Serveuse « au Pingouin ». Un restaurant chic du côté des halles dont la note était toujours assez salée, et où elle devait s'affubler d'un costume ridicule.

La clientèle trouvait amusants tous ces petits pingouins qui accouraient vers eux, sourire aux lèvres et gambettes gainées de soie noire.

Quelle tristesse que d'endosser un si grotesque costume pour gagner honorablement sa vie !

Mais sait-on jamais ! Parmi tous ces illustres clients, il

s'en trouvera bien un qui lui proposera le rôle de sa vie.

La porte d'entrée se referma sur l'appartement vide qui allait rester silencieux durant tout le week-end, partageant la tristesse d'une mère qui ne verrait pas son enfant parti rejoindre son père.

Patty et son nouveau nez

– Oh ! Non Patty, lâcha Elvyre désappointée. Ne me dis pas que nous allons interrompre le spectacle juste à cause de ton nez ! C'est pas sérieux !

Surprise, Patty la contempla un instant, pensant en son for intérieur, combien sa prétendue amie pouvait être égoïste.

– Ah ! Oui, Elvyre, c'est vraiment ce que tu penses ? Ne l'avons-nous pas interrompu un certain soir, quand Madame passait sous silence, une audition ?

– Mais c'était juste pour un soir ! lui rétorqua-t-elle, surprise de sa véhémence. Une opération va t'immobiliser pendant au moins un mois.

– Et alors ! Ce nez perturbe ma carrière. Il me faut rapidement y remédier.

– Enfin, Patty, voilà presque huit mois que le spectacle se joue. Aujourd'hui, nous sommes encore à l'affiche et nous touchons presque à la notoriété. Ne peux-tu attendre un peu, juste le temps de signer un nouveau contrat !

– Tu parles sérieusement ? l'interrompit-elle. Qui voudrait de moi avec ce nez bicornu ? T'es jalouse ou quoi ?

Cette réponse laissa Elvyre muette d'étonnement. Comment pouvait-elle parler de jalousie ? Jalouse de quoi, d'un nouveau nez ?

– Patty, je t'assure que ton nez est tout à fait normal. Tu t'es fait une idée fautive à son sujet, il...

– Cause toujours ! Pour moi, c'est décidé. J'entre en clinique à la fin du mois, t'as encore le temps de me faire remplacer. Je ne reprendrai le spectacle, qu'avec mon nouveau nez. Et arrête de dire que mon nez est normal !

Au « Pingouin », assise près de Joan, Elvyre racontait l'entrevue orageuse qu'elle avait eue le matin même avec Patty.

– Et voilà ! Sans elle je suis obligée d'interrompre le spectacle. Benji me pousse à tout abandonner pour le rejoindre en Floride. David est fou de joie à l'idée de découvrir un nouveau pays et surtout à l'idée que je puisse enfin assister aux réunions de parents d'élèves. Evidemment personne ne songe un instant à ce que moi je deviendrais sans la scène sous mes pieds.

Joan sirotait tranquillement son verre à contenance bleue. Un cocktail maison qu'elle savourait toujours avec délice.

– T'es pas obligée de partir, répondit-elle sereinement, tandis qu'elle contemplait le fond de son verre en tentant d'attraper la petite olive verte. Rien ne t'y oblige, ma vieille. Si tu penses que ton avenir est ici, accroche-toi.

Elvyre la contempla un instant, les sourcils froncés. Il y avait quelque chose de changé en Joan. Quelque chose d'à peine perceptible mais du moins qu'elle cachait habilement. Elvyre la connaissait si bien et depuis si longtemps, qu'elle avait saisi sa fragile métamorphose.

– Et Bébert, continua Joan, indifférente aux tourments

d'Elvyre, son amoureux transi, il en pense quoi de ce futur nez ?

- Tu connais Bébert. Tout ce que fait Patty est parole d'évangile. Pour lui, elle est déjà sublime aujourd'hui, demain elle sera divine... Bref, je me retrouve seule avec un spectacle en duo sur les bras.

Après avoir réussi à attraper l'olive verte et après l'avoir enfournée discrètement dans sa bouche, Joan tentait de la dénoyauter avec ses dents. En regardant Elvyre qui la contemplait, elle manqua s'étouffer avec le noyau qu'elle expulsa aussi vite.

- Non ! Non ! Surtout ne me demande pas de la remplacer, je serais contrainte de te le refuser. Tu connais ma passion pour le cinéma, je ne te l'ai jamais cachée. Donc tu sais que le théâtre ne m'attire pas, surtout ton spectacle. Je ne dis pas que c'est nul, mais pour moi, ça ne colle pas.

- Enfin, Joan, tu ne réalises pas la chance qui t'est offerte ? Jouer tous les soirs devant quatre-vingts personnes ? Mais c'est merveilleux. Tu ne peux pas refuser, t'en as pas le droit.

- Merci Elvyre d'avoir pensé à moi, je t'en suis reconnaissante. Mais vois-tu, je ne peux accepter ton offre, seul le cinéma me passionne. Et n'insiste pas, s'il te plait ou tu mettrais notre amitié en danger.

Elvyre resta quelques minutes sans voix. Joan semblait catégorique dans ses propos. Mais c'était méconnaître la ténacité d'Elvyre, qui voulait par-dessus tout que son spectacle continue.

– Le cinéma te passionne ? C'est stupide. Comment peux-tu préférer le cinéma au théâtre ? Mais enfin Joan, le théâtre est réel tandis que le cinéma,... c'est une vulgaire boîte à image.

– T'es en droit de donner ton avis, mais c'est pas forcément le mien. Moi, j'aime le cinéma, un point c'est tout.

– Bon, t'aimes le cinéma, eh bien tant mieux. Mais que cela ne t'empêche pas de faire du théâtre. Je t'offre la possibilité d'y entrer par la grande porte, ce serait stupide de dire non.

Joan, écrasa sa cigarette dans le cendrier en cristal devant elle.

Elle contempla un instant son amie et la trouva obstinée. Elle voulut rallumer une autre de ses Philip Morris super light puis se ravisa. Elle fumait déjà trop, surtout depuis qu'elle avait commencé son nouveau job. Pour lui signifier la fin de cet entretien qui commençait à lui peser, Joan se mit debout prestement.

– Bon, faut que je reprenne le travail, l'avertit-elle en lissant son costume de pingouin. Ne m'en veux pas, mais c'est non !

Joan se pencha sur Elvyre pour l'embrasser. Celle-ci, déçue, lui rendit son baiser et tout en suivant du regard le pingouin qui allait rejoindre ses clients, Elvyre se dit que ce n'était pas gagné. Il lui fallait trouver au plus vite une remplaçante au risque de voir monsieur Félix tout annuler, purement et simplement.

Les trois étoiles en bronze

En passant devant le comptoir, Joan ne put échapper au regard courroucé de son patron. Occupé à essuyer un verre, il tentait d'ôter une trace inexistante de poussière. Monsieur Sylvain était un homme aussi rigoureux dans sa façon de vivre que dans son travail. Pour lui, rien n'était plus important que son restaurant fréquenté par un bon nombre de clients fidèles et quelques célébrités.

Le « Pingouin » disposait d'une renommée dûment gagnée au fil du temps.

Par sa discipline, par son travail acharné ainsi que par sa fine cuisine, Sylvain avait disputé à ses concurrents les trois étoiles Michelin qu'il affichait fièrement sur la devanture. Pour avoir réussi là où tant d'autres avaient échoué, il avait tenu à ce qu'apparaisse en grand, non seulement le nom de son restaurant mais également les étoiles acquises. Chaque matin et soir, il astiquait la fameuse plaque de bronze qui ornait tout un pan du mur extérieur. Rituel qu'il se réservait avec un immense plaisir, ne laissant ce soin à nul autre. Certainement pour prendre conscience que, si haut qu'il soit arrivé, il pouvait à tout moment dégringoler.

Monsieur Sylvain, la cinquantaine, portait fièrement une tignasse volumineuse d'un blond roux flamboyant. On ne pouvait pas dire qu'il était gros mais bien charpenté. Son corps était comme taillé dans du bois brut où l'on avait omis d'installer une taille apte à proportionner l'ensemble.

Vu de dos, il semblait fait d'un bloc. En cuisine surtout, lorsqu'il portait son long tablier blanc, on avait bien du mal à l'imaginer pourvu d'une paire de jambes dont on ne voyait que les chaussures, noires, bien astiquées et en perpétuelle mouvance.

Il n'était pas beau, mais cela ne le gênait aucunement. Pas coureur et persuadé que les femmes étaient dangereuses, il les fuyait comme la peste.

Madame Brigitte était la copie conforme de Monsieur Sylvain, son mari.

Pourvue de la même tignasse d'un roux vénitien, elle était cependant plus petite. Par facilité, elle se coiffait d'un chignon très haut perché qui lui donnait l'air d'un petit rat d'opéra... l'air seulement. Approchant la cinquantaine, Madame Brigitte n'avait jamais pris soin de son corps, tout aussi massif que celui de son époux. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit de pratiquer le moindre sport (qui aurait affiné sa petite silhouette) ni de dépenser en shopping l'argent honnêtement gagné.

Le seul exercice qu'elle pratiquait avec ferveur était le maintien de son équipe féminine dans le droit chemin. L'idée de les vêtir d'un costume de Pingouin venait d'elle. Bien évidemment, il n'avait jamais été question de faire rire la clientèle. Non ! Absolument pas ! Mais plutôt de la retenir.

Toutes les jeunes femmes qui travaillaient sous la poigne de fer de Madame Brigitte portaient le ravissant ensemble noir agrémenté aux poignets et au col d'un rabat blanc.

La redingote se posait sur un petit short coquin orné d'une ceinture en strass et se terminait en queue de pie. Une paire de collants de soie avec couture venait parfaire l'ensemble. Tenant absolument à ce que son personnel soit impeccable Madame Brigitte les renouvelait chaque jour.

Les escarpins vernis noirs, d'une hauteur prudente, permettaient à ces demoiselles d'assumer leur service sans trop de dégâts.

Leur salaire était plus que raisonnable, surtout pour

celles qui assumaient les services du midi et du soir.

Mais pour pouvoir travailler dans cet endroit, Madame Brigitte exigeait deux qualités : les filles se devaient d'être belles et... courageuses ! Sans ces deux qualités, il fallait aller voir ailleurs.

La réussite étant un travail d'équipe, Madame Brigitte et Monsieur Sylvain, honnêtes jusqu'à l'extrême, offraient à leurs employés un pourcentage en plus de leur salaire. Un petit pécule qui arrondissait honorablement les fins de mois de ces demoiselles. Profitant de cette opportunité, elles ne se départissaient jamais de leur sourire, ni de leur persévérance et proposaient savamment champagne et mets onéreux aux clients qu'elles savaient fortunés. Ceux-ci ne refusaient d'ailleurs jamais, tant ils étaient persuadés que ces ravissants petits « pingouins » connaissaient leurs goûts en matière de cuisine et d'alcools.

Le petit « plus » qu'offrait cet élogieux établissement, se trouvait au sous-sol. On y accédait par un escalier en spirale disposé au fond du restaurant qui descendait doucement jusqu'au piano-bar. Une petite musique douce, orchestrée par un groupe ou parfois juste par un chanteur, flottait dans une atmosphère ouatée.

Seul, Monsieur Sylvain s'occupait du piano-bar.

Il estimait qu'une jeune fille de bonne famille devait être rentrée chez elle avant une heure du matin. Son établissement n'étant pas un lieu de perdition, personne ne venait chercher ici de quoi booster de folles soirées.

On y venait accompagné, on pouvait boire plus que de raison mais on ne débauchait jamais les serveuses qui avaient le droit de descendre boire un verre... jamais plus d'une fois par semaine !

Joan avait trouvé là, de quoi assumer honorablement sa petite famille.

Du moins le croyait-elle en cet instant.

La bonne rencontre

Elvyre n'en pouvait plus. Remplacer Patty, devenait une tâche des plus ardues, voire une mission impossible.

Après maints coups de fil et maints rendez-vous soldés d'échecs, elle ne l'avait, à ce jour, toujours pas remplacée. Certaines, voulant s'appropriier le rôle, refusaient de n'être que suppléante. D'autres ne convenaient malheureusement pas, quant à certaines, les assidues des pose-lapins, Elvyre les attendait encore.

Plus les jours passaient, plus elle en venait à penser qu'il lui faudrait interrompre définitivement le spectacle. A cette idée, elle redoublait d'ardeur entretenant son supplice. Quelle histoire ! Depuis son échec lamentable avec le producteur Robert Mallet, tout semblait aller de travers. Comme si la chance l'avait abandonnée en chemin !

Patty, avec la mine consternée de celle qui se sait irremplaçable, lui demandait sans relâche le nom de sa prochaine remplaçante. Pour un mois, ne manquait-elle pas de rajouter, au cas où il viendrait à Elvyre l'idée de l'éjecter. Elvyre l'enjoignit donc de se mettre également en quête de remplaçante afin de fixer ses règles.

Cependant, un fait intriguait Elvyre : Joan n'avait plus donné de ses nouvelles et ceci depuis ce fameux soir, où elle lui avait demandé de remplacer Patty. Elle semblait vouloir à présent l'éviter... Du moins c'est ce que ressentait Elvyre depuis que ses appels téléphoniques restaient sans réponses. Que pouvait-elle bien faire qui puisse la tenir éloignée et aussi silencieuse ?

Dans un soupir nostalgique, Elvyre arrivait à regretter les cours Baudoin. Pas vraiment les cours mais l'ambiance et les retrouvailles chaleureuses entre bons amis. Aujourd'hui, elle se sentait bien seule dans sa quête.

Depuis que Patty avait décidé de refaire son nez, le spectacle n'était plus vraiment le même. Il manquait cette petite flamme des premiers jours, avant l'idée farfelue de ce nouveau nez.

Elvyre en venait à faire des cauchemars... quand elle arrivait à dormir la nuit. Des milliers de nez de toutes sortes et de toutes couleurs la poursuivaient sans relâche jusqu'à l'aspirer et l'engloutir dans d'immenses narines gélatineuses.

Sa vie était si triste ces derniers temps... surtout depuis le départ de Benji. Bien sûr il l'appelait chaque jour mais il lui manquait, à lui aussi, la petite flamme d'antan. Elvyre essayait toujours, dans la mesure du possible, d'être au plus près de David et d'assister aux réunions des parents d'élèves, surtout depuis la fin de la troisième année des cours Baudoin. Elle semblait découvrir un sourire sur les lèvres de David lorsqu'il ne parlait pas de son père, en promettant de revivre un jour tous les trois ensembles.

Elvyre savait que le gamin tenait les mêmes propos à son père, et que ce dernier devait lui assurer que tout finirait par s'arranger.

David avait presque six ans, c'était un petit homme à présent. Dans deux mois, il entrerait au cours préparatoire, l'école des grands. Avec son intelligence, il devait comprendre la fragile situation que vivaient ses parents.

Alors qu'elle rejoignait son domicile, après un énième casting raté, elle sentit une petite tape sur son épaule.

Surprise d'être ainsi abordée en pleine rue, elle se

retourna et aperçut Livia, une Livia qui affichait un magnifique sourire.

Ce sourire qu'elle ne retrouvait justement plus chez Benji et David, lui gonfla le cœur de tristesse. Pour masquer les larmes qu'elle sentait monter, elle enlaça son amie avec bonheur.

– Livia, quelle surprise ? Si je m'attendais à te voir au détour d'une rue, je ne l'aurais jamais cru. Comment vas-tu ?

– Bien, très bien. Et toi ?

– Hou ! Ça pourrait aller mieux, répondit Elvyre. Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? poursuivit-elle avec dans la tête un but bien précis.

– Rien de vraiment important. Depuis la fin des cours, je me laisse vivre et je regrette sincèrement le temps du « cours Baudoin » C'est bien dommage qu'il soit terminé. Tu manques à certaines personnes surtout à moi, déclara Livia malicieusement.

– A moi aussi. As-tu le temps de boire un verre ? Allez, je t'invite, j'ai plein de choses à te raconter ainsi qu'un service à demander à la meilleure des comédiennes. Tu sais quoi ? Et bien j'ai l'impression que le soleil brille à nouveau dans ma vie.

Le magicien des « Floréals »

A la clinique « Les Floréals », de nombreux patients attendaient que le réputé docteur Guérin, surnommé le Magicien, vienne s'occuper de leur cas.

Chaque patient étant forcément la personne la plus importante, le Magicien ne savait franchement plus où donner de la tête.

Pour certains d'entre eux, c'était la première fois et visiblement la peur les taraudait.

Qu'il s'agisse de remodeler un nez, rehausser des seins ou leur donner plus de volume, rajouter ceci ou retirer cela, à la clinique « Les Floréals », on était toujours sûr du résultat.

Les infirmières, telles de petites abeilles autour de leur reine, secondaient le docteur Guérin avec ardeur et professionnalisme.

C'est donc tout naturellement qu'elles entraient dans les chambres des patients, armées de leur plus beau sourire et fardées comme pour aller au bal mais sans vulgarité.

Avec patience, elles remontaient les oreillers, bordaient les couvertures ou tapotaient gentiment les mains avec tendresse. Il ne fallait surtout pas croire qu'ici on choisissait les infirmières sur leurs critères de beauté. Certainement pas !

Cette clinique étant la plus recherchée, le docteur Guérin les sélectionnait en fonction de leur parcours professionnel.

Pour y être accepté, il fallait disposer d'un C.V. « béton ».

Vouées corps et âmes à leur praticien, elles ne rechignaient jamais pour accomplir des corvées réservées aux filles de salles.

Les patients se pensaient unique au regard du Magicien qui à vrai dire, faisait tout pour qu'ils se l'imaginent. Ainsi, lors de régler leur facture, il acceptait sans sourciller la somme astronomique demandée. Si parfois certains suffoquaient, un regard sur le miroir posté derrière le bureau du Magicien suffisait à faire revenir leur sourire. L'image aperçue valait largement ce sacrifice.

Aujourd'hui, à cinquante-cinq ans, le Magicien était un chirurgien plasticien de grande renommée extrêmement riche.

Trop occupé à escalader les marches de la réussite, il était encore célibataire et n'avait même pas le temps de dépenser son argent. La personne la plus importante à ses yeux, et la plus influente dans sa vie d'homme célibataire, était sa maman adorée qui savait profiter allègrement de sa richesse.

Veuve depuis l'âge de trente ans, Madame Geneviève Guérin, s'était vouée corps et âme à son unique petit chéri, payant de ses maigres deniers ses études onéreuses.

Madame Guérin, qui atteignait aujourd'hui l'âge de soixante-douze ans, jouissait en ce moment à l'île Maurice de vacances bien méritées. Aux côtés d'un superbe beau gosse de dix ans son cadet, Geneviève connaissait enfin le bonheur d'être amoureuse. Après plus de trente-cinq années de veuvage, Madame Guérin s'était laissée séduire par cet apollon sexagénaire qui la courtisait assidûment depuis six ans.

Avec l'assentiment de son fils, elle pouvait donc folâtrer comme une jeune femme aux bras de Jean-Marie, son séducteur qui l'aimait follement.

Elle qui emprisonnait les bonnes manières comme de vieilles dentelles jaunies, n'avait jamais étalé sa position de femme riche.

Jean-Marie avait succombé au coup de foudre dès la première apparition de Geneviève au supermarché. Au rayon crèmerie, elle semblait se délecter d'un yaourt au chocolat surmonté de crème chantilly.

Lui-même très gourmand, ce nouveau produit l'avait attiré.

C'est donc en même temps qu'ils s'emparèrent d'un paquet de ces desserts.

S'excusant en bégayant presque, Jean-Marie avait de suite galamment cédé le paquet à l'exquise personne.

En détaillant la petite gourmande, il fut surpris d'apercevoir le plus charmant des visages. Visage auquel son talentueux rejeton venait de rendre sa jeunesse d'antan.

Ni beau, ni laid, le Professeur Guérin disposait d'un physique quelconque. Mesurant environ un mètre soixante-quinze pour soixante kilos, il donnait l'impression d'un homme de verre prêt à se casser au moindre mouvement. Sa silhouette, si fine et si fragile, pouvait être prise, de dos, pour celle d'un adolescent. De face, par contre, il portait son âge.

Heureusement car nul patient n'aurait accepté d'être opéré par un chirurgien trop jeune et insuffisamment expérimenté !

Bien sûr, le Docteur Guérin aurait certainement apprécié, autant que sa mère, un séjour à l'île Maurice. Mais depuis qu'il était le patron des « Floréals », ses semaines de vacances se comptaient sur les doigts d'une main.

Dans une des chambres de la clinique reposait une ravissante blonde pulpeuse, qui n'était pas là pour refaire ses seins.

Allongée entre des draps blancs immaculés, Patty ne pouvait se départir des mauvaises pensées qui la tiraillaient.

La peur d'une opération ratée la tourmentait depuis son admission. L'envie de se lever et de s'enfuir à toutes jambes la taraudait à tel point qu'elle s'obligeait à imaginer son futur nez pour tenter d'annihiler son appréhension.

C'était dur ! Vraiment très dur car si tout ne se passait

pas comme prévu un vilain nez la défigurerait à jamais.

Mais si sa réussite future devait passer par la modification de cet horrible appendice alors elle irait jusqu'au bout.

L'infirmière qui pénétra dans sa chambre, lui ôta toute échappatoire.

Les dés étaient lancés ! Il lui fallait à présent accepter ce pourquoi elle était là.

C'est donc docilement qu'elle avala les petits comprimés et qu'elle laissa l'aiguille pénétrer ses chairs tendres.

La réalité s'estompa doucement. Son corps se relâcha de toute tension nerveuse. Patty voguait à présent, dans son monde. Le cercle des vainqueurs.

Rendez-vous chez Félix

La joie qu'Elvyre ressentait ces dernières semaines, atteignait à présent son apogée.

Un peintre italien renommé de passage à Paris, exposait ses œuvres « chez Félix ». Pour ne pas lui faire ombrage, Monsieur Félix avait préféré faire relâche quinze jours.

Livia ayant accepté de remplacer Patty, elles avaient mis à profit ses deux semaines pour travailler leur texte.

Aujourd'hui, à deux jours du spectacle, elles figolaient les derniers détails.

Tout en sirotant les thés brûlants que lui servait Elvyre, Livia écoutait assidûment ses conseils. Elle venait de lui suggérer de laisser pousser ses cheveux afin de donner plus de crédit à son personnage, et ainsi retrouver plus de féminité dans le futur. Livia avait catégoriquement refusé. Elle tenait à garder la tête rasée.

Ça me va bien, affirma-t-elle de toutes ses forces. C'est ainsi que je veux être, et c'est comme ça que je resterai.

Craignant de la voir revenir sur sa décision, Elvyre lui proposa le port d'une perruque.

A présent avec un joli carré au niveau des épaules, Livia exhibait une belle postiche blonde qui se mariait très bien avec les cheveux corbeaux d'Elvyre. Livia était d'une beauté absolue. Le violet de ses yeux était sublimé par la blondeur de sa coiffure et son lumineux sourire enchantait Elvyre.

Tout allait pour le mieux. Livia avait dit oui et rien d'autre n'avait d'importance. Personne n'était au courant de cette reprise, pas même Patty, qui risquait de faire, au dernier moment, une scène de jalousie. Elvyre avait bien du mal à ne pas laisser éclater sa joie mais prudente, elle s'obligea au silence.

Une seule aurait pu avoir droit à ses confidences mais Joan, toujours absente de la vie d'Elvyre n'en eut pas la primeur.

Cher payer pour être star

Ignorant les projets d'Elvyre, Joan s'usait fébrilement dans le choix d'une robe. Pour donner la réplique à l'illustre Jean Dufour qui avait posé sur sa petite personne ses magnifiques yeux sombres, elle devait se vêtir avec recherche.

Pour que ce merveilleux regard ait daigné la découvrir, il lui avait fallu user d'un stratagème finement figolé. Elle avait été bien inspirée de travailler au Pingouin.

Alors qu'elle glissait entre les tables pour prendre ses

commandes, elle s'était entendue interpeller par Jean Dufour.

Par mégarde, elle venait de lui servir la commande de la table voisine. Sur un ton séducteur, il lui apprit alors que le plat servi lui paraissait certes fort appétissant, mais qu'il n'était pas celui qu'il avait commandé.

Intimidée, Joan avait su garder un ton professionnel.

En s'excusant, elle avait rectifié son erreur et pour se faire pardonner, avait offert à Jean Dufour comme à l'autre victime de sa méprise, une flute de champagne en leur dédiant son plus charmant sourire.

Volontairement, elle passa et repassa devant la star à plusieurs reprises.

Jean Dufour lui proposa sans la moindre courtoisie, d'aller boire un dernier verre chez lui. Quelque peu embarrassée, – pas pour elle, mais pour son patron tellement à cheval sur les principes – elle accepta.

Le soir même, elle était dans son lit !

L'homme qui connaissait les femmes, pour les avoir assidûment fréquentées, paraissait très intéressé par l'originalité sous toutes ses formes.

Cette nuit-là, Joan apprit à utiliser son corps comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Il avait usé d'elle, comme bon lui semblait, indifférent à lui donner du plaisir. Joan s'était offerte sans remords, avec, pendant qu'il la pénétrait une seule et unique pensée : faire partie de ce monde étrange et pervers du show-biz.

Jean Dufour sembla s'intéresser à sa petite personne car après plus d'une semaine de corps à corps, il l'emmenait ce soir à une soirée très privée où se retrouvaient certains de ses amis producteurs et metteurs en scène.

– Là, lui avait-il dit sur un ton prometteur, tu trouveras

forcément celui qui te tendra la main pour que tu puisses arriver. Bientôt, belle enfant, ton nom s'étalera au firmament. Je t'en fais le serment.

Son choix se porta finalement sur une robe noire si moulante que l'usage des sous-vêtements lui était interdit.

Elle les retira donc et enfila prestement la fameuse robe.

L'image renvoyée par le miroir la combla de plaisir.

Son visage paraissait à peine maquillé, mais elle seule savait tout ce qu'elle avait dû faire pour qu'il ne dévoile rien de la panoplie utilisée.

Il faut que je sois belle. La plus belle de toutes. La plus intelligente de toutes. Sa promesse n'était pas tombée dans l'oreille d'une sourde. Elle tournait en boucle au point de la rendre folle.

« Bientôt, belle enfant, ton nom s'étalera au firmament. Je t'en fais le serment. Bientôt, belle enfant ton nom s'étalera au firmament. Je t'en fais le serment. Bientôt, belle enfant... »

A peine eut-elle terminé de se vaporiser de son parfum que le timbre de la porte d'entrée résonna dans le silencieux appartement comme une sonnerie du départ.

Afin de ne pas réveiller Juliette, elle s'empressa d'attraper son manteau de vison destiné à dérober l'impudence de ce corps moulé à l'extrême.

C'est ainsi que Joan, la victorieuse, pénétra aux bras de Jean Dufour dans l'endroit le plus farouchement gardé.

A l'intérieur de « Chez Maud », ses yeux clignotèrent surpris par la pénombre intentionnelle.

Elle s'immobilisa, le temps que son regard puisse s'y habituer puis fut saisie par la richesse de l'endroit.

Son attention se porta successivement sur les plafonds aux moulures dorées puis sur les magnifiques guéridons recouverts de fin velours grenat.

Elle s'extasia sur les tables basses, noires et laquées, sur lesquelles trônait une abondance de boissons alcoolisées.

Son regard s'arrêta sur une femme rousse qui, majestueuse, traversa la pièce vêtue d'une longue robe de résille noire, sans le moindre sous-vêtement et tellement transparente que la lumière révélait la couleur rosée de son corps.

Chaussée de talons aiguilles, elle glissait presque en se dirigeant à l'autre bout de la pièce. A chacun de ses pas, elle balançait son généreux bassin dans un déhanchement qui captivait le regard des hommes aux yeux gourmands.

L'espace d'un instant, mais d'un instant seulement, Joan s'effraya de tant d'impudeur et voulut s'échapper de ce lieu de perdition. Elle venait de prendre conscience de l'endroit immoral où Jean Dufour l'avait menée.

Son regard se perdit dans d'immenses pièces pleines d'hommes et de femmes, qui à moitiés nus, échoués, assouvissaient leurs pervers penchants dans l'ombre des lumières tamisées.

Là où tout se fait et s'accomplit sans aucun préjugé !

A ses oreilles parvenaient des soupirs exaltés, des glissements reptiliens, des cris de bêtes fauves qui la paralysaient de dégoût.

Soudain une main se glissa sous sa robe pour se saisir violemment de son intimité. Deux autres mains malaxèrent ses seins tandis que ses lèvres furent happées par une bouche vorace.

Sa raison vacilla.

Elle se sentit traînée dans une pièce grillagée et surprit dans la pénombre les multiples regards qui luisaient de désir.

Sa robe fut arrachée brutalement.

Tandis qu'elle basculait sur une longue table en bois délicat, elle sentit deux mains lui saisir les chevilles qu'elles écartelèrent.

Deux doigts impatients la pénétrèrent bientôt remplacés par une bouche affamée. Une langue la pénétra profondément. La lécha. La but. La mordilla. L'aspira. Chaque parcelle de son corps était malaxée, caressée, léchée.

Ses yeux longtemps tenus clos par la honte, s'ouvrirent.

Elle aperçut alors entre ses cuisses, la femme aux longs cheveux d'or qui faisait la une de nombreuses revues de mode.

De l'or sembla briller un instant dans la pénombre puis Joan referma les yeux, si bien, que bientôt elle sentit son propre corps prendre du plaisir.

Puis, emportée par le tourbillon des sens exacerbés à l'extrême, consentante, elle se laissa couler.

C'est alors qu'elle entendit un cri, jailli de son cerveau :

« Je paie le prix de ma passion, celui d'être enfin une star. »

A chacune son destin !

Patty

Allongée dans son lit, le dos calé par un oreiller, Patty attendait avec anxiété la venue du Magicien.

La porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à l'infirmière suivie par le Docteur Guérin. Elle déglutit

difficilement. Enfin ce qui était cher à son cœur, allait lui être dévoilé.

Percevant les craintes de sa patiente, le docteur Guérin la contempla en silence pendant un instant. Il s'empara ensuite des deux mains de Patty qu'il caressa doucement.

– Alors, c'est le grand jour ? Etes-vous prête à découvrir votre nouveau nez ? demanda-t-il avec un rassurant sourire.

– Oui ! chuchota Patty la gorge nouée.

– Je vais donc ôter doucement le bandage. Si je vous fais mal, n'hésitez pas à me le faire savoir. Allez, on y va !

Il prit place en face d'elle, et commença à dérouler les bandages. Patty resta silencieuse pendant toute cette opération.

Lorsqu'il ne resta qu'une fine gaze sur le visage, le Magicien lui tourna le visage de chaque côté et le scruta. Ce temps parut interminable à Patty.

Il ôta la gaze et palpa doucement les pommettes. Puis tout en massant le nez et les joues, il déclara enfin :

– « Ah ! Que voici bien là le plus impertinent, le plus audacieux et le plus réussi de tous les nez de ma carrière qui est pourtant bien longue. »

Patty poussa un soupir de soulagement et lui demanda de pouvoir contempler cette merveille.

L'infirmière consulta d'un regard le chirurgien qui acquiesça avant de glisser lui-même le miroir entre les mains impatientes.

Après avoir inspiré une large bouffée d'air, Patty éleva le miroir et ce qu'elle découvrit la cloua d'effroi.

Affreux, boursoufflé et d'une vilaine couleur violette, un nez qu'elle ne connaissait pas la défigurait à jamais.

Etait-ce là le plus beau nez de sa carrière ? Allait-elle vivre avec cette horreur pour le restant de ses jours ?

Pour avoir voulu être encore plus belle qu'elle ne l'avait été, Patty payait aujourd'hui le prix fort.

C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. D'un geste violent, elle tenta d'écraser le miroir sur son visage.

Elle sentit l'infirmière le lui arracher prestement... puis plus rien ! Patty venait de sombrer dans les profondeurs noires d'un gouffre sans fin.

Elvyre

Elvyre reçut tôt ce matin-là l'appel téléphonique d'une Livia désemparée.

– Tu comprends, disait-elle quelque peu gênée, je ne pense pas être à la hauteur de tes attentes.

– Mais quelles attentes, lui répondit Elvyre effrayée par ce qu'elle entrevoyait déjà.

– Eh bien, pour le spectacle. Sincèrement, je suis désolée Elvyre, mais j'abandonne.

– Tu abandonnes, cria Elvyre au bord de la crise de nerfs. Attends ! Attends, ne dis pas que tu me plaques. Ce n'est pas possible Livia, tu fous ma vie en l'air.

– Non ! Non ! Ce n'est pas ce que je veux. Pas du tout même, mais..., bafouillait lamentablement Livia.

– Attends ! Livia ne raccroche pas, on peut en parler.

– Je sais Elvyre, je n'agis pas en professionnelle, commença-t-elle à pleurnicher dans l'appareil. Demain c'est la première et je t'abandonne. Crois-moi, je n'ai pas le choix. Je suis morte de trac.

– Livia ! hurla Elvyre dans le combiné, nous avons tous le trac. Mais c'est justement pour cela que nous avons choisi ce métier. Etre toujours dévorées par le trac.

– Oui, sûrement ! Mais moi, je n'arrive pas à le surmonter. J'en suis incapable. Désolée Elvyre, vraiment désolée, mais j'abandonne.

– Non Livia, n'abandonne pas ! A deux, on y arrivera !

– je t'assure que j'ai tout essayé. J'ai pris toutes ses saloperies de comprimés qui promettent énergie, et je suis aussi vidée qu'un pauvre chat aplati sur la chaussée. Je t'en supplie, Elvyre, pardonne-moi cette lâcheté, mais je ne peux pas ! Est-ce que tu comprends, dis ?

Elvyre qui voyait tout s'écrouler autour d'elle, fut touchée par son désarroi. Déstabilisée à ce point, son amie n'était aucunement à la hauteur de ce qui les attendait. Aussi, c'est avec beaucoup de compassion qu'elle trouva la force de la calmer.

– Ne t'inquiète pas Livia, je vais m'arranger avec Félix, lui confia-t-elle, alors qu'elle savait pertinemment, qu'il ne lui pardonnerait pas ce désistement.

– C'est fini pour moi, je l'ai compris avec ton spectacle. Je t'en prie Elvyre, ne sois pas fâchée, je tiens trop à ton amitié.

Après l'avoir saluée, Elvyre raccrocha le combiné doucement sur son socle et se réfugia dans le silence. Tout ce combat pour rien !

Fatiguée, elle s'allongea sur son canapé tentant de retrouver un improbable apaisement.

Ses joues la picotèrent. Machinalement elle y passa les doigts et découvrit qu'elle pleurait.

Livia

De son côté, Livia dut fuir de chez elle afin d'apaiser la lâcheté qui la dévorait au point du lui donner des maux de ventre. La fuite vers l'inconnu fut, encore une fois, la seule punition qu'elle put s'infliger. Elle marcha d'un pas rapide, comme à son habitude les jours de désordres intérieurs, dans ce Paris qui ne lui était plus inconnu.

De ses yeux rougis, elle laissait librement couler les larmes sur ses joues, déambulant comme une folle, vêtue seulement d'un vieux jogging d'intérieur. Surpris par cette drôle d'apparition, les rares passants qui la croisaient la dévisageaient. Certains lui proposèrent même de l'aide. Elle les ignora, sourde à tout ce qui l'entourait, uniquement préoccupée par son lâche abandon et par la déception que devait ressentir Elvyre.

Comment étonner Norbert désormais, elle qui ne connaissait que la lâcheté ? Elle se mit alors à courir plus vite au point de manquer d'air. Rien ne l'arrêtait, Livia accéléra encore et encore. Puis, son corps, refusa d'aller plus loin.

Essoufflée, elle dut se jeter contre un mur afin de récupérer une respiration normale. Alors que petit à petit, ses poumons se remplissaient d'air, elle fut surprise d'être si près de la gare du Nord.

Machinalement elle tapota la poche arrière de son jogging et fut heureuse d'y découvrir deux billets de cent francs.

Estimant s'être suffisamment reposée, Livia se dirigea vers l'entrée de la gare.

Devant le grand panneau des départs, elle trouva que Le Tréport était un bien joli nom pour une destination

inconnue. Elle acheta son billet à la borne automatique, puis grimpa prestement dans le train au moment où une voix mélodieuse annonçait la fermeture automatique des portes.

Joan

Joan s'éveilla tard dans l'après-midi. Aussitôt les images de la veille l'assaillirent. Pour effacer ses répugnants souvenirs, elle se précipita sous la douche.

Le jet brûlant la soulagea un moment puis, prise de frénésie, elle se frotta vigoureusement le corps avec un gant de crin. Son pauvre corps couvert de bleus encaissa ces violents frottements comme une pénitence.

Joan le fourbit, l'astiqua dans ses moindres recoins et, peu à peu, sous l'effet de l'eau brûlante, il prit une vilaine teinte rouge vif.

Soudain, elle s'arquebouta vivement pour vomir un liquide jaune qui semblait avoir du mal à s'extirper de ses entrailles. A chaque tentative son ventre se contractait, générant dans le silence de la salle de bain, des gémissements déchirants.

Son ventre se tut enfin et Joan, exténuée, ferma le robinet. La taille ceinte d'une grande serviette de bain, elle s'occupa de son visage, entamant une farandole de couleurs, de crèmes et de poudres.

Vêtue et maquillée, elle se détailla dans le miroir. L'image que lui renvoya celui-ci, lui permit de découvrir la nouvelle Joan.

En son for intérieur, elle se jura de ne plus jamais éprouver les affres de la honte. A partir d'aujourd'hui, elle serait seule maîtresse de son destin et gravirait sans aucun remord les tortueux chemins de la gloire.

« Rien n'y personne ne me jugera,. Et, à l'avenir, je m'abstiendrai de juger quiconque. »

En parfait accord avec sa nouvelle conscience, c'est d'un pas léger qu'elle se rendit au casting d'un second rôle, arraché hier pendant sa folle nuit à un producteur de renom.

Joyeux anniversaire Manu

La fête battait son plein. Les convives ondulaient au rythme de la musique. « *Born To Be Alive* », de Patrick Hernandez, un tube explosif contesté maintes fois par le milieu, les accrochait les uns aux autres en un serpent in qui déambulait dans le petit appartement.

Dans un hurlement de joie, tous accueillirent le tube suivant, « *Fume, fume, cette cigarette* » qu'Eddy Mitchell enregistra à Nashville et qui fit un tabac en France.

Occupée à aider Emmanuel, Livia allait et venait dans le deux-pièces, les bras chargés de plateaux d'apéritifs. Emmanuel était content. Tous ses amis étaient là : aussi bien ceux des « cours Baudoin », que ses collègues de travail et tout ce petit monde semblait s'accorder. Mais son regard ne cessait de se fixer sur le canapé où Elvyre assise, discutait avec ses amies.

Livia déposa devant elles diverses coupelles chargées d'amuse-gueules, puis prit place à leur côté.

Emmanuel put ainsi à loisir les examiner toutes les quatre.

Elles avaient un petit quelque chose de changé.

Patty surtout ! Son visage n'était plus tout à fait le même, et son nez avait des reflets légèrement mauves.

Joan, elle, paraissait se consumer de l'intérieur tandis

qu'Elvyre se rongeaient les ongles nerveusement. Quant à Livia, elle semblait encore plus perdue que les jours précédents. Elles étaient splendides toutes les quatre, chacune à sa manière. Voulant immortaliser cet instant, Emmanuel courut chercher son appareil photo.

Lorsqu'il s'approcha d'elles pour les photographier, elles se levèrent en riant et, se tenant par la taille, rapprochèrent leurs visages. Emmanuel eut ainsi dans le viseur quatre jeunes et jolies femmes, pleines de vie qui souriaient, avec dans leur regard une multitude de petites étoiles.

Il ne put s'empêcher de les photographier plusieurs fois, sous des angles différents.

Quand les premières notes d'un slow envoûtant s'élevèrent, Emmanuel se précipita vers Elvyre. Sans se faire prier, elle lui accorda cette danse qu'ils terminèrent étroitement enlacés. Christophe, qui à l'époque Yéyé chantait, *Aline* et *Les marionnettes* avec talent, revenait en force avec *Señorita*. Les couples présents s'adonnaient au plaisir de ce slow langoureux. Emmanuel en profita pour déclarer sa flamme au creux de l'oreille d'Elvyre.

Elle l'écouta quelque peu gênée mais avec un certain plaisir. Ne sachant elle-même où elle en était, aussi bien dans sa vie professionnelle qu'amoureuse, elle perdait pied devant cette avalanche de compliments.

Aucun mot pourtant ne franchit ses lèvres, laissant Emmanuel désarçonné par son silence. Ces lèvres scellées lui furent un véritable supplice, lui qui attendait en retour une complicité amoureuse. N'en pouvant plus, il se pencha vers sa bouche qu'il prit sans permission.

Peut-être à cause de l'alcool ou de l'instant présent, Elvyre le laissa faire et se coula davantage entre ses bras.

Eperdument amoureux, il l'enlaça plus étroitement, ce qui lui permit de découvrir ce corps tellement convoité. Autour d'eux s'élevaient des rires et des chansons, mais eux évoluaient comme isolés du monde.

D'ailleurs ils ne furent pas les seuls à le penser.

Non loin de là, Patty dans les bras enveloppants de Bébert, toujours aussi amoureux, dansait également ce slow langoureux. Patty l'incorrigible s'imaginait, quant à elle, danser avec le chirurgien qui lui avait tapé dans l'œil. Et ce qui tombait entre les pattes de Patty, n'était pas prêt de s'échapper.

Après l'abominable vision de son nez qui l'avait laissée inerte pendant quelques minutes, le docteur Guérin, ému par l'angoisse de sa ravissante patiente, était resté à ses côtés.

Il avait demandé à l'infirmière de terminer seule la tournée des patients qui ne comportait pas de cas aussi important.

A ces mots, Patty l'avait contemplé avec surprise. Qu'elle puisse être, à ses yeux, un cas important, la toucha.

Chirurgien et patiente bavardèrent un moment, tranquillement, de choses et d'autres.

Suite à quelques révélations, Patty apprit que le bon docteur était non seulement célibataire mais extrêmement riche.

Mentalement Patty fit un rapide calcul et se dit qu'avec le nombre de lits constamment occupés, sans parler des consultations externes, le docteur Guérin devait crouler sous le poids de sa fortune placée quelque part à l'abri.

Le chirurgien lui avoua que, pris par son travail, il n'avait malheureusement pas le temps de le dépenser.

Mais Patty, se vit bien dépenser cet argent qui dormait au chaud quelque part, bien à l'abri. Si bien placé qu'il devait faire des petits. Quelques bagues en or surmontées d'énormes diamants. Des parures scintillantes, et pas de toc, orneraient son cou et ses poignets. Une décapotable de couleur rouge et... un magnifique penthouse sur les Champs Elysée. Ah ça oui, ce serait vraiment génial !

Ce qu'elle ignorait, c'est qu'il existait une Madame Guérin qui déjà s'occupait de le dépenser.

A partir de ce jour, Patty inventa n'importe quel prétexte pour déranger le très important docteur Guérin, lequel appréciait, apparemment, d'être importuné par cette belle femme blonde à la poitrine généreuse et naturelle.

Patty prit soin de paraître à ses yeux l'adorable ange blond désintéressé qu'il avait recherché toute sa vie.

Lui qui n'avait jamais découvert le machiavélisme des femmes intéressées se laissa prendre dans les filets de cette pêcheuse confirmée.

Passant par-dessus sa timidité maladive, il osa l'inviter à dîner et lui fit sa déclaration sous les lumières tamisées d'un restaurant gastronomique.

Patty n'en revenait pas !

Cet homme ou plutôt ce chirurgien de renom, doté d'une situation financière à faire exploser une banque, lui susurrait les mots d'amour d'un lycéen boutonneux.

Fière d'avoir su débusquer un gibier royal, elle se sentit alors pousser des ailes en or.

Après quatre dîners, Patty avait à jamais acquis ce que tant de femmes avaient rêvé de s'approprier. Pour l'heure, tout en évoluant amoureusement dans les bras vigoureux de son jeune amant, elle ne put empêcher son esprit de rôder auprès du Magicien.

Si Bébert était loin de se douter des idées qui traversaient la tête de Patty, Emmanuel, lui, était parfaitement conscient de sa situation vis-à-vis d'Elvyre. Sa froideur le blessait profondément. Il sentait son esprit ailleurs, bien loin de lui et de ses sentiments sincères. Il pressentait qu'il ne posséderait jamais cette femme qui le subjuguait. Dépité, il l'abandonna en plein milieu du slow et s'en alla retrouver le calme de sa chambre.

Abandonnée, Elvyre perçut-elle la douleur d'Emmanuel ? Elle était là, seule au beau milieu du salon. Entre les couples enlacés et rieurs. Son esprit désespéré flottait bien loin de la douleur d'Emmanuel, inconsciente du mal qu'elle lui infligeait.

La désertion de Livia lui avait valu l'interruption de son spectacle.

Monsieur Félix, très en colère par l'absence de Patty, puis par l'abandon de Livia, avait aussitôt pris les devants en engageant un autre artiste.

Malgré l'intervention amicale de Mathilde, Monsieur Félix resta inflexible et les effaça de sa mémoire. Purement et simplement !

Et par-dessus tout ça, Elvyre n'avait plus de nouvelles de Benjamin.

Tous ces problèmes ne lui donnaient donc pas l'envie de folâtrer, même en si bonne compagnie.

Le fameux nez de Patty

Bien à l'abri dans son appartement du douzième étage, Patty vérifiait à chaque instant l'évolution de son nouveau nez.

Hormis la soirée chez Emmanuel, elle s'était tenue là

depuis des jours sans mettre son fameux « nez » dehors.

Aujourd'hui à deux mois de l'opération, Patty retrouvait enfin le sourire.

Son nez prenait une allure mutine et espiègle.

Après avoir croupi tous ces jours avec pour seul compagnon un Bébert exubérant et plus amoureux que jamais, elle se sentait au bord de l'apoplexie.

Aussi avec quel enthousiasme avait-elle accepté les multiples dîners en tête-à-tête d'Armand car à présent plus question de l'appeler Docteur. Il avait tellement insisté pour qu'elle utilise son vrai prénom : Armand ! Un prénom bien désuet ! Comment pouvait-on appeler son bébé Armand ?

Enfin, peu importe ! Toujours est-il qu'Armand l'avait appelée un certain soir afin de la réinviter à dîner. Quelle surprise ! Encore une fois ?

En tout cas, elle avait été bien inspirée en acceptant car Armand s'était montré très pressant. Sans parler du magnifique cadeau qu'il lui avait offert. Une montre ! Et pas n'importe laquelle. Une Dior sertie de petits diamants qui brillait de mille feux à son poignet. Une pure merveille.

Il l'appelait jour et nuit. Chaque semaine, il lui faisait livrer un bouquet de roses rouges magnifiques accompagné d'une boîte de délicieux chocolats... « en attendant de lui offrir d'autres petites choses plus brillantes encore que la dernière fois. » avait-il affirmé.

Et comme Patty était loin d'être bête, les petites choses brillantes devraient être, à n'en pas douter, des diamants ou autres pierres précieuses. Et pourquoi pas un superbe penthouse sur les Champs ?

Alors peu lui importait que Bébert lui fasse de monstrueuses scènes de jalousie.

Elle avait suffisamment bouffé de la vache enragée pour mériter à présent le temps des vaches grasses.

Dans la contemplation de son nouveau nez, Patty souriait, heureuse.

Elvyre venait de lui apprendre qu'après ses déboires avec Félix, grâce à l'intervention de Mathilde, leur spectacle avait été repris au « Lapin Blanc ».

Alors, avec ce nez parfait, on ne verrait plus qu'elle au « Lapin Blanc ».

Elle comptait n'y rester que le temps nécessaire pour se faire remarquer et décrocher un grand rôle dans une distribution faramineuse.

Finalement, Patty concéda qu'Elvyre était plus ennuyeuse que stupide, car, passant du coq à l'âne, elle avait aussitôt engagé la conversation sur Joan lui reprochant de courir Dieu sait où en abandonnant bien souvent sa fille.

Ça n'intéressait pas Patty de savoir où allait Joan et pourquoi Juliette restait seule.

Par contre, il avait fallu lui arracher les mots de la bouche pour apprendre comment exactement Elvyre avait décroché le « Lapin Blanc » et surtout quand elle s'y produirait.

Enfin, tout s'annonçait pour le mieux dans les jours à venir. Seul petit ennui, mais de taille tout de même, Bébert devenait mortellement ennuyeux.

Cet amant qu'elle avait chéri ne déclenchait plus la moindre émotion.

Quand il se penchait pour l'embrasser ses yeux de grenouille et ses lèvres mouillées la dégouttaient.

Que s'était-il donc passé pour qu'elle ressente autant d'aversion ? Il était pourtant toujours le même ! Beau

garçon à la carrure athlétique que beaucoup de femmes contemplaient la mine gourmande.

Mais pour elle ? Rien ! Pas le moindre petit tressaillement intérieur. Le vide complet et l'envie de vomir quand il l'embrassait !

Bébert était resté le même, seule Patty avait changé.

La rencontre d'Armand Guérin et son nouveau physique avaient modifié le personnage. Toutes ces petites choses brillantes, les rivières en diamants, la voiture décapotable et compagnie, lui montaient au cerveau.

Cette nouvelle Patty qui rêvait de faire la une des magazines, avait laissé mourir ses sincères émotions.

« Vraiment, pensait-elle en se contemplant pour une énième fois dans le miroir, le Seigneur est tout amour avec moi. Ma vie s'annonce des plus grandioses. Gare à vous, Messieurs les producteurs et directeurs de castings, dès mon arrivée, vous ne compterez plus sans moi. »

Chapitre 6

Octobre 1975

Les vacances de Juliette

Les jours se traînaient en longueur, le temps passait avec lenteur et rien ne venait perturber le quotidien bien ordonné.

Les saisons se succédaient tandis qu'Elvyre plongeait dans une mélancolie persistante.

L'hiver faisait son apparition et tous s'attendaient à une saison très froide. Les promeneurs, dos courbé et emmitoufflés sous leurs monticules de laine, se faisaient rares.

Les arbres frissonnaient sous les bourrasques d'un vent gelé qui accrochait aux branches des filaments de glace.

Même les oiseaux gardaient le nid, bien au chaud sous la mousse et les plumes glanées durant l'été. Tapi sous les buissons, tout ce qui rampait conservait son abri, ne sortant, poussé par la faim, que le temps de se nourrir.

Depuis l'interruption de son spectacle, Elvyre trouvait les soirées bien longues et vides. Plus de quatre mois sans jouer sur scène, un vrai calvaire !

Certes, il était question de reprendre le spectacle « Au Lapin blanc », mais rien n'était encore décidé.

Patty trépignait et, pratiquement tous les jours, la harcelait pour connaître la date de cette reprise. Quel pot de colle, pensait Elvyre. Quand Patty voulait quelque chose, elle ne lâchait pas prise.

Seul David était aux anges. Il ne savait pas pourquoi sa maman était toujours présente à ses retours d'école, mais cette présence le comblait.

A l'école des grands, il entamait sa première année. Heureux, il retrouvait sa mère qui l'aidait alors pour ses devoirs.

Sans se départir d'un regard triste, qu'elle promenait partout dans la maison, elle ne rechignait jamais pour participer aux jeux qu'il proposait. Alors à choisir entre une maman indisponible ou triste, il préférait une maman présente même un peu triste. Avec sa bonne humeur et ses espiègleries, il arrivait parfois à la faire sourire.

Aujourd'hui mercredi, journée libre, il aurait aimé jouer avec Juliette. Elvyre se proposa donc d'inviter sa petite copine pour la journée et peut-être même d'aller faire ensemble un petit tour au jardin d'acclimatation.

David adorait ce magnifique jardin où l'on pouvait y faire d'agréables promenades mais, également et surtout, des tours de manège.

Installé en plein cœur de Paris, à la porte Maillot, le jardin d'acclimatation accueillait les jeunes enfants désireux de profiter d'une journée de plein air, en cavalant et dévorant d'énormes barbes à papa.

– Allô ! Juliette, questionna Elvyre dans le combiné, tu vas bien ma puce ?

– Oui, répondit l'enfant de sa petite voix douce.

– Tu peux me passer maman, j'ai une bonne idée pour toi aujourd'hui, termina-t-elle d'un ton joyeux.

– Je ne peux pas, je suis toute seule.

– Comment ça toute seule, s'inquiéta aussitôt Elvyre. Où est ta mère ?

– Elle est sortie, répondit Juliette tout naturellement.

– Sortie ! reprit Elvyre. Mais alors qui te garde ?

– Je suis dans mon lit avec Chloé.

– Ah ! Chloé. Tu peux me la passer, ma chérie. Juste quelques minutes. Je voudrais lui parler de toi.

– Ben non ! Chloé ne sait pas parler. Les poupées ne parlent pas, Elvyre, continua-t-elle en riant.

– Oui, bien sûr, que je suis bête. Mais... Enfin, qui te garde, alors ? questionna-t-elle inquiète.

– Personne, je te l'ai déjà dit, répéta l'enfant légèrement excédé. Et j'ai faim.

– Bon ! Tu sais ce que tu vas faire, ma chérie ? Tu t'habilles et tu attends sagement que je vienne te chercher. C'est bien compris ?

– Oui, tu es gentille Elvyre. Je m'ennuie toute seule.

C'en était trop ! Non seulement ces dernières semaines Joan restait injoignable mais elle abandonnait une enfant de sept ans toute seule dans un appartement.

D'un geste rageur, Elvyre laissa retomber le téléphone sur son socle avec un bruit sourd.

Sandy, la jeune fille au pair qui passait justement à cet instant, de retour d'un de ses cours de français, fut surprise par la violence du geste. Elle, qui d'ordinaire appréciait la gentillesse d'Elvyre, eut du mal à reconnaître la douce jeune femme. Elvyre se sentit aussitôt obligée de se justifier.

– Incroyable, lâcha-t-elle excédée. Joan s'est éclipsée et Juliette est livrée à elle-même, sans personne pour prendre soin d'elle. C'est inadmissible !

Sandy resta un instant debout, tentant de comprendre ce qu'Elvyre lui expliquait.

Les sourcils froncés, elle réfléchit un moment, puis finit par saisir la raison de sa rage.

Depuis plus d'un an elle s'était installée en tant que jeune fille au pair chez Elvyre. Elle appréciait énormément sa bonne humeur malgré les problèmes familiaux qu'elle traversait. Son époux était lui aussi charmant. Enfin, les rares fois, où elle l'avait aperçu.

Malgré ses vingt-deux ans, Sandy avait appris à ne jamais juger autrui. Elle se gardait d'émettre la moindre opinion sur cette famille où elle était à son aise.

Ayant elle-même vécu hors d'un foyer normal – ses parents divorcèrent alors qu'elle était âgée de huit ans – Sandy avait énormément souffert de solitude.

C'est pourquoi aujourd'hui elle entourait David de beaucoup d'affection, tout en sachant que jamais elle ne se substituerait à Elvyre pour éduquer cet enfant. Mais elle accomplissait avec plaisir le rôle qui lui était attribué.

Etudiante en langues étrangères, Sandy se préparait

au métier d'interprète. Elle avait choisi de vivre en France sans regretter les Etats Unis. Elle se sentait à l'aise à Paris, qu'elle trouvait sublime et envoûtant.

Originnaire de l'état de New-York, elle n'était pas effrayée par la vie trépidante des grandes villes.

Son diplôme en poche, elle se voyait bien vivre ici où quelques amis partageaient déjà son quotidien.

Sandy savait qu'elle n'était pas très jolie. Comme beaucoup d'Américaines, elle souffrait d'un embonpoint inesthétique et particulièrement fâcheux dans la capitale où la plupart des femmes étaient minces et sveltes, portant l'habit avec classe.

Elvyre lui avait déjà prodigué de précieux conseils sur la nutrition ainsi que sur le choix de vêtements amples.

Aussi aujourd'hui Sandy s'habillait-elle de façon plus appropriée et sa nouvelle coupe courte (ça allégeait sa silhouette) lui allait à merveille. Quant à la nourriture, s'astreindre à un régime lui était impossible. Elle ne parvenait pas à résister à une religieuse ou une tarte aux fraises, sans parler de la baguette de pain croustillante qu'elle dévorait à tout moment de la journée. Impossible de vivre dans la privation. Et puis, se disait-elle, la vie est bien trop courte pour faire fi des plaisirs de la table.

Toute potelée qu'elle était – un peu plus que potelée à dire vrai – elle plaisait à la gente masculine et n'étant pas du genre farouche, elle collectionnait les amants français.

Elle avait la beauté de la jeunesse mais en son for intérieur, elle savait qu'il lui faudrait trouver un mari avant ses trente ans. Après, ça risquait de se gâter. Son physique ne bénéficiera plus des atouts de la fraîcheur. Il lui restait donc encore quelques années.

Pour l'instant, elle aimait être là auprès d'Elvyre et de David qu'elle affectionnait.

– Peut-être que Joan est juste partie faire une course. Elle ne devrait plus tarder, tenta-t-elle d'expliquer.

– Ça m'étonnerait, la culpa Elvyre. En tout cas, moi je vais chercher Juliette sur-le-champ, elle passera la nuit avec nous. Prends soin de David ! A tout à l'heure.

Alors qu'elle sonnait à la porte, Elvyre espéra trouver Joan, prête à admettre que la rage qui la consumait concernait plus l'indifférence à son égard que l'abandon de son enfant.

Mais dès l'entrebâillement de la porte, l'inquiétude qu'elle lut sur le visage de Juliette lui ôta tout espoir. L'appartement lui parut triste et en mauvais état. Joan devait déjà depuis plusieurs semaines ignorer le rangement et certainement le plaisir de cuisiner.

La gamine aux cheveux courts et noirs, coupés au carré la regardait avec un regard angoissé. Toute menue, telle une délicate porcelaine, Juliette se serra contre elle.

D'une main, l'enfant tenait contre sa poitrine une poupée de chiffon dont les cheveux en laine marron lui caressaient le menton.

Dans l'autre main, elle portait un petit sac en plastique transparent dans lequel Elvyre découvrit une trousse de toilette rose pâle ainsi qu'un vêtement du même ton.

Elvyre enregistra la situation et son cœur se serra. Juliette avait préparé son bagage toute seule. Elle s'était habillée d'un pantalon rose clair ainsi que d'une chemisette blanche à motif rose. Ce petit bout de chou avait déjà l'instinct d'une jeune femme.

– Viens, ma jolie, lui dit-elle en tentant de refouler les larmes qu'elle sentait venir. David t'attend avec impatiente.

Trouille et confidences

Elvyre ne reçut l'appel de son amie que le lendemain fort tard dans l'après-midi. Affolée, au bord de l'hystérie, Joan bafouillait des mots incohérents.

Rentrée à l'aube, elle s'était rendue directement dans sa chambre pour s'affaler sur son lit, épuisée.

L'après-midi était bien avancée quand elle s'éveilla. Elle prit conscience de l'absence de l'enfant quand elle se rendit compte que Juliette ne lui avait toujours pas apporté son petit déjeuner. Un rituel dont elle se chargeait chaque fois que sa mère rentrait tard. Elle déposait alors le plateau sur le lit et mouillait les joues de Joan de nombreux baisers escargots.

Inquiète et à demi nue, elle courut vers la chambre de Juliette pour la découvrir vide.

La seule idée qui lui vint à l'esprit, la paralysa d'effroi : Bernard était venu, et s'était emparé de la fillette sans même la prévenir !

Aussitôt, Joan se saisit du téléphone. Elle voulait, avant de se précipiter chez Bernard, appeler Elvyre, la seule personne qui saurait la conseiller.

– Bernard vient de kidnapper Juliette, tu entends Elvyre, il m'a pris ma fille.

– Ton mari n'y est pour rien, répondit froidement Elvyre. Juliette est ici, elle joue avec David.

– Qu'est-ce qui t'a pris ? hurla Joan, hystérique dans l'appareil. Tu sais dans quel état je suis avec tes stupides initiatives. T'aurais pu au moins me prévenir.

– Comment ? répondit Elvyre agacée. Tu n'es jamais chez toi ! Ta fille était seule hier toute la journée. Je n'ai pas eu le cœur de la laisser et elle a dormi à la maison.

– Ma fille est assez grande pour se garder toute seule, répliqua Joan d'une voix stridente. Je n'ai pas un mari qui, du bout du monde, m'envoie du fric pour m'éclater. Je fais ce que je peux.

– Ta fille n'a que sept ans, elle peut rester seule quelques heures mais pas deux jours, répondit-elle tentant d'ignorer sa phrase sur Benji.

Joan savait qu'Elvyre avait raison et Juliette était entre de bonnes mains.

Aussi se calma-t-elle en changeant de ton et de sujet.

– Tout bouge pour moi en ce moment et j'ai des tas de choses à te raconter. J'ai décroché un second rôle, Elvyre. Je tourne dans quinze jours.

Elvyre ne sembla pas vouloir clore le chapitre.

– Ce n'est pas à Juliette de payer la note de tes absences.

– Huit jours de tournage, tu te rends compte ? Je n'arrive toujours pas à y croire ! Alors, tu ne me félicites pas ?

– Pourquoi devrais-je le faire ? continua Elvyre écoeurée par tant de désinvolture. Il y a une minute tu criais au kidnapping et maintenant tu veux qu'on t'admire ! Et d'ailleurs, tu l'as eu comment ce bout de rôle ? Certainement en couchant avec la production ! Alors, excuse-moi, tu te passeras de mes félicitations.

Joan reçut ces derniers mots comme une gifle en plein visage. Vacillant sous l'effet des mots assassins, elle ne voulut pas en rester là.

– Non mais dis donc, je rêve ! Tu me fais la morale, toi ? Pendant que ton mari s’envoie en l’air avec sa collaboratrice, toi tu te frottes comme une chatte en chaleur aux cuisses d’Emmanuel. Alors, t’es bien mal placée pour me faire la morale. Ramène-moi ma fille, et que je te vois plus.

– Elle sonnera, seule, à ta porte, répliqua Elvyre furieuse, car je ne serai pas à ses côtés.

De part et d’autre, le téléphone tomba tel un couperet, laissant les deux jeunes femmes en proie à une respiration sifflante et à des regards meurtriers.

Novembre 1975

Voyage au bout du monde

Comme elle l’avait prétendu, Livia s’était tenue éloignée de tout casting.

Les cours étaient terminés depuis cinq mois, et après avoir remporté haut-la-main le concours de fin d’année, elle avait refusé l’alléchante proposition de M. Baudoin qui souhaitait la voir animer la classe de première.

Elle désirait surtout ne plus avoir de contact avec cette profession qui somme toute ne lui avait rien apporté de bon. Rien !

Pas même une satisfaction personnelle. Avoir joué la comédie sur scène devant un auditoire enchanté de ses prestations, n’avait pas fait d’elle une comédienne. Loin de là !

Elle gardait encore en mémoire les horribles angoisses des répétitions « Chez Félix » qui la laissaient complètement paralysée.

Elle avait abandonné le spectacle au dernier moment,

et, jusqu'à aujourd'hui, ne se le pardonnait pas.

A plus de trente ans, Livia ne savait toujours pas où était sa place en ce monde ni pourquoi elle était née. Pour mourir, peut-être, à cent vingt ans après une vie morne et stérile, sans nul intérêt !

Lors de ses longues marches dans les rues de Paris, elle avait l'impression que les passants la regardaient en disant : « Tenez, voyez la femme inutile, celle qui respire pour rien. »

Grâce à l'intervention de ses parents, elle s'était dénichée un emploi qui devait la satisfaire au sein de l'association CHD : « La Cause Humanitaire à Défendre ».

Pour une fois, elle avait ressenti l'envie de rencontrer une mission humanitaire. On lui parla de Sao Tomé, une petite île située dans le Golfe de Guinée à trois cents mètres des côtes gabonaises, qui venait tout juste d'acquérir son indépendance après plus de cinq siècles de colonisation portugaise.

Là-bas, on s'occupait de la population analphabète.

Livia s'était vu offrir le poste de secrétaire de direction. Son travail consistait à faire le lien entre l'association et les membres en mission. Sous sa direction se faisait l'envoi de livres et de fournitures scolaires.

Deux fois par an, elle devait se rendre sur place pour une période de quinze jours afin de rencontrer les bénévoles et rendre compte à ses supérieurs de la situation sur place.

Faire le tampon entre l'étranger et la France déplaisait à Livia.

Elle voulait s'impliquer directement. Etre sur place, loin de France. Encore une fois, ses parents usèrent de leurs relations. Et Livia eut gain de cause.

Aujourd'hui, elle s'apprêtait à rejoindre son nouveau poste.

Elle avait respecté toutes les vaccinations, suivi toutes les recommandations l'obligeant à se munir d'une petite pharmacie.

Elle se dit que même si elle ne devait rien recevoir en ce bas monde, elle se donnerait sans compter pour les autres. Pour ceux qui se battaient pour un lopin de terre, ceux qui souffraient en silence, ou qui bâtissaient leur pays juste avec leurs mains nues. Le savoir était primordial pour accéder à la naissance d'un état. Livia se félicitait de parler et d'écrire le portugais, le français et l'anglais. Des atouts qui lui serviraient sur place.

Des larges baies vitrées de l'aéroport, elle contempla l'avion de la compagnie TAP Portugal qui allait l'emmener vers son nouveau destin.

Paris Orly Ouest, destination Sao Tomé avec correspondance à Lisbonne !

Un instant, elle ne put retenir un frisson d'effroi. Là-bas, à Sao Tomé, elle ne connaissait personne. Nulle main amie ne se tendrait vers elle dans les moments difficiles ou quand son pays natal lui manquerait.

Contre l'avis de ses parents, elle avait foncé tête baissée vers un avenir qu'elle percevait haut en couleurs. Mais au fond de son cœur, Livia savait parfaitement pourquoi elle s'était embarquée pour une si lointaine contrée. Pour l'homme qu'elle chérissait de tout son être. Pour lui qui n'avait plus donné signe de vie depuis presque cinq ans. Où était-il ? Avec qui vivait-il ? Comptait-elle encore pour Norbert ? Savait-il seulement qu'elle ne vivait et ne respirait que pour lui ?

« J'espère qu'il sera fier de moi et qu'enfin il viendra

me retrouver pour finir notre vie ensemble. Sur un même chemin et non en parallèle ! Je veux des enfants de lui, soupira-t-elle. Des enfants qui seraient un mélange de nous deux. Des petits de lui et de moi. »

Tout à coup, elle fit volte-face et chercha du regard une cabine téléphonique. Le visage d'Elvyre venait de se superposer à celui de Norbert. Poussée par le désir d'entendre sa voix chaleureuse, Livia se mit à courir vers la cabine. D'une main fébrile elle forma le numéro avec l'espoir que son amie soit à son domicile.

– Oui ? Allô ! répondit Elvyre d'un ton neutre.

Très émue mais en même temps gênée par le souvenir de sa peu glorieuse défection, Livia demanda d'une voix douce :

– Elvyre ?

– Oui ! C'est toi Livia ? Qu'elle surprise, enchaîna-t-elle joyeuse, après avoir reconnu la voix de son amie. Comment vas-tu ?

– Bien, très bien, répondit Livia, heureuse de constater qu'apparemment Elvyre ne semblait plus lui en vouloir. Je pars.

– Ah, bon ? Et tu vas où ?

– A Sao Tomé ! Tu connais ma passion pour les démunis ! Eh bien, je vais les rejoindre.

– Mais... Livia, je n'ai jamais entendu parler de cet endroit ? Tu es sûre de son existence ?

– Evidemment, tu penses que je serais partie sans même m'en être assurée ? Sao Tomé est une petite île du Gabon !

– Ha ! Oui ? Et qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

– Tous les métiers, je suppose. Ils ont besoin de

volontaires, au moins je servirai à quelque chose.

– Tous les métiers ? Mais... Et le théâtre alors ? Je t'en prie Livia, reste, ne pars pas.

– Dis-moi un mot de réconfort, Elvyre, tu es la seule que j'appelle avant mon départ !

Apparemment, Livia avait pris sa décision. Rien ni personne ne ferait changer d'avis à cette entêtée. Afin de préserver à jamais leur amitié, Elvyre crut bon de lui annoncer une bonne nouvelle.

– Livia, d'ici quelques jours je reprends le spectacle au « Lapin Blanc ».

– Elvyre j'en suis heureuse pour toi ! Et c'est quoi Le Lapin Blanc ?

– Un café-théâtre. Je suis sûre que cette fois ci, on va casser la baraque.

– C'est qui « on » ? T'as trouvé une bonne comédienne ?

– Non, non ! T'y es pas. C'est notre grandiose Patty ! Son nez est au top, alors on remet ça ! Elle est bien décidée à faire briller son nom.

Apaisée, Livia laissa son regard errer vers les grandes baies vitrées de l'aéroport. Un sentiment de joie l'emplit pour Elvyre mais se teinta de peine au souvenir de Sylvain. Il lui fallait parfois avoir recours à des photographies pour retrouver ses traits. Ce qui lui fit aussitôt penser à Benjamin.

– Et Benjamin, qu'en pense-t-il ?

A cette question, Elvyre sentit sa gorge se nouer mais répondit comme si de rien n'était.

– Il est content pour moi ! J'espère qu'il me reviendra très vite et que tout reprenne comme avant.

– Benjamin t'aime vraiment, il saura retrouver le

chemin du cœur. Garde confiance, Elvyre.

– Livia, tu es une fille formidable. Sache que tu vas beaucoup me manquer. Prends bien soin de toi !

– Oh ! Faut que je te laisse, on m'appelle.

Livia courut vers la porte d'embarquement qui s'apprêtait à fermer ses guichets. Essoufflée, elle parvint à la cabine. Par la porte encore ouverte, une main longue et solide la saisit et la déposa à l'intérieur de l'appareil.

D'un sourire timide, elle remercia Sylvain le jeune homme qui allait, comme tant d'autres, devenir son compagnon de voyage. Le regard amical qu'il lui renvoya lui réchauffa instantanément le cœur, et Livia se dit qu'après tout, les voyages forment la jeunesse... et enrichissent l'amitié.

Le lapin blanc de l'Ancien

Durant l'année 1975, les cafés-théâtres animaient les soirées de la capitale. La France se passionnait pour ce nouveau style de spectacle.

Au Café de la Gare, Coluche s'en donnait à cœur joie, tandis qu'au Café d'Edgar, Sylvie Joly et Pierre Péchin suivaient la mouvance. Les frères Jolivet, eux, préférant la rue des Blancs Manteaux, jouaient à guichets fermés à la Pizza du Marais.

A cette époque, on savait s'amuser et rire avec un petit côté d'étudiants indociles.

Tous les soirs, le Lapin Blanc affichait « complet », à la plus grande satisfaction et fierté des deux jeunes femmes. Le Lapin Blanc était à l'époque « Le » Café-Théâtre.

D'environ soixante mètres carrés, il pouvait recevoir jusqu'à quatre-vingts personnes.

Entièrement peint en noir, des murs au plafond, il disposait de bancs placés en rang « d'oignons ». Une fois assis, il était impossible de se mouvoir tant les spectateurs se tenaient serrés les uns aux autres.

La petite scène, surélevée, disposait tout de même de rideaux noirs fixés au mur de part et d'autres. Devant un décor très sommaire, les artistes arrivaient directement sur scène pour attaquer leur spectacle.

Le patron du Lapin Blanc, que l'on surnommait Lucien l'Ancien, était un ex-comédien qui n'avait jamais percé et qui avait voulu garder un pied dans le métier en ouvrant un Café-Théâtre.

Doté pourtant d'une personnalité hors du commun, il n'avait, hélas, pas le même charisme sur scène. A chacune de ses apparitions, le public s'endormait au bout de dix minutes, offensant le pauvre Lucien qui, dégoûté n'arrivait pas à se défaire de cette passion.

La quarantaine bien portée, l'Ancien était un beau garçon mince et grand.

Le cheveu brun, sans un fil d'argent, il pouvait facilement passer pour plus jeune qu'il ne l'était.

Beaucoup se demandaient pourquoi il était encore célibataire. Bien qu'entouré de jolies et prestigieuses comédiennes, on ne l'avait jamais vu parader au bras de l'une d'entre elles.

En aucun cas, il n'aurait voulu mélanger travail et vie personnelle. Lucien l'Ancien recherchait son idéal féminin ailleurs que dans son métier.

C'était déjà bien suffisant qu'il fût la « tête en l'air », une autre aurait été de trop ! Comme il se plaisait à le dire.

Très assidu dans ses recherches, Lucien en était encore

à chercher l'âme sœur parmi les jeunes femmes qu'il côtoyait lors de ses rares sorties nocturnes.

Il traînait derrière lui une image pleine de douceur et de tolérance qu'il devait à sa petite enfance. A sa tendre génitrice ! Une femme compréhensive et intelligente. Une mère câline et affectueuse.

Son père ne connut jamais ni les cris, ni les jalousies ni les autres défauts de la gente féminine. Lucien rêvait d'une vie tout aussi semblable que la sienne. Or, à ce jour, il n'avait trouvé que des jeunes femmes superficielles, jalouses, caractérielles, boudeuses et menteuses.

Lucien préférerait donc vivre seul mais en harmonie avec sa vision de la vie.

De toute façon, son Café-Théâtre l'absorbait entièrement et une femme aurait été de trop.

S'il lui arrivait d'éprouver un désir de femmes, il sautait dans sa voiture et roulait au pas du côté du bois de Boulogne.

Une fois le désir assouvi, il courait retrouver son cher « Lapin Blanc », qui l'attendait dans le noir complet.

Il sélectionnait ses spectacles et n'acceptait jamais ceux qui ne l'inspiraient pas. Comme, par exemple, le spectacle de ces deux jeunes femmes, proposé par Mathilde, la patronne de « Chez Félix ». Il l'avait trouvé assez moyen. Avant de leur permettre de jouer, il avait exigé des modifications qui cadraient davantage avec le style du « Lapin Blanc ».

Sans discuter, elles avaient aussitôt retravaillé le texte en tenant compte de ses suggestions. Barré, ratifié, changé, ce nouveau spectacle n'avait rien à voir avec l'ancien. Une fois au point il avait donné son accord. Aujourd'hui, il ne

regrettait pas de s'être investi. Le spectacle plaisait, les filles s'éclataient se permettant même des improvisations qui redonnaient au spectacle un petit coup d'innovation incitant les spectateurs à revenir.

Si le « Lapin Blanc » affichait salle comble, un détail tracassait Patty. Quand, sous les tonnerres d'applaudissements, son regard survolait la salle, l'absence totale des gens de la profession lui tordait les tripes.

D'accord, elle avait lu dans la rubrique spectacle de Marie-Claire, un entrefilet qui vantait les mérites de deux jeunes comédiennes. Mais à part cette revue, rien. Aucun quotidien ni magazine n'avaient à ce jour daigné leur accorder la moindre interview. Qu'Elvyre ne s'en formalisât pas l'excédaient. Seules lui importait les œillades énamourées qu'elle dédiait à un homme dans la salle, toujours le même, Emmanuel, qui les avait suivi après leur départ de « Chez Félix ».

« Quel con ! pensait-elle. Cet homme ne sait pas ce qu'il veut. D'abord moi, ensuite Elvyre. Je n'aurais pas confiance en ce genre d'individu, continua-t-elle en scrutant Emmanuel qui applaudissait à tout rompre.

Elvyre ne semblait jouer que pour lui, lui destinant après chaque représentation mille baisers envoyés dans un souffle. Tout sourire et coquette à souhaits, une fois le spectacle terminé, elle s'empressait de le rejoindre et entamait avec lui des discussions qui n'en finissaient pas, abandonnant Patty. C'était dégoûtant de les voir se trémousser comme des limaces en mal de sexes.

Décidément, Elvyre était loin d'être une amie sincère. Occupée par sa petite vie personnelle, elle en oubliait la seule qui prenait ses intérêts à cœur.

« Enfin, se dit-elle en soupirant, advienne que pourra, moi en tous cas, je me battrai pour arriver. Si cette imbécile d'Elvyre voulait s'envoyer en l'air avec cet abruti, qu'elle le fasse au plus vite. Ça lui débloquera les neurones. »

Du fond de la salle, Bébert, présent comme tous les soirs au « Lapin Blanc », posait sur Patty un regard empreint d'une immense tristesse. Il sentait combien elle lui échappait et chaque jour davantage. A mesure que le temps s'écoulait, il redoutait qu'elle vienne mettre fin à leur idylle. Depuis cette satanée opération, elle ne lui manifestait plus les mêmes sentiments. Et alors qu'elle se détournait tout doucement de lui, il l'aimait encore plus. Avec amour, il la contemplait tandis qu'elle s'avançait vers lui, et ressentit un mal fulgurant lui transpercer la poitrine.

« Je ne veux pas la perdre, se disait-il en son for intérieur. Elle n'est pas parfaite, mais elle est ma vie et je l'accepte telle qu'elle est. »

– Alors mon ténébreux Bébert, toujours aussi pensif ?
Et peut-on savoir à quoi pense mon bel étalon ?

– A qui d'autre que toi, ma beauté ? lui répondit Bébert doucement. Tu sais bien que toi seule comptes pour moi !

Cette réponse contraria Patty qui s'en trouva mal à l'aise.

« C'est drôle, pensait-elle, comme la vie est bizarre. Je ne l'aime plus et lui m'aime encore plus qu'avant. Il faut que je lui parle rapidement sinon ce type va me bouffer entièrement. »

Et puis il ne fallait pas oublier Armand qui tenait à

la voir chaque jour. S'il venait à rencontrer Bébert sur son chemin, il s'en irait sans crier gare. Pas question de perdre le richissime magicien et ses amis du spectacle.

Cet homme était un don du ciel, Bébert n'allait pas tout gâcher, quand même. Et apparemment, elle n'avait plus le choix ! Il lui fallait prendre une décision sur-le-champ. Car de loin, elle apercevait Armand qui, le sourire aux lèvres, lui envoyait du bout des doigts, des baisers enflammés.

Qu'il a l'air vieux dans son costume ridicule, se dit-elle tandis qu'elle le contemplait en faisant la moue. Qui porte un complet trois pièces pour venir au café-théâtre ? Elle poussa un soupir fataliste en se disant que c'était ça ou rien ! Le rien étant Bébert, qui en était encore à vivoter de petits « rien ».

– Bébert, il faut qu'on parle tous les deux.

– Non ! Pas maintenant. Attends encore un peu, s'alarma Bébert qui sentait venir une catastrophe.

– Justement non ! s'emporta Patty, excédée. Il faut savoir se retirer quand plus rien n'est comme avant.

– Tu penses que c'est le bon endroit pour entamer cette discussion ? répondit-il tentant de sauvegarder les derniers instants en sa compagnie. On en reparle plus tard.

– Bébert, arrête de jouer à faire semblant. D'ailleurs quoi te dire que tu ne saches déjà ? Tout est fini et bien fini. C'était merveilleux toi et moi, mais toutes les bonnes choses ont une fin. Oh ! Excuse-moi, mais un admirateur m'appelle ! Salut Bébert, et s'il te plait, ne reviens plus.

Sans éprouver la moindre compassion pour cet homme qu'elle avait tant aimé, Patty se leva prestement. Elle lissa sa tenue de scène, passa la main dans sa vaporeuse chevelure

blonde et s'en fut rejoindre Armand Guérin qui l'attendait. Mais ayant intercepté le regard de Patty vers un autre que lui, Bébert lui saisit brutalement le bras en la faisant pivoter sur elle-même.

– Tes grands airs de star n'ont pas encore fait de toi une vedette, lui jeta-t-il au visage avec rage. Méfie-toi, Patty, bien souvent on se réveille brutalement d'un rêve inachevé. Je vois qu'il est inutile que j'insiste davantage, ta décision est prise et mon remplaçant est déjà là. D'accord, je pars mais c'est moi qui te quitte !

En le regardant s'éloigner à grandes enjambées, Patty prit une grande bouffée d'air. Enfin l'épisode Bébert venait de s'achever. Relevant fièrement la tête, elle se dirigea vers Armand qui commençait à s'impatienter.

Debout dans son smoking noir, habillé comme pour se rendre à une réception, il souriait. Patty lui trouva décidément un air vieillot et démodé.

« Faudra que je le rhabille de la tête aux pieds, se dit-elle dans un soupir. Avec son fric, ça devra pas être bien difficile. En plus, il est tout maigre. Avec ce smoking étriqué il a l'air d'un vieux coq rabougri. Ça va pas être facile de coucher avec, termina-t-elle déprimée. »

Elle se savait grande et pulpeuse mais aux bras de ce petit homme maigre, elle devenait une géante sacrément charpentée. Quelle horrible vision ! Enfin ! Dans la vie on ne pouvait malheureusement pas tout avoir. Beau, jeune, riche et célèbre, ça n'était apparemment pas pour cette fois. Tant pis !

De loin, Elvyre avait assisté au départ précipité de Bébert. Elle avait compris que son règne avait pris fin et

que plus jamais elle ne le saluerait. D'ailleurs bien avant cet entretien, elle savait que Patty l'avait relégué parmi ses amants d'antan. Tiens ! Son chirurgien lui enlaçait la taille. Son regard amoureux était sans équivoque. Savait-il que la belle était déjà mariée ?

Elle fut interrompue dans ses supputations par Emmanuel qui, plus impatient que jamais, lui reprocha son manque d'attention. Alors, heureuse d'être également importante pour un homme, elle s'enquit, avec toute l'attention requise, des projets d'Emmanuel.

– Quand pourrais-je lire ce scénario ?

– Demain ! Je te l'apporte dès demain. D'accord ? lui proposa Emmanuel, avec dans le regard une petite flamme.

– D'accord, demain, répondit Elvyre.

Elle savait combien était vertigineuse la pente sur laquelle elle s'engageait. Mais seule depuis si longtemps, elle souhaitait qu'il lui arrive quelque chose. N'importe quoi, pourvu qu'elle se sente revivre à nouveau.

Mariée à un homme dont elle était follement amoureuse mais si loin depuis plus d'un an.

« Cette absence me tue. Ce manque de lui, me consume chaque jour à petit feu. Mourir d'amour ! C'est ce que je ressens jusque dans mes tripes. »

Elle éprouvait pour Emmanuel des sentiments sincères. De ça, elle en était sûre. Il était si attentionné. Si aimant jusqu'à même s'oublier. Mais pouvait-on logiquement aimer deux hommes à la fois ??? N'était-ce pas mal ?

Non ! Non ! Pourquoi toujours culpabiliser ! Parce que oui, c'est possible, car il s'agit de deux amours totalement différents. Et puis, on peut aimer deux hommes quand on a le cœur gros. Mais comment envisager cette relation ?

Qu'advierait-il de son couple ? De David ?

Après tout, la vie comportait des risques pour ceux qui voulaient la vivre pleinement. Aujourd'hui elle voulait vivre, demain arrivera bien assez tôt.

Novembre 1975

Le nouveau « chez soi » de Livia

Sous la chaleur de ce mois de novembre, Livia accompagnée de ses compagnons de voyages, attendait patiemment que l'on vienne la prendre en charge. Terrassée par une chaleur moite, sans le moindre petit filet d'air pour la soulager, elle était assise sur son baluchon au milieu d'une douzaine de jeunes gens.

Dans l'avion, elle en avait compté beaucoup plus mais, à leur arrivée, ils avaient été séparés par petits groupes et dirigés vers d'autres destinations. Après les avoir fait monter dans un bus, celui-ci avait pris la direction du sud, pour s'arrêter à Porto Alègre, un petit port installé en bord de mer, et posé sur l'équateur.

Après s'être présenté, Nimba, leur chef de groupe leur proposa de le suivre vers la destination qui leur était impartie et qui se trouvait à quelques kilomètres de là. C'est donc, à pied et à la queue-leu-leu, qu'ils avaient arpenté les chemins sinueux, traînant leurs bagages plus que les portant. Tous étaient incommodés par cette chaleur.

Trois quarts d'heure plus tard, ils découvrirent enfin le village qui allait devenir leur nouveau domicile pour les quelques mois à venir.

Le paysage changeait de Paris. Livia sentit qu'elle aimait déjà cet endroit et que les grands voyages à travers

la France feraient dorénavant partie du passé.

Curieuse de découvrir son nouveau foyer, elle parcourut du regard l'ensemble du panorama. Le petit village croulait sous la flore. De la rue principale goudronnée, où elle se trouvait, s'évadaient des petits chemins qui se perdaient dans la luxuriante végétation.

Elle pouvait apercevoir l'un d'entre eux et discerner en même temps une enfilade de petites maisons en bois et en pierre, entourées d'arbres et de fleurs multicolores.

Persuadée que rien ne pouvait s'épanouir sous ce soleil de plomb, elle fut surprise de découvrir autant d'étendues vertes.

Ce deuxième plus petit pays d'Afrique détenait-il enfin ce qu'elle avait espéré trouver si loin de chez elle ? Aurait-elle enfin déniché son havre de paix parmi ces hommes et ces femmes bardés d'un sourire permanent ?

Vêtus de shorts, de robes et de petits hauts dénudés très colorés, ils ne semblaient attacher aucune importance à leur tenue vestimentaire.

Ces radieux Santoméens s'exprimaient en portugais, une langue exigée pour cette destination que chacun manipulait aisément.

Un peu plus loin, Sylvain qui conversait avec deux autres jeunes la rassura d'un signe de la main. Répondant à ce geste amical, Livia sourit avec un signe de tête. Il lui sembla même ne plus ressentir le mal-être qu'elle avait connu à Paris.

« La nouveauté pourra peut-être me surprendre, se dit-elle. Mais j'espère que le passé est enterré : je dis bien, tout le passé ! »

En aspirant une bouffée d'air, Livia intercepta le lourd

parfum des arbres bourgeonnants ainsi qu'un mélange d'odeurs de fleurs épanouies. Comme c'était agréable après un si long voyage en avion !

Jusqu'à ce jour, elle ne se savait pas atteinte de claustrophobie.

Aujourd'hui, elle en avait ressenti les symptômes tout au long du voyage. Constamment sous l'emprise d'une oppression persistante, et malgré le soutien précieux de Sylvain, elle n'avait pas su trouver un endroit susceptible de l'apaiser.

Aussi s'était-elle tenue la plupart du temps, assise droite sur son siège, les doigts crispés aux accoudoirs, grignotant à peine ses repas.

Après ce long et terrifiant voyage, elle avait avec soulagement retrouvé la terre ferme bien décidée à ne plus jamais la quitter.

A présent, encore assise sur son bagage, elle voyait venir vers eux une jeune femme vêtue d'une longue robe à ramage multicolores et d'une paire de sandales en cuir marron. Les cheveux crépus noués sur le haut du crâne, elle tenait entre ses mains, un cahier et un stylo. Elle entreprit de faire l'appel.

A l'énoncé de son nom, Livia leva la main, comme ses compagnons. Malgré sa fatigue, elle esquissa même un sourire.

Ici, on avait apparemment le badinage facile. Ces gens disposaient d'un caractère joyeux des plus communicatifs. Par ailleurs, la jeune femme qui devait certainement assumer de hautes responsabilités, leur souriait de toutes ses dents bien alignées et très blanches.

Cette jeune responsable les mena sur la petite place centrale qui faisait office de salle de réunion.

Depuis leur arrivée, la population s'était pressée pour contempler ces gens venus de si loin à seule fin de leur apprendre à parfaire, et leur langue natale, et certaines langues étrangères.

Les autochtones accompagnaient leur visite d'un radieux « Bom dia » (bonjour) ou « como vaï voce ? » (comment allez-vous ?) puis s'en retournaient rejoindre leur labeur.

Les enfants se bousculaient dans des rires bruyants.

Certaines petites filles avaient le crâne rasé tandis que d'autres portaient une chevelure très courte ou nattée serrée.

De jeunes garçons au regard effronté s'avancèrent et certains vinrent toucher les bras de ces étrangers ou caresser leurs cheveux.

Surpris par le crâne lisse de Livia, encore rose nacré, ils semblèrent se demander si elle était un homme ou une femme. Tous dispensèrent leur bonne humeur sans compter, l'accompagnant parfois d'un pas de danse improvisé.

Après l'appel, la responsable qui se prénomma Badou, leur apprit qu'ils devaient maintenant rejoindre leurs habitations situées à l'autre bout du village.

Derrière Badou, le petit groupe s'engagea sur la route principale en direction du Nord.

Ils arrivèrent devant des baraquements construits en enfilade et disposant chacun d'une pièce.

Au fur et à mesure qu'ils atteignaient une porte, Badou l'ouvrait et la proposait à quatre personnes de même sexe.

Livia et trois de ses compagnes les plus proches, prirent donc possession de leur chambre. L'endroit était sympathique même si le confort n'en était pas la priorité.

La chambre disposait de quatre lits en fer blanc recouverts d'un couvre-lit en patchwork.

Quatre petites tables de nuit en bois brut et deux armoires du même bois complétaient l'ensemble du mobilier. Les murs, peints à la chaux, étaient vierges de toute décoration ce qui allait permettre aux nouvelles arrivantes de suspendre leurs propres souvenirs.

Il faisait très chaud à l'intérieur et, bien évidemment, l'air conditionné n'existait pas.

Livia se dit qu'il sera peut-être possible, plus tard, de se procurer un ventilateur.

La sueur dégoulinant sur tout son corps, elle avait hâte de prendre une douche. Elle laissa tomber son baluchon à ses pieds et s'affala sur son lit. Les trois jeunes femmes qui partageaient sa chambre l'imitèrent. Un timide sourire sur les lèvres, elles se dévisagèrent. Et puis, d'un même élan, elles engagèrent la conversation.

Chapitre 7

1976

A la pêche aux moules

Après plus de trois mois de silence de part et d'autre, Elvyre jugea qu'il était temps de reprendre contact avec Joan.

« C'est trop bête ! Deux amies ne doivent pas rester aussi longtemps fâchées, se disait-elle intérieurement. Et puis je t'aime trop, ma Jojo. »

L'amitié qui les liait depuis l'adolescence était suffisamment forte pour annihiler les mots échangés lors de leur altercation. Et pour tout avouer, Elvyre reconnaissait que la présence de son amie lui manquait.

« Si je dois être la première qui appelle pour rompre ce silence insupportable, eh bien je m'y attèle sur-le-champ. »

En formant le numéro sur son cadran téléphonique Elvyre se dit que le nouveau planning surchargé de Joan retarderait certainement leur future réconciliation.

Le ton de la voix enfantine qui lui répondit, lui permit de

penser qu'elle était dans le vrai. Joan était encore absente !

– Bonjour poussin, Maman est là ? questionna-t-elle sûre du contraire.

– Oui, mais elle dort, répondit Juliette doucement dans le creux du téléphone. Elle est jolie, tu sais, toute transparente comme blanche neige.

– Tu lis trop de contes de fée, Mélodie, rétorqua Elvyre en souriant. Va la réveiller et dis-lui que son amie veut lui parler.

– Mais j'ai déjà essayé quatre fois, répliqua Juliette contrariée, et elle dort toujours.

– Comment ça quatre fois ? s'exclama Elvyre inquiète. Retourne-y et n'hésite pas à la secouer très fort, ma puce. Vraiment très fort ! D'accord ?

– D'accord Elvyre, j'y vais, répondit la fillette en reposant le combiné sur la commode.

Elvyre entendit ses petits pieds nus courir sur le dallage, puis après quelques minutes de silence, le retour du bruit de ses pieds nus la réconforta malgré le bruit du combiné que Juliette tentait de reprendre maladroitement.

– Elvyre ? Maman veut pas répondre et elle est toute grise maintenant, termina-t-elle fière d'avoir su discerner la couleur du visage de sa mère.

– Comment ça grise, cria Elvyre affolée. N'hésite pas, et même si tu dois lui faire mal, il faut la réveiller.

– Non, répondit Juliette, si Maman veut dormir encore, moi je veux pas la réveiller.

– Mais ce n'est pas normal, Juliette. Jamais personne

ne continue à dormir après avoir été secoué autant de fois. Bon, tu sais quoi, j'arrive.

Elvyre raccrocha pour former le numéro de Patty. Elle lui proposa de la retrouver chez Joan car quelque chose d'anormal s'y passait.

Pour une fois, Patty était bien disposée. Elle accepta de s'y rendre.

Toutes deux se retrouvèrent presque au même instant au pied des ascenseurs. Elles se saluèrent amicalement puis Elvyre informa Patty de sa conversation téléphonique avec Juliette.

Au premier coup de sonnette, la porte s'ouvrit sur l'enfant qui se jeta sur Elvyre, le sourire aux lèvres.

– Je suis contente de te voir.

– Moi aussi, mon poussin, où est maman ?

– Dans sa chambre, répondit Juliette avec innocence. Oh ! Patty, t'as quelque chose de changé, qu'est-ce que t'es belle.

– J'ai toujours été belle, rectifia Patty hautaine, qui suivit son amie dans la chambre de Joan.

Dans la chambre obscure régnaient une atmosphère inquiétante et une odeur de renfermé. Les rideaux mal tirés laissaient entrer un rai de lumière qui se perdait sur la moquette.

Joan, exsangue, gisait sur le lit dans une position frisant l'indécence.

A moitié nue, le drap à peine enroulé autour de ses jambes, elle reposait silencieusement, la poitrine insuffisamment masquée par une nuisette beige transparente qui lui remontait sur le ventre.

Sa respiration semblait avoir quelque mal à s'extraire de sa poitrine, l'air ne trouvant apparemment pas de passage par ses narines closes.

Ses courts cheveux noirs, collés par la transpiration, séparés par touffes, laissaient entrevoir un crâne rosé surmontant un visage dénué d'expression.

Elvyre sut d'instinct que quelque chose d'anormal se passait. Sous le regard étonné de Patty, elle se jeta sur Joan et la secoua brutalement.

– Merde ! merde ! merde ! cria-t-elle terrifiée par ce qu'elle entrevoyait.

– Ben quoi merde ! questionna Patty effrayée par l'attitude d'Elvyre.

– Elle a dû prendre quelque chose. Je sais pas moi, peut-être des somnifères !

– Quels genres de somnifères ?

– Arrête de me harceler ! Tu vois pas que cette imbécile est à deux doigts de perdre la vie. Vite Patty, faut réagir. Sinon elle va nous claquer entre les doigts.

Patty resta paralysée de frayeur. Jamais de sa vie elle n'avait vu quelqu'un mourir sous ses yeux.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? On ne sait même pas ce qu'elle a pris ! répondit Patty complètement dépassée par la situation.

– Appelle les pompiers, je file inspecter la salle de bain. Dépêche-toi !

Tandis que Patty se dirigeait vers le téléphone, Elvyre bondit vers la salle de bain. En ouvrant la petite armoire murale qui servait de pharmacie, elle sut dans l'instant que Joan l'avait déjà visitée.

Des médicaments bousculés par des mains maladroites, trônaient en désordre sur les étagères.

Abandonnant très vite le placard, Elvyre s'empara de la petite poubelle bleue ciel au pied du lavabo. Elle la renversa à même le sol. Puis, éparpillant les déchets à quatre pattes, elle découvrit les boîtes vides de somnifères.

Elle rejoignit la chambre en courant, tira Joan au bord du lit et lui introduisit sans douceur, deux doigts au fond de la gorge.

Inerte, Joan se laissait faire.

Surprise par la galopade d'Elvyre, Patty pénétra dans la chambre. En voyant les doigts d'Elvyre dans la gorge de Joan, elle comprit ce dont il s'agissait.

Mais elle n'était pas la seule à observer ce triste spectacle.

Accroupie dans un coin Juliette, contemplait la scène depuis un bon moment. Personne ne s'était aperçu de sa présence. Elle regardait les adultes bouger, courir et se lamenter sans comprendre. Cependant, son cœur battait à tout rompre. Comme si quelque part, au fond de son cerveau, un avertisseur lui faisait comprendre combien l'instant était crucial. Et que la vie de sa maman dépendait de ces deux femmes dont l'une persistait à la faire vomir !

– Et les pompiers ? questionna Elvyre en apercevant Patty.

– Ils arrivent, répondit celle-ci, terrorisée. Est-ce que... ?

Elle suspendit sa phrase étonnée par la violence du jet qui, éclaboussant au passage les deux jeunes femmes, venait de jaillir d'entre les lèvres exsangues de Joan.

Elvyre s'écarta quelques secondes puis réintroduisit ses doigts à l'intérieur de la bouche, bien décidée à extraire la totalité des remèdes absorbés.

Après d'horribles spasmes douloureux, Joan parut en avoir fini avec les déjections. Ses amies la contemplèrent consternées par ces vomissures qui étaient l'ignoble traduction d'un amoncellement de souffrances physiques et morales.

– L'important, expliqua Elvyre à Patty, c'est que Joan ne doit surtout pas se rendormir. Ne m'en demande pas les raisons, mais c'est ce que j'ai vu faire à la télévision dans ce genre de situation. Allez, on la met debout, et on y va.

Portant maladroitement Joan, les deux jeunes femmes entamèrent une marche forcée.

Bien que titubantes sous son poids, les jeunes femmes s'obligèrent à chanter dans l'espoir de la réveiller. Joan paraissait toujours somnolente.

N'en pouvant plus, Elvyre lui envoya deux gifles magistrales en espérant une réaction de sa part.

Ne voulant pas être de celles qui se tiennent à l'écart, Patty à son tour, lui expédia un aller-retour bien placé qui marbra aussitôt les joues de Joan de rouge carmin.

Petite ombre silencieuse derrière le trio, Juliette sursauta au bruit des gifles. Le visage de sa mère dodelina d'un côté à l'autre. Traumatisée, Juliette préféra retrouver l'obscurité apaisante de sa chambre. Chantant à tue-tête, le cortège continua son étrange ballet, croisant parfois le regard de l'enfant médusée qui, assise dans un coin, serrait étroitement sa poupée de chiffon sur son cœur.

Enfin, Joan reprit les couleurs de la vie en marmonnant :

– Je veux dormir... Dormir. S'il vous plaît... laissez-moi dormir.

Mais, sourdes à sa demande, les deux jeunes femmes

entonnèrent un air à la mode qui perçait les tympans.

A la pêche aux moules, moules, moules
Je n'veux plus aller maman
Les gens de la ville, ville, ville
M'ont pris mon panier maman
Les gens de la ville, ville, ville
M'ont pris mon panier maman.

Cet air, que Jaques Martin entamait dans son Petit Rapporteur chaque dimanche à l'heure du déjeuner, était né pour sauver la vie d'une jeune femme.

Les mots pénétraient dans le cerveau nébuleux de Joan pour éclater en un millier d'étincelles explosives.

Un coup de sonnette interrompit ce concert infernal. Joan se sentit élevée de terre, puis reposée sur un lit étroit et finalement emportée vers l'extérieur. L'air frais lui caressait le visage, lui apportant par la même occasion le silence.

– Juste ciel, gémit-elle, c'en est fini de cette horrible cacophonie. Merci Seigneur.

Dans l'appartement devenu silencieux, inondées de sueur pour avoir tant dansé et chanté, Elvyre et Patty s'affalèrent d'un même élan sur le canapé du salon.

Rassurées par la certitude qu'à présent Joan était entre de bonnes mains, ni l'une ni l'autre n'éprouva l'envie de parler. Se sentant comme dépossédées soudain d'un bien cher retiré trop rapidement, elles se contemplèrent désœuvrées.

Des sanglots leur parvinrent de la chambre d'enfants et les détournèrent de leur mutisme.

Courant vers la chambre, elles découvrirent Juliette en pleurs, recroquevillée dans un coin du mur.

– Où ils ont emmené maman ? questionna-t-elle apeurée. Je veux ma maman.

Elles se concertèrent du regard.

– Qu'est-ce qu'on va en faire, demanda Patty insensible à la détresse de Juliette. Je n'ai aucune envie de m'en charger, et d'ailleurs moi je suis débordée !

Sentant le désarroi de l'enfant, Elvyre se précipita pour l'enlacer étroitement dans un geste maternel. Retrouvant là un réconfort, Juliette se blottit avec tendresse bien au creux de ces bras protecteurs.

– Pauvre petite chérie, s'indigna Elvyre, la voici encore une fois, seule et abandonnée.

– Nous devrions la confier à son père, renchérit aussitôt Patty de peur de se voir attribué le paquet encombrant. Après tout n'est-ce pas le rôle d'un père ? Etre là quand il faut !

– Sûrement pas, il serait trop heureux de cette aubaine, et il comploterait pour la garder définitivement.

– C'est pas ton problème !

– Ni le tien ! Je vais la prendre à la maison, de toute façon ce ne sera pas la première fois.

– Comme tu veux, renchérit aussitôt Patty, rassurée de voir que le bébé ne lui tombait pas dans les bras. Elle est vraiment stupide d'avoir voulu attenter à ses jours. N'a-t-elle pas tourné un bout de rôle dernièrement ?

– Si ! Un petit rôle qui a duré finalement trois semaines.

– Quelle débile !!! Alors pourquoi cette connerie ?

– Qu'est-ce que j'en sais. Bon, allez, je rentre avec Juliette, à demain Patty, au « Lapin Blanc ».

– Ha ! Au fait, lança Patty, Armand m'a demandé en mariage.

– C'est vrai ? lâcha Elvyre, interloquée par cette nouvelle inattendue. Mais, t'es déjà mariée !

– Tu ne le savais pas ? J'ai demandé le divorce et André est d'accord.

– Mes félicitations, Patty. Toi au moins, tu ne fais pas partie de celles qui baissent les bras. J'espère que tu te souviendras encore de moi, Madame la future Magicienne.

Patty sourit mystérieusement à l'énoncé de cette phrase. Elvyre préféra garder l'image d'une Patty solidaire et amicale plutôt que celle d'une lâcheuse comme elle le présentait.

C'est donc encore amies qu'elles se séparèrent en bas de l'immeuble, s'embrassant chaleureusement avant de se quitter. Elvyre s'arrêta un moment pour respirer l'air frais de la nuit.

Une petite main se serra davantage au creux de la sienne. Elvyre contempla Juliette qui lui souriait, confiante. Elle se baissa vers l'enfant et déposa un léger baiser sur sa joue, puis d'un pas alerte, elles se dirigèrent vers la voiture en stationnement de l'autre côté de la rue.

Sao Tomé Village Mambo

Bien loin d'imaginer ce qui pouvait se passer à Paris ce soir-là, Livia vaquait à ses occupations.

La vie lui plaisait à Mambo. Ses habitants, si hospitaliers, l'avaient aidée à surmonter ses premières craintes.

Depuis deux mois qu'elle partageait leurs habitudes, jamais elle n'avait ressenti le désir de voyages vagabonds à des kilomètres de chez elle.

En cet instant, attablée avec ses trois compagnes de chambres, autour d'un bon dîner, elle ne put s'empêcher de se remémorer le premier jour de son arrivée. Elle sourit à ce souvenir.

Tous s'étaient retrouvés au réfectoire du village pour fêter leur arrivée. L'endroit qui portait le pompeux nom de « réfectoire » trônait au beau milieu de la place centrale sous une tonnelle en tôle surmontée de quatre immenses pylônes en bois. Quelques bienveillantes personnes avaient dressé trois tables en bois brut autour desquelles les nouveaux venus avaient pris place. Non loin de là, une bâtisse sommairement construite de bois et de tôle en guise de toit, faisait office de bureau. C'est là que siégeaient les quelques personnes influentes comme celles qui étaient en liaison avec les responsables du CHD à Paris. Pour ce premier dîner, tous étaient donc présents accompagnés des volontaires de la mission. Et tous se régalaient en savourant les mets locaux, sous cette gigantesque tonnelle.

Livia goûtait avec plaisir, auprès de ses trois compagnes, chacun des plats traditionnels. Des racines d'igname, base de l'alimentation des Santoméens, mais aussi des fèves, du chou et de la laitue. Des poissons grillés, aliment phare de cette région, accompagnaient les légumes, et pour terminer, venaient les magnifiques fruits tels que bananes, mangues, et noix de coco.

L'ensemble du groupe était persuadé que ceci était « Le » repas de bienvenue mais que par la suite, les dînettes seraient plus frugales.

Livia était heureuse. Elle se sentait bien. Comme si elle avait enfin trouvé sa « maison ». C'est donc avec un réel appétit qu'elle se nourrissait. Son regard survola l'assemblée et elle sourit. Tous mangeaient de bon cœur. Parmi ses trois compagnes attablées, à ses côtés, seule l'une d'entre elle était française.

La trentaine bien sonnée, Helena, la brésilienne, était venue découvrir un pays aux frais de la princesse. Légèrement potelée, blonde au visage parsemé de taches de rousseur, elle portait une sorte de fausseté permanente qu'elle tentait de corriger par des sourires furtifs. Inintéressante et dangereuse, il fallait vraiment se forcer pour aimer être à ses côtés.

Face à elle se tenait Dolly, une pétillante brune venue tout droit d'Espagne pour lutter contre l'analphabétisme tout en découvrant un nouveau mode de vie. Grande et bien proportionnée, Dolly était une très jolie femme de vingt-neuf ans. Les hommes ne pouvaient s'empêcher de la dévisager. Se sachant belle et désirable, Dolly donnait libre court à son caractère capricieux. Ce qui ne l'empêchait pas, parfois, de faire rire l'assemblée en faisant le pitre. Tant mieux, ça la rendait plus humaine.

Aux côtés de Livia, la timide Ariane n'osait à peine lever les yeux de son plat. Elle écoutait ses nouvelles compagnes s'épancher.

Les cheveux mi-longs d'un noir jais, elle les balayait souvent d'un revers de main. (Pour se donner de l'assurance, pensait Livia). Ariane aimait cette nouvelle vie loin de celle triste et terne à Nice. De ce voyage longtemps préparé à l'avance, elle en espérait des aventures palpitantes. Elle voulait se consacrer aux autres plutôt que d'accepter son quotidien insignifiant.

Dans l'avion, elle s'était tout de suite sentit attirée par Livia. Mais par timidité, elle n'avait pu se résoudre à l'aborder. Alors partager la chambre de cette jeune femme au crâne lisse qui, disposait à ses yeux, d'un charisme hors du commun, la comblait de joie.

Dolly, la tira de ses souvenirs en prétendant être fatiguée. Toutes furent d'accord pour rejoindre leurs chambres. Tandis que le groupe se dirigeait vers la sortie, elles furent interpellées par Sylvain qui venait aux nouvelles.

– J'aurais bien aimé dîner avec toi, déclara-t-il tout de go à Livia, l'œil brillant. Je t'avoue que je suis déçu.

A cette façon de l'aborder, Livia fronça les sourcils. Sylvain s'était révélé jusqu'alors un ami. Pourquoi endossait-il l'habit du courtisan ? Par quelle lubie semblait-il vouloir changer son fusil d'épaule ? Cette façon qu'il avait eu de lui parler et de la regarder remettait en doute leur amitié. Livia, encore fragile, fut un instant déstabilisée. Que faire ? S'enfuir ou rester ? Ouvrir la porte à la vie ? Et pourquoi pas ! fini-t-elle par penser. Nouveau pays, nouvelle vie !

Devant le regard étonné de ses nouvelles compagnes, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire : un rire joyeux et spontané qu'elle avait oublié depuis longtemps. Vraiment très longtemps.

Les beaux yeux bleus de Sylvain la déshabillaient littéralement. Des pieds à la tête !

Sylvain, son compagnon d'expédition, celui qui l'avait aidée à gravir les dernières marches, la courtisait bel et bien.

Elle le contempla à son tour. Elle convint qu'il avait énormément de charme.

Aussi blond que la couleur des blés, Sylvain portait

les cheveux longs qui retombaient en vagues naturelles sur ses épaules. Quand parfois, il les nouait, cette façon lui rappelait cet autre homme qui lui manquait. Une petite moustache très fine ourlait sa bouche sensuelle.

Elle ne fut pas insensible à l'attrance de cet homme. Pour une nouvelle fois depuis bien longtemps, Livia se sentit enfin femme.

Quelque chose venait de changer et elle en ressentait les effets jusque dans ses chairs.

Tous attendaient qu'elle se manifeste de quelque façon que ce soit mais Livia resta muette.

Mal à l'aise, Sylvain interpréta ce silence à son désavantage. Il venait de se jeter à l'eau, prêt à lui déclarer sa flamme.

Son attirance pour cette femme remontait au jour de l'embarquement. Il avait eu l'impression que ce regard mauve s'était accroché au sien.

Cet appel au secours ne lui avait pas échappé. A lui, l'homme blessé et bafoué. Il ne pensait plus être en mesure de ressentir une attirance pour quiconque.

Après avoir appris l'infidélité de Maryse, sa future épouse, il s'était jeté tête baissée dans cette aventure au-delà des mers.

Tout pour échapper à celle qui aurait dû être sa femme ! A deux mois de leur mariage, il l'avait surprise en galante compagnie. Cette femme qu'il chérissait avait un amant, marié et père de famille, depuis six ans. Avant même leur rencontre. Ne pouvant concevoir autant d'amoralité chez cette femme qu'il aimait, Sylvain s'était enfui.

Partir loin, très loin de Maryse sans foi ni loi qui l'avait trahi, afin d'espérer retrouver le goût de vivre.

Aujourd'hui, il était heureux d'avoir pris une telle décision qui lui apportait l'oubli et la possibilité de nouvelles rencontres dans un merveilleux pays à découvrir.

Toujours immobile, en cette fin de soirée fraîche, devant l'immense tonnelle, le groupe commençait à se secouer. Pour avoir été élu, deux années consécutives, premier commercial de l'entreprise « Meublito », Sylvain se devait de rebondir pour ne pas paraître ridicule.

Il décida de rester dans le registre de l'amitié, réservant pour plus tard, une autre déclaration amoureuse.

– Déçu, mais pas abattu, lança-t-il l'air taquin, le sourire aux lèvres. Demain matin, petit déjeuner en tête à tête. On fait comme ça ?

– Ok, on fait comme ça, acquiesça Livia surprise d'avoir accepté.

– Alors à demain au petit déjeuner. Salut à tous !

Après les avoir saluées, Sylvain s'en retourna vers sa nouvelle demeure, laissant là les jeunes femmes qui le suivaient du regard. Chacune pensait en son for intérieur, qu'il serait agréable d'être prise par ce bel animal qui s'échappait en de longues enjambées. La trentaine épanouie, elles ressentaient en ce pays étranger et mystérieux, le désir les submerger.

Le rongeur affamé

Les couloirs de l'hôpital Cochin s'étiraient en méandres, ce qui leur donnait une dimension irréelle.

Les murs recouverts d'un jaune « pisseux » s'étaient étalés sous les lumières crues, conférant à ceux qui les parcouraient un teint ictérique.

Seul le corps médical ignorait, par habitude, la laideur des lieux.

Dans l'une des chambres reposait une jeune femme pour laquelle la vie avait perdu tout intérêt. Joan, se remettant péniblement de son suicide avorté plongeait dans la dépression. Dès son réveil, des larmes brûlantes n'avaient cessé de glisser sur son visage, gonflant ses yeux amande qu'elle n'arrivait presque plus à ouvrir.

Depuis cinq jours qu'elle avait été admise dans cet hôpital, Joan refusait toujours de s'alimenter, léguant à son corps la constitution d'une adolescente.

La maigreur avait envahi ses membres et son visage émacié, tendu à l'extrême, ressemblait à celui d'un petit rongeur.

Cinq jours déjà que Joan contemplait le monde avec un regard indifférent à tout ce qui l'entourait.

Rien ne l'intéressait ! Rien ne lui donnait envie de réintégrer son appartement. Pas même sa fille dont elle était sans nouvelles depuis son arrivée.

Elvyre était inquiète !

Malgré ses visites quotidiennes, Joan n'avait toujours pas ouvert la bouche. Devant tant de détresse, Elvyre souffrait de ne pas pouvoir soulager son amie.

En cet instant, assise au chevet de Joan, qui gardait toujours les lèvres closes et le regard perdu, Elvyre parlait de Juliette.

Garder l'enfant autant de temps que Joan le souhaitait, ne la gênait aucunement. Sa présence enchantait toute la maisonnée.

Mais ne risquait-elle pas d'avoir des problèmes si Bernard venait à connaître la situation actuelle ? N'aurait-il

pas souhaité se charger de sa fille dont il avait, par le passé, demandé la garde ?

Avait-elle pris la bonne décision en hébergeant Juliette sans en avoir averti les autorités compétentes ?

Pour toutes réponses seuls le silence et l'indifférence ! Ces questions ne semblaient pas concerner Joan qui restait allongée entre ses draps, le regard dans le vide.

Avec un soupir exaspéré, devant tant d'irresponsabilité, Elvyre l'informa de sa récente conversation avec le médecin. Joan devait quitter l'hôpital. Si dans les deux jours, aucune amélioration n'intervenait, le médecin serait donc contraint de la placer dans un centre psychiatrique.

Alors qu'elle venait à peine de terminer sa phrase, Elvyre surprit un mouvement de la petite main diaphane qui reposait sur les draps. Elle scruta le visage de Joan dans l'espoir qu'elle arrive à s'exprimer. Si la bouche resta close, ses beaux yeux amande clignèrent plusieurs fois.

– Je sais que tu m'écoutes, Joan, murmura-t-elle doucement, enfin heureuse de ce tout petit signe. Réveille-toi, et reviens parmi nous. Ta fille a besoin de toi.

Joan resta de marbre. Elle en vint à douter d'avoir pu surprendre ces légers changements.

Elvyre la contempla, désespérée par la tournure des derniers événements. Dix jours que Joan gardait la bouche close ! Dix jours que Patty avait disparu. Dix jours que le spectacle s'était interrompu. Lucien l'Ancien leur avait à jamais fermé les portes du « Lapin Blanc ».

Noces des magiciens

Alors qu'Elvyre se lamentait sur un destin des plus capricieux, Patty l'insouciant, pleurait à chaudes larmes.

Au milieu de ses oreillers qu'elle martelait de violents coups de poing, elle donnait libre cours à son chagrin. Au lendemain de la tentative de suicide de Joan, Patty avait reçu un « au secours » d'Armand Guérin qui, fou d'amour, ne mangeait ni ne dormait.

Le Magicien n'arrivant plus à trouver le goût de vivre, souhaitait demeurer le reste de sa vie aux côtés de cette géante blonde qui le narguait avec ses formes appétissantes.

Pour avoir reçu une éducation des plus strictes, le Docteur Guérin n'osait saisir à pleines mains les formes de cette magnifique plante. Mais dans ses rêves, il pouvait tout ! Alors il se jetait à corps perdu dans l'interdit. Lors de ses nuits chaudes, il capturait cette tentatrice qui glissait en un long « va et vient » entre ses reins brûlants de désir. Son sexe devenait énorme. Les hurlements qui s'échappaient alors de la gorge de cette sublime chatte en chaleur, le réveillaient en sursaut, trempé de sueur de la tête aux pieds.

De ces souvenirs enflammés, ne lui restait, au petit matin, qu'un sexe gorgé de sève. Après s'être soulagé en solitaire, il pleurait sur la misère sexuelle qui l'accompagnait depuis de nombreuses années.

Sa décision était prise, il épouserait au plus vite cette splendide créature pour que cessent enfin ces fantasmes douloureux. Par ailleurs, il était largement temps de penser à fonder une famille. Avec une épouse qui lui plaisait autant, c'était paradisiaque.

Le soir même de la déclaration, le futur couple s'envola pour Dallas où devant un pasteur et sa collaboratrice, il se jura fidélité.

Cette intime cérémonie brisa le cœur de Patty qui aurait préféré épouser en grande pompe, ce chirurgien

renommé. Son « oui » aurait été agrémenté d'une pluie de pétales de roses suivie d'une fête mémorable. Mais le destin en avait décidé autrement ! Pour agrémenter l'album souvenir de cette noce sabotée, Armand emmena sa belle bronzer sous le soleil de l'île Maurice, là où justement, quelques mois plus tôt, Madame Guérin se dorait en compagnie de son nouvel époux.

Geneviève ne fut pas heureuse de cette surprenante nouvelle. Elle faillit en tomber à la renverse.

Comment ? Son enfant unique pour lequel elle avait travaillé d'arrache-pied durant des années, avait osé épouser une comédienne douteuse... dans la clandestinité !

Elle qui avait échafaudé un mariage de légende avec un nom à particule, se voyait détroussée par un contrat dont elle avait été écartée.

Madame Guérin n'étant pas de celle qu'on évince, boucla une valise pleine de robes à froufrous, au cas où elle devrait apparaître aux bras de son fils, et s'envola illico pour l'île Maurice.

Déboulant telle une furie dans la chambre majestueuse de l'hôtel Hilton, elle s'effondra dans les bras de son rejeton jusque-là occupé à satisfaire son épouse.

Devant Patty surprise de faire sa connaissance dans des conditions si peu respectueuses, Belle-maman s'évertua à gronder l'enfant terrible qui l'avait oublié dans un moment si cher à son pauvre cœur.

Pour faire comprendre combien son cœur souffrait, Geneviève Guérin posa sur sa poitrine la main qui reposait sur l'entrecuisse de Patty.

Dans un torrent de larmes, elle lui suggéra de revoir son fameux contrat de mariage. Elle refusa d'entendre

son fils lui confier qu'il était déjà marié sous le régime de la communauté.

Geneviève Guérin le rassura – ou plutôt se rassura – en avançant la renommée de ses avocats qui sauraient y mettre bon ordre. Sans plus attendre, elle poussa Armand vers la sortie et Patty n'eut plus le loisir de s'entretenir avec son mari.

Une courte missive lui parvint, par l'intermédiaire d'un maître d'hôtel stylé, lui annonçant leur départ précipité ainsi que leur divorce prochain.

Patty apprit ainsi à ses dépens, qu'avant d'épouser un fils unique riche et célèbre, elle aurait dû d'abord séduire sa mère. Bref, un vaudeville qui aurait pu faire sourire Patty si cette histoire ne l'avait pas concernée.

Le retour sur Paris fut triste et douloureux. Patty, à présent divorcée deux fois, ne disposait plus de quoi satisfaire ses dépenses.

« La réalité est cruelle », pleurnichait-elle dans son mouchoir.

Installée dans son petit salon de Nanterre, elle réalisait que quelques heures auparavant, elle se prélassait encore dans un hôtel de luxe.

Après dix jours d'absence, elle n'osait pas contacter Elvyre. Par sa faute le spectacle s'était interrompu et certainement que Lucien avait dû les mettre dehors.

« A tous les coups, pleurnicha-t-elle de plus belle, on est viré. Je suis conne et stupide d'avoir pensé mettre le grappin sur le magicien. Comment imaginer que sa sorcière de mère était contre ce mariage. Un vieux garçon qui ressemble à un coq déplumé, moi j'aurai couru pour le marier. »

Elle se moucha une énième fois, mettant à vif son

sublime nez irrité par tant de frottement nerveux, seul héritage du magicien.

Elle préféra se mettre au lit sous une montagne de couvertures qui lui tenaient chaud. Mais pas aussi chaud que le soleil de l'île Maurice !!!

Pleurant toutes les larmes de son corps, Patty prit peu à peu conscience, qu'à présent, elle devrait elle-même trouver de quoi payer ses frais courants. Epuisée par tant de chagrins, elle se laissa emporter par le sommeil.

Paix et châtiments

Elvyre était loin d'imaginer les péripéties qui avaient pu tenir éloignée si longtemps Patty, jusqu'à lui faire oublier leurs représentations au « Lapin Blanc » !

Le bonheur de retrouver Joan, finalement sortie une semaine après leur conversation à l'hôpital, la comblait de joie. Juliette, blottie dans les bras de sa mère, n'arrêtait pas de s'accrocher à son cou lui faisant promettre de ne plus jamais la quitter.

Joan jurait tout en riant, heureuse de retrouver une joie de vivre, offerte par l'affection de sa fille et la tendre amitié d'Elvyre.

Son regard gardait cependant les traces vives d'une souffrance précédente et qui ne devrait pas s'oublier de sitôt.

Une profonde douleur qui l'accompagnera toute sa vie.

En buvant leur thé brûlant, elles parlaient de choses et d'autres tout en évitant d'aborder le sujet tabou : la sordide histoire qui avait blessé Joan au point de la conduire à interrompre sa vie alors qu'elle aurait dû nager en plein bonheur.

Le rôle de huit jours s'était finalement rallongé de trois

semaines et Joan avait reçu de toute l'équipe de chaudes félicitations pour son excellent travail. D'ici à quelques mois, le film sortirait et tous étaient persuadés de son succès.

Quand Juliette, repue d'affection maternelle, s'enfuit pour rejoindre David dans sa chambre, Joan commença à parler. D'abord en hésitant puis de façon saccadée.

Son rôle touchait à sa fin lorsqu'un réalisateur, dont elle refusa de dévoiler l'identité, lui fit une offre alléchante.

Surpris par son talent prometteur, l'homme lui proposa de rejoindre la soirée qu'un producteur donnait à l'occasion de la sortie de son film.

D'après lui, pour mener à bien une carrière, quelques relations bien placées étaient indispensables.

En guise de petite fête, Joan découvrit cinq hommes cagoulés qui l'attendaient en sirotant des boissons alcoolisées. Nul autre invité ne partageait leur fiesta. Uniquement les cinq hommes déjà éméchés.

Sentant le coup fourré, Joan tenta de s'enfuir mais la porte resta close. A cet instant, elle comprit qu'elle était tombée dans un piège.

La suite fut un véritable cauchemar.

L'un d'entre eux se leva et fit glisser son pantalon qui retomba sur ses chevilles.

Paralysée d'effroi, Joan ne sut que trembler de la tête aux pieds incapable de trouver les mots pour échapper à son obscène demande.

Devant son inertie, un deuxième homme se leva. Il la gifla violemment en lui ordonnant d'exécuter au plus vite ce qui lui était demandé.

Elle trouva le courage d'exiger sa libération sur-le-champ les menaçant d'alerter les autorités.

Riant de plus belle, ils s'appliquèrent à lui arracher ses vêtements.

À l'évocation de cette scène, Joan s'interrompt, rouge de honte, laissant à Elvyre le soin d'imaginer la suite.

Comment garder la tête haute et le regard serein en racontant le déroulement de cette abominable soirée qui ne se termina qu'au petit matin ?

Ce qu'elle avait subi était digne d'un film d'horreur et jamais sa mémoire ne pourrait effacer le souvenir.

Seul son corps conserverait dans ses chairs l'empreinte de la violence.

Abasourdie par ces sordides révélations, Elvyre garda le silence. D'abord gênée, puis émue par la douleur de son amie, elle ne put refouler les larmes qui la submergèrent. Comment soulager Joan ? Comment trouver les mots qui sauraient ôter de sa mémoire ce cauchemar ! Et que lui dire d'autre en hurlant que ces monstres étaient des salauds, des sale types, des fornicateurs, des sales violeurs. Si elle aussi perdait la tête, alors comment apaiser Joan !

– Je ne peux même pas mettre un visage sur ces corps, déclara Joan tout à sa douleur. Et je n'ai pas eu le courage de porter plainte. J'ai tellement honte de tout ça !

– Le mieux que tu aies à faire, c'est d'occulter de ta mémoire cette soirée qui n'aurait jamais dû exister, lui suggéra doucement Elvyre. Aujourd'hui, tu vis pour toi et pour ta fille. Pense à la carrière qui t'attend et oublie le passé.

– Oublier le passé ? murmura Joan dégoûtée par les souvenirs qui l'assaillaient. C'est impossible ! Ça me colle à la peau comme des sangsues.

– Les sangsues ça se retire et ça s'écrase. Je te connais. Tu es forte. Tu finiras par oublier. Regarde-moi ! Et promet-le.

– Je te fais horreur, n'est-ce pas ? demanda Joan les yeux baissés. Peux-tu encore accepter d'être mon amie ?

– Comment ? rétorqua Elvyre en enlaçant son amie. T'es complètement folle. T'es pas responsable de cette macabre histoire. Tu es mon amie d'hier et de toujours. Jamais je ne pourrai ne plus t'aimer.

Dans les bras de son amie, Joan put enfin donner libre cours à sa douleur en criant et pleurant à la fois.

Elvyre lui caressa les lèvres en murmurant des mots de consolation. Il ne fallait surtout pas que sa peine traverse les murs où dormaient les enfants. Retrouvant peu à peu calme et apaisement, Joan s'obligea à pleurer en silence.

Sao Tomé mon amour

« Seigneur, que cette chaleur est étouffante, ruminait Livia en s'épongeant le visage avec le coin de sa chemise. Jamais je ne pourrai m'y habituer. »

Pourtant, elle n'avait pas hérité du pire labeur.

Certains Santoméens s'échinaient dans les champs, sous un soleil de plomb, à ramasser la canne à sucre. D'autres récoltaient le café, la principale ressource de l'île. Importé du Brésil en 1822, il fut supplanté en 1870 par le cacaoyer.

Ce qui lui avait valu le surnom gourmand : « d'île de chocolat ».

Quant à Livia et ses compagnons, debout à six heures du matin, ils avaient depuis quatre mois démarré les classes de Mambo et des villages avoisinants.

Les enfants, souriant et jacassant, arrivaient par petits

groupes et prenaient place dans l'endroit affecté qui tenait lieu de classe.

A quelque distance de Mambo, des baraquements en bois avaient été construits à la hâte.

De longues planches faisant office de tables d'écoliers, les accueillait pour parfaire leur éducation en portugais et leur apprendre le français et l'anglais.

Livia s'était vu attribuer les enfants de six et sept ans. Pour certains, l'alphabet n'était plus une énigme.

En Français, elle souhaitait introduire les classiques : Molière, Beaumarchais, Marivaux, Racine.

Elle se voyait bien monter une petite troupe théâtrale qui animerait les soirées de Mambo, mais elle savait qu'elle s'attèlerait à une périlleuse aventure.

Cette population était des plus charmantes, il n'en restait pas moins que le respect des horaires était leur moindre souci.

Il n'était pas rare de les voir arriver en classe à différentes heures de la journée, voir même pour certains, à la fin des cours.

Quand elle leur demandait les raisons de leur retard, ils s'emmêlaient dans de longues explications, entrecoupées de rires et de bégaiements, qu'elle préférait interrompre.

Tout au long de sa présence à Sao Tomé, jamais Livia n'eut la chance de les voir arriver tous à huit heures précises.

Pour sa petite troupe théâtrale, il fut donc difficile de les faire répéter ensemble. Ce n'étaient jamais les mêmes qui interprétaient Arpajon ou Titus. Les auteurs héritaient, de la part de ces galopins, d'un entremêlement de textes. Au cours des représentations, Molière se voyait attribuer

un fragment de texte de Racine, voire même un petit extrait de Marivaux.

Ce qui ne semblait aucunement froisser les spectateurs qui applaudissaient à tout rompre leur progéniture capable de parler le français avec un fort accent portugais.

Ayant été la seule à avoir tenté cette expérience, tous la félicitèrent pour son courage.

Les autres instaurèrent une pratique plus courante : la danse.

Chacun y alla des couleurs de son pays d'origine, ce qui permit aux habitants de découvrir les danses brésiliennes, espagnoles, anglaises, allemandes et autres. Le meilleur spectacle resta celui de Livia laquelle s'obstina à parfaire le goût des élèves pour la passion du théâtre.

Si la classe, pour les plus jeunes, se terminait à quatorze heures, les adultes prenaient le relais vers dix-huit heures.

Il était important que les parents puissent également s'instruire afin de pouvoir communiquer avec leur progéniture.

Tout autant que leurs enfants, ils avaient du mal à respecter l'horaire imposé. Après avoir inlassablement répété qu'il serait judicieux d'être présent à l'heure précise, les enseignants avaient finalement déposé les armes. C'était peine perdue !

A quatorze heures, Livia et ses compagnons préparaient alors leur déjeuner.

Livrés à eux même, ils devaient se charger de cette besogne en suivant un planning bien agencé.

Jamais il n'y eut de querelle à ce sujet car si l'un d'entre eux devait se défiler, il s'engageait auparavant à se faire remplacer.

Alors que Livia rangeait sa classe pour recevoir les adultes, dans l'après-midi, une ombre s'interposa au jour et lui fit lever la tête.

Adossé au chambranle de la petite porte en bois, la mine réjouie à l'idée de retrouver celle qui hantait ses nuits, Sylvain accueillit avec un immense plaisir son beau regard violet.

Pour plus d'aisance, sous ce soleil brûlant, il avait noué ses cheveux en catogan, ce qui lui dégagait le visage bronzé et faisait ressortir le bleu lumineux de ses yeux.

Ils s'étaient quelques fois retrouvés après leur travail.

Au début, ils avaient discuté de choses et d'autres puis confiants s'étaient laissé aller à quelques confidences.

Sylvain avait appris que Livia avait suivi des cours de comédie dans une école renommée, qu'elle avait effectué de nombreux voyages à travers la France, qu'elle attendait depuis des années des nouvelles d'un jeune homme.

A son tour, il lui avait parlé de Maryse, des souffrances endurées, de son voyage à Sao Tomé et du bonheur que lui prodiguaient ses habitants.

La veille, ils avaient enfin échangé, pour la première fois, un long et passionnant baiser. Et même plus encore ! Sylvain avait tenu entre ses bras celle qui l'avait charmée depuis le début de son voyage.

Livia, heureuse d'être désirée, avait accepté de le suivre jusque dans sa chambre. Son bonheur fut immense quand leurs corps, soudés, se découvrirent enfin.

Tout en la contemplant, il perçut quelque chose comme une gêne dans la lumière du jour. Le beau regard violet de Livia, d'habitude si droit, restait fixé au sol n'osant se lever vers celui qui l'avait tant aimée la veille.

« Il est là, se disait Livia. Ce n'est pas juste un coup, puisqu'il est là à nouveau. »

En les observant de loin, Ariane poussa un soupir de regret à l'idée qu'aujourd'hui elle ne déjeunerait pas en compagnie de Livia.

Rien qu'à les regarder, elle sentit qu'entre ces deux-là, une histoire tendre était née. Une histoire pour deux ! Une histoire à deux ! A présent cette amie, dont elle appréciait la présence, ne serait plus si souvent à ses côtés. Elle culpabilisa, car elle venait de souhaiter que leur histoire prenne fin au plus vite.

Elle se détourna et pressa le pas dans l'espoir de se joindre à Dolly et Helena qui devaient déjà avoir entamé leur déjeuner.

La fin d'un rêve

Par-delà les mers, à l'autre bout du monde, Elvyre pleurait toutes les larmes de son corps. Sa douleur ne pouvait s'atténuer aux souvenirs de ses dix dernières années vécues en compagnie de Benjamin.

L'insupportable nouvelle lui était parvenue par l'intermédiaire du téléphone ! Benji, qui n'avait pas su comprendre sa passion, venait de lui annoncer sa rupture définitive.

Il m'a lâchée, se disait-elle le cœur meurtri. Il m'a lâchement abandonnée. Il veut divorcer. Je n'ai plus de mari.

Par le biais de son entreprise, il avait paraît-il, rencontré la femme de sa vie. De sa vie ? N'avait-elle pas été, elle, la femme de sa vie pendant dix ans ?

A l'annonce de l'horrible nouvelle, elle avait ressenti combien Benji lui manquait déjà, combien elle l'aimait. Comment vivre à présent le reste de sa vie, sans sa

présence. Comment annoncer à David que son père les quittait ?

David, dont il demandait la garde. Maud, sa nouvelle femme, ne demandait qu'à s'en occuper ainsi que de leurs enfants à venir.

Qui donc était cette femme qui lui avait volé son mari ? Comment pouvait-elle construire sa vie en détruisant celle d'une autre ! Jamais Elvyre n'aurait accepté une aventure avec un homme marié. Non ! Cela n'aurait pas été possible.

Tout au fond d'elle-même, elle se savait quelque peu coupable de s'être laissée courtiser par Emmanuel et même d'y avoir pris du plaisir. Mais jamais il n'aurait évincé Benji, à qui elle avait dit « oui ! » pour la vie.

Comment vouloir encore aller au bout de sa passion sans son époux à ses côtés ? Où serait la victoire et avec qui la partager ? De toute façon, rien ne sera plus comme avant !

A présent il lui fallait subsister par elle-même. Trouver un emploi, et assumer le quotidien. A cette effroyable sentence, Elvyre pleura sur son sort. C'en était fini des jours heureux et insoucians. Le temps était venu de penser à demain. Pourrait-elle encore espérer réussir dans la voie qu'elle s'était choisie ? Oui ! Se disait-elle intérieurement rassurée, à condition de se trouver un emploi qui lui permettrait de subsister. Mais un travail qui lui laisserait suffisamment de temps pour courir les castings et peut-être alors, décrocher le rôle tant attendu. Bien évidemment, Benjamin s'acquitterait d'une pension versée chaque début de mois, comme il l'avait prétendu lors de leur entretien téléphonique.

Tourmenté par sa culpabilité, il n'en négocierait pas le montant.

« Toute ma vie, j'ai attendu de réussir là où je sais pouvoir m'épanouir, se dit-elle au travers de ses larmes et sa douleur. Aujourd'hui, je ne baisserai pas les bras. S'il me faut y arriver seule, alors je continuerai. De toute façon, Benjamin avait déclaré forfait depuis longtemps en me délaissant durant deux ans. »

Toute occupée à réussir, Elvyre n'avait pas senti le temps passer. La compagnie d'Emmanuel l'avait suffisamment comblée atténuant ainsi l'absence de son mari. Toujours présent dans ses moments de solitude, il l'avait épaulée lui insufflant dans le même temps le sentiment d'être une femme séduisante.

Cet homme au cœur large avait dû la trouver, certaines fois, bien éloignée de la compagne qu'il souhaitait avoir à ses côtés.

Elle se jouait de ces émotions. Aimée par deux hommes, elle n'en prenait pas vraiment conscience.

Aujourd'hui, elle comprenait combien Emmanuel avait dû souffrir de cette indifférence. Mais... Ho ! Non ! Peut-être allait-il, lui aussi, la quitter prochainement ?

A cette idée, un sentiment de panique effroyable la saisit à tel point qu'elle en perçut des contractions au bas ventre. L'envie soudaine de vomir l'obligea à interrompre ses lamentations, prête à courir rapidement aux toilettes.

Tremblante, elle dut respirer par petits coups afin de dissiper l'horrible sensation d'écoeurement.

Puis, peu à peu, elle retrouva finalement un semblant de mieux-être.

Manu le prochain bienheureux

Alors qu'Elvyre pleurait sur sa vie passée, Emmanuel

travaillait sur son scénario, peaufinant des scènes qu'il relisait inlassablement.

Comme il l'avait déclaré, la comédie n'était plus la seule issue de ses aspirations.

Suffisamment intelligent, il avait admis être un bien mauvais acteur.

Pour éviter de lire, lors de ses passages sur scène, le désappointement dans le regard de ses compagnons de galères, il avait préféré tout arrêter.

En revanche l'écriture des scénarii l'attirait.

C'est donc la voie qu'il s'était choisie, mais avant d'y arriver, il savait combien serait longue et fastidieuse la route qui le mènerait au succès.

Il sentait bouillir en lui, le désir de raconter des histoires.

A ses yeux le théâtre ne manquait certes pas de noblesse, mais le septième art l'attirait davantage.

Avec toutes ces fabuleuses histoires qui pouvaient arriver dans la vie de chacun, il voulait, dans une création personnelle, être le seul instigateur des destinées de ses protagonistes.

En ses jours d'isolement, débordant d'une fabuleuse imagination, il bouillait d'impatience de jeter ses histoires sur du papier vierge qu'il se faisait fort de noircir à vive allure.

L'écriture, qu'il appréciait, venait meubler ses heures de solitude. Elle lui permettait aussi un face à face entre ses feuillets et son vague à l'âme.

S'évadant dans une histoire imaginaire, il ne voyait plus le temps s'écouler. Parfois, la pensée d'Elvyre venait suspendre le flux rapide de son stylo. L'aimait-elle assez, pour vouloir vivre avec lui ? Saura-t-elle quitter son mari ?

« Elle me manque ! Je la veux à tout prix ! C'est avec elle que je veux finir ma vie. »

Il s'efforçait de reprendre le fil de son histoire, persuadé qu'en cet instant, la belle de ses rêves se consacrait à d'autres que lui.

Il n'avait toujours pas compris les intentions réelles de cette femme qui le narguait par ses « peut-être » pour l'éconduire l'instant d'après.

Jamais il n'avait été, jusqu'à ce jour, confronté à une si décevante histoire d'amour.

Pour une fois qu'il avait pris l'initiative d'en courtiser une qui lui plaisait, voilà qu'il s'était empêtré dans une histoire qui apparemment ne semblait pas être partagée.

Pour ne plus en souffrir, Emmanuel venait de prendre la décision de tout interrompre si après une ultime déclaration, Elvyre ne se décidait pas.

C'en serait fini des longues et douloureuses attentes et sa vie pourrait prendre un nouveau tournant affectif.

Soudain, une idée lumineuse traversa son esprit. Oubliant toutes ses pensées Emmanuel se mit à faire courir sa plume.

Chapitre 8

1977

Mimi à Saint-Tropez

Le temps prenait des allures printanières.

Après le long et rigoureux hiver, nombreux étaient ceux qui accueillait avec plaisir l'arrivée des beaux jours.

Dans les rues, les arbres bordant les trottoirs se paraient de vert tendre tandis que commençait la saison des fleurs en boutons.

Les insectes, à leur tour, entreprenaient une intrépide farandole entre les arbres et les fleurs qui, timidement, se teintaient de couleurs.

Sur les toits, pigeons et moineaux s'ébrouaient doucement sous les timides rayons du soleil. Les plus entreprenants s'offraient enfin un festin du fait de la profusion d'insectes qui voletaient autour d'eux.

Dans la salle d'attente du troisième étage d'un immeuble cosu, rue de Saint-Germain-des-Prés, plusieurs comédiens attendaient. Informés par le bouche à oreilles, tous étaient venus passer le casting du siècle : un producteur audacieux

recherchait de nouveaux visages pour une série qui s'intitulerait « Saint-Tropez ».

Il n'y aurait aucune tête d'affiche et tous les comédiens, de parfaits inconnus, pourraient devenir des célébrités. La production recherchait des comédiens de tous âges.

L'intrigue relatait les péripéties de deux familles riches et célèbres qui s'entretuaient à coup de dollars pour l'achat d'un immense terrain destiné à agrandir le cheptel familial.

Le tournage se réaliserait sur la Côte d'Azur et tous acceptaient déjà l'éventualité d'un déménagement... avec femmes et enfants.

Attendant patiemment son tour, Elvyre espérait. Si le directeur de casting la choisissait, sa vie changerait du tout au tout.

Profitant pleinement d'un superbe panorama, elle pourrait mener une vie agréable grâce à son confortable cachet.

En levant les yeux du monologue qu'elle s'évertuait à mémoriser, elle croisa le regard d'une de ses anciennes compagnes du cours Baudoin. Fanny, la fille des cités de Bobigny, lui souriait de toutes ses dents.

Elvyre se remémora aussitôt la scène où Fanny, furieuse, avait perdu sa canine.

Libérée de sa tension grâce à cette rencontre, Elvyre voulut bavarder un moment avec elle.

Depuis deux ans, Fanny n'avait plus eu aucune nouvelle de leurs anciens compagnons. Il lui arrivait parfois d'en croiser un, lors de castings, mais le contact s'arrêtait là.

D'après les confidences de certains, beaucoup avaient

lâché prise pour fonder une famille. Fanny, elle, persévérait et espérait décrocher un rôle aujourd'hui.

L'embonpoint enrobait toujours le corps de Fanny et ce, malgré les innombrables et différents régimes qu'elle s'était infligée. Elle avait fini par accepter ce corps qui refusait de perdre ne serait-ce qu'un gramme.

A l'appel de son nom par le directeur de casting, Fanny, morte de trac, la quitta précipitamment.

Elvyre se replongea dans son texte en pensant à Fanny qui devait déjà dire le sien devant les producteurs.

Elle fut interrompue dans son travail par une voix féminine qui l'interpella. Une superbe jeune femme noire lui souriait, avec dans la main son texte qu'elle secouait allégrement comme un éventail.

– Tu crois que j'ai des chances dans cette série ? Une noire dans leur truc, ça m'épaterait !

– Et pourquoi pas, répondit Elvyre en souriant. Dans la vie, il y a des gens de toutes sortes et de toutes couleurs, même des gens de petite taille.

– T'es sympa, toi ! rétorqua la jeune inconnue. Je m'appelle Myriam, Mimi pour les intimes et j'aimerais vraiment que tu m'appelles Mimi, si t'es d'accord, bien entendu !

Tout à coup, la porte s'ouvrit livrant passage à Fanny qui, la mine renfrognée, se dirigea vers Elvyre. La production ne retenait pas sa candidature. Elle lui reprochait son manque de classe et de vocabulaire. Déçue, Fanny se retira sur un « salut » sec et rapide, laissant Elvyre abasourdie.

La voyant s'éloigner dans une démarche chaloupée,

le dos voûté, le nez dans son mouchoir, Elvyre ressentit de la peine.

Cette jeune femme corpulente qui avait partagé de joyeux moments lors des Cours Baudoin, disparaissait une nouvelle fois de sa vie.

Ayant surpris leur conversation, Myriam demanda à Elvyre si elle était bien à sa place en ces lieux car si les grosses n'étaient pas les bienvenues, que penser des femmes de couleur et puis, Saint-Tropez n'était pas l'endroit où elles pullulaient.

Une fois de plus, Elvyre dut insister pour que la jeune femme garde le moral et tente sa chance. Quand Myriam fut appelée, Elvyre lui serra chaleureusement les mains et lui souhaita bonne chance.

En pénétrant dans le spacieux bureau, Myriam découvrit quatre personnes qui la dévisagèrent.

– Mademoiselle, lui dit l'homme chauve qui la contemplait derrière ses lunettes en acier, je ne pense pas qu'il vous soit utile de nous déclamer votre texte. Nous n'avons malheureusement aucun rôle à vous proposer.

– Et pourquoi pas, répondit Myriam reprenant les mots d'Elvyre précédemment. Dans la vie, il y a des gens de toutes sortes et de toutes couleurs. Même des gens de petite taille.

– C'est vrai, mais pas dans le milieu dans lequel nous nous apprêtons à pénétrer, lui rétorqua une femme d'une trentaine d'années.

Avec ses cheveux courts bien coiffés sans qu'aucune mèche ne s'en échappe, le regard lourdement fardé et la tenue stricte, elle ne semblait tolérer aucune rébellion.

– Et, hormis le rôle d'une soubrette, je ne vois pas ce que l'on pourrait vous attribuer, continua-telle.

– Pour être sincère, reprit l'homme aux lunettes, nous nous refusons d'entrer dans le cliché : gens de couleur pour femmes de chambre.

– Et bien moi, je refuse de partir sans avoir récité mon texte, répliqua Myriam sur un ton décidé. Dans la vie, il faut tenter sa chance, et si je ne conviens pas pour cette série, peut-être qu'un prochain jour, vous vous souviendrez de moi pour un rôle dans une autre production.

Les quatre personnes se concertèrent du regard pendant quelques instants. Après avoir contemplé Myriam, droite et sûre d'elle, l'homme chauve comprit qu'il ne s'en débarrasserait pas aussi facilement. D'un hochement de tête vers ses collaborateurs, il donna son assentiment.

On assigna à Myriam l'endroit exact d'où elle devrait réciter son monologue. Très à l'aise et confiante, elle s'y rendit et le déclama sur un ton juste.

Tous l'écoutèrent religieusement et après s'être concertés, reconnurent d'une même voix, que cette jeune femme disposait d'un réel talent.

Chacun, en son for intérieur, admettait que personne n'avait effectivement pensé qu'une artiste de couleur pourrait intervenir dans cette série. Il était hors de question d'en modifier maintenant le scénario. Ils se séparèrent donc de Myriam en lui promettant d'y réfléchir.

Myriam comprit sur le champ, que cette promesse n'était qu'une façon de la congédier sans esclandre.

Digne, elle s'en alla en se disant qu'encore une fois, elle venait d'être poliment et sûrement écartée du fait de sa couleur.

Myriam était une bien jolie métisse. Elle qui se paraît d'une exquise teinte de pain doré, n'acceptait en aucun cas qu'on l'appelle l'Africaine.

Son aïeule blanche avait épousé un homme de couleur. Myriam était la seule des trois petits-enfants à avoir reçu en héritage des traits fins et délicats ainsi qu'une teinte à peine esquissée, à la différence de ses deux frères qui portaient un faciès négroïde venu tout droit du Sénégal.

Choyée au sein de sa famille, elle n'avait jamais manqué de rien grâce à des parents qui avaient su entrer en temps utile dans l'administration, laquelle rémunérait alors largement ses employés.

Vivant à présent une retraite paisible, ses parents offraient à la plus claire de leur enfant, la possibilité d'apparaître sur grand écran et de briguer la place de première star noire de France.

Facile à dire mais difficile à réaliser.

Après avoir terminé les cours de la rue Blanche, Myriam tenta l'impossible et passa tous les castings.

Elle passa, haut la main, l'audition de dernière année, mais fut recalée à l'entrée de la Comédie Française.

Elle qui rêvait, depuis sa première année de cours, d'entrer dans cette illustre maison, fut blessée mais elle n'abandonna pas pour autant. Surtout que le temps passait à vive allure.

Chevauchant allégrement la trentaine, Mimi ne voulait pas, en plus du handicap de sa couleur, s'entendre traitée de vieille fille.

Elle travailla d'arrache-pied, sans jamais économiser ni sa force ni sa sueur, acceptant de multiples rôles... même à contre-emploi.

Surtout à contre-emploi car les rôles de femmes noires ne pullulaient pas en cette décennie. Elle n'avait pas encore abordé de rôle intéressant hormis celui de nounou ou de femme de chambre.

Si le cinéma ou le théâtre lui ouvraient peu leurs portes, ce n'était pas le cas de la gente masculine. Ces beaux mâles dévoraient du regard cette magnifique plante au long corps félin doré à souhait.

La voluptueuse célibataire ne se privait pas de s'octroyer quelques amants qu'elle savourait en toute liberté. Mais jamais aucun d'eux ne lui fit oublier son grand rêve. Pas même cet ex-amant adoré qui l'exhorta à choisir entre lui ou sa passion.

De ce jour, Myriam entra dans la vie d'Elvyre pour ne plus jamais en sortir.

Elle sut entourer Elvyre de mots magiques lorsque celle-ci reçut la réponse négative de la production du projet « Saint-Tropez ».

Ensemble, elles se retrouvèrent à diverses auditions, grâce à l'infatigable Mimi, toujours au fait des bons tuyaux. Au fil du temps, elle fit la connaissance de Joan et Patty au gré des rencontres et sut se faire apprécier par l'ensemble du groupe. Elle entendit beaucoup parler de leur amie Livia qui s'était volontairement exilée malgré le « don » qu'elle possédait.

Toujours de bonne humeur et toujours prête à faire la fête, dès que l'occasion s'y prêtait, Mimi apportait à tous, joie et bonne humeur.

Myriam se voyait claquer les portes des productions dès son arrivée en se disant, fataliste, que la prochaine serait la bonne sans jamais se départir de son sourire.

Elle entraîna Elvyre et David dans le superbe bois de Vincennes pour le tournage de « Trois types bienheureux ». Une intrigue que tous les producteurs avaient d'office refusé, jugeant le scénario trop faible.

Le metteur en scène, sûr de son projet, l'avait réalisé sur ses propres deniers. L'histoire racontait les péripéties de trois colocataires de sexe masculin, qui après la découverte d'un bébé sur leur paillason, avaient décidé de retrouver la mère. Celle-ci, qui avait eu une aventure sentimentale avec chacun d'entre eux, ne savait, hélas, qui en était le père.

Le jeune réalisateur peu connu remporta un succès phénoménal dans toutes les salles de cinéma.

Lors du tournage, parmi d'autres figurants, on put voir Elvyre, David et Myriam promenant chacune un landau où reposait un poupon à peine emmailloté mais bien camouflé sous les couvertures.

David était fou de joie de participer à la figuration qui, en plus, lui rapportait un petit pécule sympathique. Auprès de sa mère, il prit son rôle très au sérieux, et savoura ce moment passé en sa compagnie.

La scène se passait en plein été, sauf qu'on était au tout début du printemps.

Vêtus légèrement, ils attendaient parfois de longs moments dans le vent avant de tourner.

Elvyre se félicitait d'avoir prévu pour David un vêtement clair suffisamment chaud.

Tous les figurants, grelottant de froid, devaient donner l'apparence de transpirer sous un soleil de plomb. Ce qui n'était pas évident !

Sous les arbres agités par un souffle glacé, une maman se

promenait avec sa petite fille. Agée de six à sept ans, la gamine était vêtue d'une robe rose à manches courtes, ses jambes étaient dénudées avec aux pieds des sandalettes blanches.

Tremblante de froid, l'enfant avait du mal à marcher droit aux côtés de sa mère qui la houspillait à chaque pas, lui faisant remarquer qu'une future actrice se devait de mieux jouer.

Secouée tel un prunier, la fillette, les larmes aux yeux, ne devait plus trouver drôle de tourner un film. Bien loin des rêves de sa mère, elle devait souhaiter rentrer chez elle au plus vite pour retrouver sa petite vie sans gloire avec ses copines.

Outrée et émue par la maltraitance de cette enfant en larmes, Myriam ne put s'empêcher de faire une remarque :

– Votre fille meurt de froid. Ça crève les yeux.

Le regard assassin, la mère la rembarra vertement.

– Mélez-vous de vos oignons.

Puis, offusquée qu'on puisse s'interposer entre elle et une future carrière déjà toute tracée, elle s'en alla plus loin pour sermonner sa fille.

Impuissante et sans aucun droit sur l'éducation de la fillette, Myriam rejoignit l'équipe, non sans clamer haut et fort l'incapacité de certaines mères à protéger leur enfant.

La suite du tournage se déroula dans la bonne humeur, entrecoupé de pause pipi, café et de toux persistantes.

Avant de s'en retourner chez lui, vers dix-neuf heures, chacun reçut son enveloppe avec, à l'intérieur, tout juste de quoi régler la note de la grippe carabinée qui pour certains s'était déjà déclarée.

Quand, un an plus tard, le film sortit dans les salles, il

fut accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. L'assiduité du public octroya une certaine célébrité au film clouant ainsi le bec à ceux qui l'avaient déjà immolé.

Pour avoir collaboré à son succès, Elvyre et Myriam furent émues. Cette victoire leur sembla un bon présage : celui de voir un jour, à leur tour, leurs noms s'afficher en lettres de feu.

Elvyre se demandait aujourd'hui ce qu'il avait pu advenir de Patty. Elle avait bien tenté la semaine dernière de lui téléphoner mais la sonnerie avait retenti dans l'appareil sans aucune réponse. Elle n'avait plus osé la rappeler, attendant patiemment que son amie se manifeste.

Alors qu'elle vaquait à son ménage, elle accourut aux cris excités de David qui, devant son téléviseur, ouvrait des yeux ronds.

Elle discerna deux jambes superbes, gainées de bas résille qui se balançaient au rythme d'une musique langoureuse.

Lorsque la caméra remonta vers le haut du visage, elle fut étonnée de reconnaître Patty. Nue comme un ver, avec pour seul vêtement une paire de collants Wippley, elle en vantait les mérites.

Revanche de l'ex-magicienne

Après une année à pleurer, solitaire, sur sa condition de femme deux fois divorcée sans pension alimentaire, Patty prit enfin la décision de relever la tête.

Pleurer tout son saoul, soit ! Mais les pleurs ne nourrissent pas, hélas !

Alors, ne supportant plus ni la misère, ni la solitude, Patty se décida à retrouver un homme fortuné qui la sortirait de ces deux cas.

Faute d'avoir pu manger à sa faim, son corps s'était étiré en longueur et mettait en valeur son ventre plat.

Sa généreuse poitrine, elle, grâce au ciel, n'avait pas rétréci.

En arpentant les productions, Patty avait par le plus grand des hasards, appris qu'un directeur d'agence cherchait des comédiennes. Elle manœuvra alors avec toute la finesse dont elle était capable. En douceur et avec grâce.

– C'est pour quel rôle, avait questionné Patty de sa voix douce.

– C'est pour un film, répondit la secrétaire avare de renseignements. Je ne peux vous en dire davantage, il faudra vous présenter à l'agence pour en savoir plus.

– Quand puis-je me présenter ?

– He ! Bien, disons demain à quatorze heures !

– Voyons !... Mais c'est parfait, mon rendez-vous suivant est à seize heures. L'épouse de Monsieur sera sur place, je présume ?

– L'épouse de qui ? répondit la secrétaire surprise.

– Du directeur de l'agence Mirabelle ! précisa Patty en souriant.

– Oh ! Non ! Monsieur est célibataire, poursuivit la secrétaire. Et je serais très surprise qu'il y ait un jour une Madame Mirabelle. Euh... je voulais dire que notre directeur est un célibataire endurci, se rattrapa-t-elle aussitôt.

Patty s'était contentée de ces réponses. Elle se réservait la surprise de découvrir sur place l'âge et le physique de ce directeur avec l'espoir que, cette fois, le destin lui offrirait

le « jeune, beau et riche » gentleman qu'elle attendait.

Elle se rendit confiante à son rendez-vous.

Assise, parmi d'autres mannequins et comédiennes dans la salle d'attente, Patty se sentit tout d'abord mal à l'aise. Toutes ces jeunes beautés aux dents longues la scrutaient dédaigneusement.

Elle décida de relever le défi, consciente d'être la doyenne du groupe.

Quand ce fut à son tour d'entrer dans l'antre du grand manitou, son bassin réalisa alors le plus beau déhanchement de sa carrière.

Bombant le torse au maximum, elle avança, le sourire aux lèvres, tandis que sa main droite balayait sensuellement sa magnifique chevelure blonde.

Du premier coup d'œil, elle venait de jauger l'homme qui serait maître de sa future carrière. D'une démarche féline, elle rejoignit la chaise disposée face au bureau.

Elle prit place en croisant les jambes afin que la fente de sa robe s'entrouvre légèrement jusque sur le haut des cuisses.

Dans le même temps, elle soupira intérieurement contre ce fichu destin qui s'obstinait une fois de plus à mettre sur sa route, un homme vieux, gros et laid.

Dans le vaste et luxueux bureau, meublé d'acajou, Benoît assista médusé à l'apparition de cette splendide créature.

Une intense chaleur s'empara de son corps quand elle prit place face à lui.

Il déglutit avec une certaine difficulté lorsque le bas de la robe s'entrouvrit mettant à nu de splendides jambes fuselées.

Le fin et délicat tissu continuait de glisser doucement jusqu'au niveau de l'entre-jambe, s'arrêtant de justesse et lui évitant l'asphyxie qui le guettait.

Dénouant d'un geste fébrile le nœud de sa cravate, puis ouvrant le col de sa chemise, il resta bloqué, le regard rivé sur l'entrecuisse.

Il lui sembla alors discerner l'ombre d'une petite toison dorée, ou du moins l'imaginait-il. Il lui fallait absolument quitter ce terrain dangereux. Aussitôt, il releva son regard qu'il planta dans celui de Patty.

A plus de soixante-cinq ans, l'irréductible mâle raffolait toujours autant des femmes. Surtout quand elles étaient belles, grandes avec une grosse poitrine. Celle-ci semblait en être largement pourvue.

Mesurant plus d'un mètre quatre-vingt-dix, Benoît était ce qu'on appelait un homme très grand, mais là s'arrêtait hélas, le côté appréciable. S'il mesurait un mètre quatre-vingt-dix, son poids affichait chaque matin cent trente kilos. Une affliction qui l'accablait au quotidien, mais vite oubliée au moment de passer à table. Pour l'épicurien qu'il était, toutes les bonnes choses de la vie se devaient d'être consommées à satiété.

Heureusement, par sa taille, il échappait de justesse à la qualification d'obèse mais pas à celle d'homme corpulent.

Grand et gros, il ne passait jamais inaperçu. Lorsqu'il lui arrivait de s'énerver au bureau, tous se terraient, craignant d'être engloutis par le plancher qui tremblait sous chacun de ses pas.

Pourtant Benoît n'avait pas toujours été gros. Certes non !

Dans le passé, il avait même été un superbe mannequin que les agences se disputaient.

Après une dizaine d'années lucratives, peut-être à cause du stress ou de l'anxiété, il se mit à grossir. A tel point, qu'il dut non seulement interrompre sa carrière mais consulter une bonne dizaine de nutritionnistes.

Tous furent étonnés par son tour de taille qui refusa de se stabiliser. Personne ne sut trouver le régime approprié pour lui faire retrouver le chemin des défilés.

Bref ! Voulant rester dans le métier, Benoît ouvrit à son tour une agence de mannequins, qui lui apporta une certaine renommée. Aujourd'hui, à la tête d'une agence internationalement réputée, il jouissait non seulement de confortables revenus mais aussi de la présence de nombreuses jeunes femmes fabuleusement belles qui recherchaient sa compagnie.

Malgré sa corpulence et sa calvitie largement installée, il était un homme comblé.

Il ne s'était jamais laissé prendre au piège du mariage. Pourquoi se suffire d'une seule femme quand il pouvait multiplier les expériences paradisiaques ?

En cet instant, quelque chose, comme un fer chaud, le brûlait au fond de son ventre. Incommodante, cette brûlure remontait jusqu'au cerveau. En abaissant son regard, il ne put que constater le renflement énorme de son entre-jambe. Et ça grossissait encore. Il ressentait une forte envie de prendre Patty, là, à même le sol.

Mais, il ne pouvait pas se jeter sur cette divine créature qui hurlerait lorsqu'il lui arracherait ses vêtements qui devaient se limiter à cette toute petite robe. Car, il en était sûr, rien en dessous, ne devait cacher ses formes sataniques.

Il tenta de se ressaisir. S'emparant du book-photos que Patty lui tendait, il se mit à le feuilleter tout en jetant

quelques coups d'œil sur le spectacle offert. Cette satanée toison dorée l'attirait. Il toussota et se remit au travail.

Quelques clichés captèrent son attention. Cette jeune femme, qui se prénommaît Patty, était à n'en pas douter, photogénique. Ses photos crevaient le papier glacé et mettaient le feu à toutes les mains qui s'en emparaient. Celles de Benoît, tremblant de désir, les caressaient faute de pouvoir caresser l'original.

En attendant, « l'original » se plaisait à aborder des pauses alanguies en jouant de sa plasticité comme d'une arme fatale. Croisant et décroisant haut les jambes, bombant ce qu'elle avait de plus généreux, Patty savait qu'en cet instant, elle jouait « le tout pour le tout ».

A presque trente-cinq ans, si cet imbécile de vieux cochon ne la sélectionnait pas pour son truc (quoi au fait ?), elle pourrait aller se rhabiller et s'en retourner définitivement pleurer toutes les larmes de son corps. C'en serait fini de sa carrière artistique.

Intérieurement elle se disait que ce fichu « machin chouette » de casting, devait à tout prix lui revenir. Ce type habitué à côtoyer les plus belles femmes de la planète, ne se laissera pas manipuler facilement. Elle devra y mettre le paquet. Se félicitant d'avoir volontairement omis de porter une culotte, l'incorrigible et séductrice Patty, écarta les cuisses.

Le visage inondé de fines gouttelettes de sueur lui brouillant la vue, Benoît poussa un grognement affolé. C'en était trop ! D'une main tremblante, il tira d'un classeur noir, un paquet de feuilles dactylographiées.

Patty poussa un soupir de soulagement. Malgré sa myopie, elle venait d'apercevoir le mot « CONTRAT » sur le haut du document.

Un immense bonheur la submergea quand l'homme lui remit le fameux document.

Une fois encore Patty commit la faute de signer un contrat dont elle en ignorait la teneur.

Pour avoir vécu dans le dénuement financier ces quelques derniers mois, Patty aurait signé n'importe quoi.

Surtout si ce contrat, émanant d'une agence artistique, devait enfin lui permettre de manger à sa faim.

Quand Benoît lui apprit combien il était heureux d'avoir trouvé l'ambassadrice des bas Wippley pour la France, elle ne comprit pas de suite ce dont il était question.

C'était quoi ça Wippley, pensa-t-elle intérieurement ? De quelle pièce de théâtre s'agissait-il ? De quel film ? Un titre aussi court à résonance anglo-saxonne ne présageait rien de bon.

Inquiète, elle referma ses cuisses d'un coup sec. Benoît s'épongea le front avec le bout de sa cravate beige, parsemée de souris multicolores.

En déposant sa magnifique poitrine sur le bureau, Patty se pencha avec aplomb afin de déchiffrer le contenu du contrat.

Sa myopie l'empêcha de parvenir à ses fins.

Refusant obstinément de révéler leur secret, les quinze pages s'étalaient sous ses yeux rétrécis par l'effort de concentration.

Alors que Benoît était occupé à scruter la profondeur de son décolleté, elle releva le visage, et, ignorant son regard posa enfin la vraie question.

– Mais de quoi s'agit-il là-dedans ? Excusez-moi d'être curieuse mais je n'arrive pas à déchiffrer le titre du film ! termina-t-elle avec un radieux et innocent sourire.

Déconcerté par cette stupide question, Benoît resta sans voix.

Il comprit que la présente personne venait de signer un contrat sans même savoir pourquoi elle était là.

– Bon ! Je vais donc tout reprendre du début, lui répondit-il en s'éclaircissant la voix. Wippley est une marque de collants américains qui a fait un tabac aux Etats Unis et qui souhaite investir la France, après avoir conquis de nombreux pays européens. J'ai pour mission de trouver l'ambassadrice qui saurait promouvoir, avec sensualité et professionnalisme, les bas et collants Wippley à travers toute la France.

– Attendez, l'interrompit Patty stupéfaite. Je dois porter ces fichus collants devant une caméra ?

– Absolument ! Mais aussi faire des photos pour les magazines ainsi qu'apparaître sur les affiches publicitaires. A partir d'aujourd'hui, vous ne pourrez plus faire ce qui vous passe par la tête. Votre image nous appartient pour une période de sept ans et je suis seul décisionnaire à pouvoir l'interrompre. Tenez ! C'est écrit là, à la troisième page.

De son majeur boudiné, il indiqua l'emplacement de ce qu'il venait d'avancer. Tel un chat se pourléchant les babines, à la vue de la délicieuse petite souris qu'il finirait par dévorer, il accompagna son geste d'une mine gourmande.

Ignorant son sourire, Patty s'inquiéta plutôt pour sa dernière phrase. Elle flaira un vilain coup fourré.

– Mais je suis comédienne, moi ! Je veux tourner un film ou jouer dans une pièce de théâtre. Est-ce que je

pourrai quand même le faire, si l'on me proposait un rôle ?

– Ah ! Ça, je ne le pense pas. D'ailleurs, j'en suis sûr à vrai dire, puisque c'est moi qui suis l'auteur de ce contrat, termina-t-il en le saisissant rapidement pour le ranger dans son classeur noir.

– M'est-il possible de revenir sur ma décision, puisque ça fait à peine cinq minutes que je l'ai signé ?

– J'ai, hélas, bien peur qu'il ne soit trop tard, ma petite demoiselle.

– Ah ! Alors, est-ce que je peux changer quelques closes ou en rajouter une nouvelle ?

– Décidément, Patty, je vais finir par croire que ceci est le premier et unique contrat de votre existence. Sachez que personne ne peut plus revenir sur un contrat dûment signé et paraphé. C'est terminé ! Permettez-moi de féliciter la nouvelle ambassadrice des bas, collants et mi-bas Wippley. Puis-je vous embrasser Patty ? demanda-t-il en se levant pour contourner l'immense bureau qui le séparait de son magnifique mannequin Wippley.

Méfiant, à la vue de l'homme qui accourait les lèvres en avant, Patty le contempla tandis qu'il approchait.

Lorsqu'il voulut lui déposer un baiser juste au coin des lèvres, elle le repoussa violemment. Benoît fut propulsé quelques mètres en arrière jusqu'à se cogner contre le mur.

Un instant médusé, il la contempla. De son côté, Patty se releva et se préparait à partir. Il réajusta tranquillement sa tenue légèrement malmenée et lui sourit.

Boudeuse et inquiète, Patty ne ressemblait plus du tout à une bombe sexuelle. Telle était sa volonté. Fini de rigoler ! Elle remonta prestement la fine bretelle de sa robe puis, en se tortillant, en rabaissa le bas.

Mettant un monde entre elle et l'homme, Patty souhaitait faire comprendre à cet imbécile, qu'il ne pouvait disposer de sa personne par l'intermédiaire de ce foutu contrat qu'elle regrettait déjà. Déçue par ce qu'elle en avait compris, Patty souhaitait rejoindre au plus vite son appartement, afin de le décrypter.

Sans un regard pour l'homme, elle sortit dignement en claquant si violemment la porte, qu'à l'intérieur les murs en tremblèrent. Ce qui projeta avec fracas quelques cadres photos dans un amoncellement de vitres brisées.

Elle passa devant la secrétaire qui, affolée par le bruit, s'apprêtait à porter secours à son patron.

Patty la fusilla du regard, obligeant la pauvre fille à plonger sur son bureau.

Bien que malmené, bousculé et ignoré, Benoît qui d'habitude était vénéré, n'en éprouva que plus d'attirance pour cette séductrice aux griffes acérées. Tant et si bien qu'il logea la belle Patty au deuxième étage d'un immeuble cosu à Neuilly, entièrement payé par ses soins.

Patty n'avait pourtant usé d'aucun stratège pour arriver à ce résultat.

La représentante des bas « Wippley » se devait d'habiter dans un beau quartier.

Or si Benoît réglait toutes les factures, il s'était par la même occasion installé tout bonnement chez sa belle dulcinée.

Débarquant un jour avec quatre valises et deux gros sacs, il lui avoua son amour. Patty ne put lui refuser l'hospitalité. Après tout, il tenait entre ses mains son futur métier.

Benoît qui s'occupait le jour de sa carrière, se vautrait la nuit dans son lit.

Tandis que la France en cette année 1977 remportait le Grand Prix de l'Eurovision avec « L'oiseau et l'enfant », interprété par Marie Myriam, une certaine Patty faisait enfin parler d'elle. Bientôt l'on vit fleurir dans Paris de grandes affiches vantant les bas Wippley sur les longues jambes d'un mannequin blond au nez mutin. La belle portait pour tout vêtement, deux petits coquillages nacrés sur sa plantureuse poitrine.

La mascotte de Sao Tomé

Deux ans que Livia vivait à Sao Tomé. Deux bonnes années qui s'étaient écoulées si rapidement qu'elle n'arrivait pas encore à y croire. Le souvenir de Norbert s'était envolé comme par magie. Son nom même s'était tout naturellement effacé de sa mémoire. Pour la première fois de sa vie, le temps s'était envolé à la vitesse de l'éclair, lui apportant la sérénité.

Ici elle se sentait utile.

Ce peuple si beau et si joyeux, malgré les soucis, la surprenait au quotidien. Beaucoup l'aimaient et d'après les dires de ses responsables, elle était de loin la préférée des Santoméens. Ils étaient également si chers à son cœur que jamais elle n'avait rechigné pour leur rendre un quelconque service.

Il n'était pas rare de la voir chez les uns ou les autres, faire du baby-sitting, aider à entretenir les potagers ou donner des leçons particulières. Pour beaucoup d'entre eux, elle était la jolie mascotte, le petit porte-bonheur, celle qui savait même soulager leurs maux lorsque le médecin tardait à venir.

Souvent avant d'entreprendre une mission importante, les Santoméens accouraient pour la toucher ou lui caresser le crâne toujours rasé.

Rien ne se faisait sans l'assentiment de Livia qui parfois en avait presque peur.

Telle une divinité, elle se devait d'être présente lors des accouchements, des mariages ou des baptêmes, car ce peuple catholique était très superstitieux.

Elle se rappelait encore le mariage de Vatie et Koulo qui avaient souhaité sa présence à leurs côtés.

Lorsque le prêtre leur demanda de se glisser mutuellement l'anneau du mariage, ce fut à Livia qu'incomba cette mission.

Pour la circonstance, Koulo était vêtu d'une élégante tenue blanche empruntée de ci de là. L'un lui avait débrouillé la veste, d'autres du village voisin le pantalon et la chemise. Il était magnifique et souriait de toutes ses dents parfaitement bien plantées.

Quant à Vatie, c'était aux dires de toute la vallée, la plus belle mariée depuis des décennies grâce à Livia qui, durant des jours et des nuits avait dessiné puis cousu la robe de mariée avec l'aide d'Ariane.

Ariane, son inséparable amie, avait pris de l'importance dans le cœur de Livia.

Durant ces deux années, elles avaient tissé des liens d'amitié qui s'étaient resserrés lors du départ, pour d'autres aides humanitaires, d'Helena la brésilienne et de Dolly l'espagnole.

Ariane, qui se dépensait sans compter pour les Santoméens, était restée toujours aussi fragile.

Persuadée de ne pas faire tout ce qu'il fallait pour

les autres, elle avait traversé des moments de doute et de détresse.

Servait-elle seulement à quelque chose ? Avait-elle quelque intérêt pour qu'on veuille maintenir son poste à Mambo ?

Bien souvent l'idée d'interrompre sa vie l'avait tenaillée. Livia qui, par le passé, avait ressenti cette insupportable douleur, s'était dévouée corps et âme pour que cessât cette envie de mourir.

Entourée par l'affection de Livia, Ariane avait repris vie pour ne pas déplaire à celle qui voyait en elle, une géante.

Vatie portait ce jour-là une longue robe blanche en vaporeuse dentelle, ceinte d'une jolie ceinture rouge en satin. Sur ses cheveux crépus, nattés très près du cuir chevelu, un long voile de dentelle effleurait le sol. Elle tenait dans ses mains un bouquet de fleurs multicolores dont regorgeait cette île.

Jolie poupée noire, Vatie se savait en cet instant belle et désirable.

Il eut été préférable qu'elle ne se trouvât que belle car la nuit même de ses noces, elle déboula chez Livia, la mine renfrognée.

Prétextant une approche bestiale de l'époux pervers, elle l'avait tout simplement abandonné.

Jusqu'à l'aube, Livia avait passé son temps à tenter de les réconcilier.

Alerté par le raffut, tout Mambo avait accouru pour assister aux querelles du couple. Accaparés par leur dispute, les jeunes mariés n'avaient pas hésité à se poursuivre sur la place, en proférant des insultes.

Livia avait dû courir de l'un à l'autre afin qu'ils n'en viennent pas aux mains.

Enfin, au petit matin, le couple avait fini par sceller leur réconciliation d'un baiser ardent dans les hurlements de joie de la population.

Alors que les spectateurs, épuisés par cette nuit blanche, étaient retournés à leurs occupations, les jeunes mariés avaient regagné leur maison de pierres pour s'endormir l'un contre l'autre.

En dépit des aléas de la vie quotidienne, le bonheur régnait à Mambo et beaucoup savaient déjà lire et écrire en portugais. Quant au français et l'anglais, c'était un petit peu plus difficile pour certains.

Livia était heureuse et amoureuse. Avec Sylvain à ses côtés, tout pouvait arriver... même un tremblement de terre.

Cet homme qui lui avait tendu la main lors de l'embarquement à Orly, son regard protecteur qui ne la quittait jamais, l'amour qu'il lui prodiguait alors que ses propres parents ne s'inquiétaient même plus de son sort, la rassurait.

Ses mille et une petites attentions la comblaient de bonheur.

Enfin ! Oui Livia était amoureuse à en oublier l'autre là-bas, celui qui attendait toujours qu'elle le surprenne.

Elle ne put s'empêcher de penser que la chance, pour une fois, était de son côté.

Brusquement un petit vent marin décida de caresser doucement le village.

D'un même élan, tous les villageois cessèrent leurs travaux pour apprécier cet instant. Le nez en l'air, humant avec délice les effluves d'iode, les Mamboéens s'adonnèrent au chant et à la danse.

Soudain la jolie mousseline offerte par Ariane à Livia à l'occasion de son anniversaire s'envola pour s'accrocher au clocher de l'église toute proche.

Ainsi parée de ce foulard aux tons pastel, qui flottait au vent, la maison du Seigneur était joliment décorée.

Les Mamboéens poussèrent des cris de joie, persuadés qu'un heureux évènement ne saurait tarder.

Attendaient-ils la venue d'un second messie ?

C'était sans compter sur l'intervention de Sylvain qui entreprit l'escalade du clocher. Non sans risques, tel un chevalier d'un autre siècle, il rapporta le bout d'étoffe qu'il déposa lui-même autour du cou de Livia.

Le village déçu qu'aucune apparition divine ne se soit manifestée reprit ses activités.

– Sylvain, j'ai failli mourir de peur, le gronda Livia. Je suis heureuse de te voir sain et sauf.

– Et moi donc, beauté ! Salut Ariane, décocha-t-il du côté de celle-ci qui paraissait effrayée, tout va bien j'espère ?

– Je crois que j'ai mouillé ma culotte, rétorqua Ariane, je suis bonne pour une douche. Ne recommence jamais ça, sinon c'est moi qui te tuerai de mes propres mains.

– Ma belle si cela devait se reproduire, j'y retournerai illico. En attendant ta petite culotte figurera dans mes trophées de vainqueur.

Devant leurs regards stupéfaits, il ajouta :

– Je plaisantais les filles ! Juste pour détendre l'atmosphère !

Livia le contempla avec tendresse. Enfin elle avait trouvé quelqu'un pour lequel elle comptait plus que lui-même.

Jusqu'au plus lointain de ses souvenirs, personne ne lui avait prodigué autant d'attention, hormis son inséparable nounou.

Livia aurait pu enfin penser que la vie lui offrait une part de bonheur. Mais Sylvain rêvait de diverses découvertes.

Quelques jours auparavant, il lui avait demandé de l'accompagner vers d'autres destinations. Pour lui, la vie ne s'arrêtait pas aux portes de ce paradis terrestre, où des anges comme Livia et Ariane, dispensaient leurs bontés.

D'autres lieux, d'autres peuplades les attendaient pour partager leur quotidien. Sylvain s'entêtait malgré le refus de Livia qui s'obstinait à lui répéter qu'Ariane ne se remettrait pas de son absence.

Les horizons lointains l'appelaient et il la voulait à ses côtés.

Livia lui demanda de patienter quelques semaines pour laisser à Ariane le temps d'accepter cette séparation.

Compréhensif, il avait patienté. Mais ne voyant rien venir, il lui avait fait savoir que son départ était imminent.

Plus les jours passaient, plus Ariane semblait se fragiliser. Livia ne voyait pas comment son amie pourrait rester en vie sans sa présence.

Peut-être se trompait-elle ? Peut-être qu'Ariane ne souffrirait pas autant qu'elle le pensait ?

C'était plus fort qu'elle ! Plus fort même que l'amour qu'elle portait à Sylvain ! Son besoin d'être utile à d'autres était ici. Sous ce soleil de plomb ! A l'ombre des bananiers parsemés de sept cents variétés de fleurs à quelques kilomètres de l'équateur ! Avec cette pluviométrie démesurée qui alimentait torrents, cascades et rivières !

Et avec Ariane ! La douce et invisible Niçoise, qui

pensait que sa petite vie n'intéressait personne. Non ! Décidément, Livia n'arrivait pas à l'abandonner.

Mais en pensant à l'imminent départ de Sylvain, son cœur se déchirait. Elle ne put s'empêcher de prier avec ferveur pour qu'il renonce à partir.

Chapitre 9

1984

La star aux mille démons

Le temps avait passé sans vraiment apporter la quiétude tant recherchée par Joan. La quiétude mais surtout l'oubli de cette fameuse nuit qu'elle revivait dans chacun de ses rêves.

Ses cauchemars la tenaient éveillée jusqu'à l'aube.

Elle accueillait les matins comme une délivrance en sautant de son lit pour retrouver une activité quelconque. Tout ! N'importe quoi ! Juste pour oublier ses affreuses visions qui la poursuivaient.

Elle n'en pouvait plus ! Il lui fallait agir sinon la folie la submergerait. Elle décida de consulter un psychologue.

Une fois par semaine, elle prenait place sur une chaise ayant d'emblée refusé le canapé. Elle n'avait pas encore parlé de cette affreuse nuit. Un jour peut-être pourrait-elle y parvenir.

Elle se contentait de parler de sa petite enfance, de la naissance de Juliette, de son divorce, de sa carrière et de ses amies. Enfin parler de tout et de rien, pour camoufler cette fameuse nuit. Elle se rassurait en pensant à sa fille.

Juliette semblait n'avoir gardé aucun souvenir du jour où Patty et Elvyre avaient sauvé sa vie.

Elle semblait avoir également occulté tous ces longs mois passés à l'hôpital, loin d'elle.

De ce jour maudit, ni elle ni Juliette n'en parlèrent plus jamais. Comme si cette période n'avait jamais existé. Ouf ! lâcha-telle dans un soupir, ma fille a tout oublié.

Pourtant Juliette savait ! Alors âgée de sept ans, elle avait tout entendu cette inoubliable nuit, quand Joan, la pensant au pays des songes, s'était confiée à Elvyre.

A présent du haut de ses quinze ans, elle avait tout compris.

Lorsque sa mémoire lui rapportait les bribes de confidences de sa mère, elle s'empressait de les détruire.

Comment grandir sereinement avec cette vision d'horreur ?

Cet oubli volontaire était comme une protection pour l'avenir.

Enfant puis adolescente isolée, encore trop faible pour affronter la réalité, Juliette s'était forgée une force intérieure pour se préserver du mauvais.

A présent Joan avait changé. Comme si la vie d'avant n'avait plus d'importance. Aujourd'hui, elle voulait en savourer chaque instant.

Voir Juliette grandir et l'écouter parler. Prendre le temps de boire un verre ou déguster une salade à la terrasse d'un restaurant en compagnie d'une amie.

Les hommes avaient déserté sa vie et Joan pensait que c'était beaucoup mieux ainsi.

Désormais la présence d'un homme ne la sécurisait plus. Ne la comblait plus. Elle préférait de beaucoup

la compagnie féminine qu'elle trouvait plus apaisante. A leurs côtés, elle sentait parfois le désir de s'endormir blottie au creux de leurs épaules ou l'envie de poser sa tête sur un sein, tendre et affectueux. Voire même sentir leurs mains lui caresser le corps.

Elle en ressentait toujours un immense bien-être, sans prendre vraiment conscience que tout doucement elle subissait l'attraction des femmes.

Sa carrière était lancée. Elle avait dû interrompre son travail au « Pingouin » pour se consacrer au cinéma.

Les deux films tournés après celui où elle n'avait eu qu'un second rôle, lui avaient permis d'accéder à la notoriété.

Trois films plus tard, son nom soutenait à lui seul les longs métrages. Les productions la courtoisaient, mais curieusement cela ne la rendait pas heureuse car le succès avait un goût amer.

Sur les tournages, tout l'excédait. Elle redevenait, comme avant, l'affreuse arriviste.

Dans le milieu, elle était reconnue comme un bon élément mais dotée d'un fichu caractère.

Tous pensaient qu'elle avait la grosse tête de celles qui ont oublié leur origine.

Sur les tournages, les comédiens s'amusaient d'un rien. Lors des repas, tout leur était prétexte à rire et le réalisateur s'arrachait les cheveux devant cette bande de garnements fous. C'était à celui qui faisait le plus d'espièglerie.

Joan, elle, ne riait jamais. Seule dans son coin, elle s'isolait avec sa tête des mauvais jours. Reconnue et adulée, Joan la star n'arrivait pas à savourer ce qu'elle avait toute sa vie espéré.

Le tournage de « Viol d'une stagiaire à l'Elysée »

la rendait particulièrement odieuse. Ce titre lui fouillait les tripes et la renvoyait vers son horrible passé.

En cet instant, elle pestait contre le mauvais maquillage de la pauvre Judith qui ne savait plus comment s'entendre avec Joan, la récalcitrante.

– Mais, t'es stupide ou quoi ? Tu cherches à m'enlaidir ! lui cracha-t-elle.

Plus Judith s'appliquait, plus les choses se gâtaient. Impuissante à calmer cette actrice, elle sentait monter ses larmes.

Sans crier gare, Joan lui arracha violement la palette des mains et l'envoya valdinguer à l'autre bout de la pièce.

La jeune femme, horrifiée, vit sa palette se fracasser contre le mur.

C'en était trop ! Judith éclata en sanglots et telle une poupée de chiffon, s'effondra sur la moelleuse moquette beige.

Pour arriver là où elle était aujourd'hui, Judith avait dû travailler d'arrache-pied. Son physique disgracieux ne l'avait certes pas aidée à s'introduire dans cette sphère miraculeuse. Un cousin éclairagiste qui bénéficiait de la tendre affection de son producteur, l'avait pistonnée. Il soupirait chaque fois qu'elle passait dans son sillage tant son apparence lui faisait craindre de ne pouvoir la maintenir en place.

Le producteur « chéri », convenant du talent de Judith, lui permit d'intégrer l'équipe. Consciente de cette chance inouïe, elle s'impliqua à fond dans son travail pour le conserver. Il devint une passion pratiquée jusqu'à la perfection.

Jamais à son aise où elle se trouvait, Judith devenait exceptionnelle une palette à la main. Ses bras longs et maigres se mouvaient avec agilité accompagnés d'un jeu de jambes tout aussi performant.

Aucune célébrité passée entre ses mains expertes n'eut à regretter de l'avoir connue.

Face à Joan qui la malmenait sans ménagement, elle ne savait plus à quel saint se vouer. Livrée aux sautes d'humeur imprévisibles de la capricieuse actrice, elle en vint même à craindre pour sa vie. A vingt-deux ans à peine !

Pour l'instant, effondrée en pleurs sur la moquette beige, elle priait silencieusement pour que quelqu'un vienne la tirer des griffes et du regard nerveux de Joan.

C'est avec soulagement qu'elle vit la porte s'ouvrir pour laisser apparaître une jolie femme aux longs cheveux noirs. Ses admirables yeux verts, étirés vers les tempes, se froncèrent devant cette triste scène.

Joan la prit aussitôt à témoin.

- Tu tombes à pic, Elvyre. Non, mais regarde-moi ça ! Vois dans quel état je me trouve par la faute de cette abrutie !

Refermant lentement la porte derrière elle, Elvyre qui connaissait la nouvelle Joan, se garda de répondre.

Ces derniers mois, son amie éprouvait un mal-être qui la rendait insupportable. Elvyre avait compris que Joan abusait de son nouveau statut. Une façade trompeuse ! Mais elle seule le savait.

Elvyre souleva Judith et l'installa dans le confortable canapé en cuir blanc. Judith la remercia d'une voix

tremblotante. Gênée, Elvyre l'interrompt d'un geste de la main et se retourna vers Joan.

– Comment peux-tu traiter les gens de la sorte, s'énerva-t-elle. C'est inadmissible. T'es là aujourd'hui où tu l'as toujours souhaité, et ton cœur est mauvais. C'est ça le privilège de la réussite ?

– Mon physique est la clé de ma réussite et je me dois de le préserver, répliqua dignement Joan d'un ton sec. Cette imbécile de maquilleuse fait tout pour m'enlaidir.

– Ton physique Joan ? Et que fais-tu de ton talent ? N'est-il pas plus important ? se moqua Elvyre avec un sourire narquois. Enfin peu importe les raisons, rien ne te permets de laisser exploser ton mauvais caractère.

– Ma pauvre Elvyre, renchérit Joan d'un ton cynique, voilà pourquoi tu ne réussiras jamais. Tu joues bien trop souvent les bons samaritains.

– Ravale ta mauvaise humeur, Joan, pas de ça avec moi !

– Ah ! C'est une rébellion ! Bravo, Elvyre, tu devrais devenir mon agent. Je suis sûre que tu saurais parfaitement négocier mes contrats, termina-t-elle mi-figue mi-raisin.

– Si on allait déjeuner ? proposa Elvyre conciliante. Ainsi tu pourrais t'épancher sur une épaule amicale. Car plus qu'un agent c'est d'une bonne amie dont tu as besoin.

– T'as raison ! Un bon déjeuner ne peut me faire que du bien après ce que je viens d'endurer. Pour le maquillage on verra plus tard ! Va déjeuner Judith, et j'espère qu'une fois le ventre rassasié, tu seras plus inspirée.

Joan enfila une veste de cuir noir sur sa robe moulante à ramages multicolores puis, abandonnant sa mauvaise humeur, elle prit son amie par le bras.

Enfin seule, Judith remercia le Seigneur. Elle espérait, elle aussi, qu'après un bon déjeuner, Joan se sera adoucie.

Elle se leva pour rejoindre la sortie en se demandant si le déjeuner allait passer malgré l'énorme boule qui encombrait son estomac.

Vive la liberté !

Ce foutu contrat de sept ans tirait à sa fin. Sept ans que Patty n'avait pas joué la comédie, sa passion première. Oh ! Certes, les affiches placardées dans toute la France et le monde n'étaient pas négligeables. Son compte en banque respirait une santé plus que confortable. Enfin, pour être exact, ces foutus bas Wippley lui avaient offerts une villa à Saint-Tropez, une autre à Miami et un très beau penthouse de six pièces dans le faubourg Saint-Honoré sans compter les nombreuses actions placées en bourse que sa conseillère de banque s'évertuait à faire fructifier.

Cependant par la faute de cet imbécile de Benoît qui frôlait les soixante-douze printemps, elle avait été exclue des chemins de la gloire.

Même son cabriolet Mercedes dans lequel elle paradait des journées entières sur les Champs Elysées, n'arrivait pas à lui faire oublier sa passion première. Etre star de cinéma !

Lorsqu'il lui arrivait de tomber, par hasard, sur un film de Joan ou lorsqu'elle voyait celle-ci gravir les marches du festival de Cannes dans un fourreau noir de Dior, avec un sourire victorieux, elle s'empressait de changer de chaîne. Rage ! Rage ! Rage !

- Cette chipie d'arriviste n'est même pas foutue de donner un coup de pouce aux copines. Et dire que je lui ai

sauvé la vie, lâchait-elle hargneuse en lançant violemment la télécommande sur le canapé.

Ce qui l'étouffait encore plus de rage, c'était qu'Elvyre profitait largement de la notoriété de Joan, en jouant des seconds rôles.

Et bien sûr elle, la Patty au bon cœur, faisait partie des copines oubliées, de celles auxquelles on ne propose jamais rien.

Dans son for intérieur, elle se savait prisonnière de ce foutu contrat.

En dépit de maintes supplications, Benoît n'avait pas voulu céder préférant la garder près de lui. Il se doutait bien qu'elle le quitterait sitôt libérée de cet accord.

Patty prétendait donc qu'on l'écartait sciemment de toute réussite cinématographique. Mais tous savaient qu'en parfaite égoïste, elle se gavait de royalties, sans jamais avoir tendu la main à personne.

– Que se passe-t-il mon lapin, marmonna l'homme dérangé dans sa sieste se massant l'épaule où l'avait atteint la télécommande.

– J'en ai marre de pavaner à poil dans ces foutus collants. Par ta faute j'ai raté ma carrière.

– Mais tu as une carrière, mon chaton. Ambassadrice des bas Wippley ! Sais-tu combien d'autres voudraient être à ta place ?

Benoît se leva pour se verser un petit whisky qui viendrait lui ôter le mal de crâne qu'il sentait poindre.

« Et voilà ! Encore une scène en perspective ! Pourquoi vouloir une femme plus jeune dans son lit si le résultat est

si médiocre ! Un désir purement masculin, pensa-t-il en s'étirant douloureusement. »

Depuis quelques temps, ses membres le faisaient souffrir lorsqu'il se levait après un certain temps d'immobilisation. Et cette satanée femme était loin de lui diffuser l'antidote dont il aurait bien besoin. En un mot : Douceur !

Ruminant intérieurement, il contemplait Patty qui, comme dans un film muet, gesticulait, l'œil mauvais et la bouche tordue de haine. Se sachant détesté par cette furie déchaînée, il préférait ne pas mettre le son et garder en mémoire les moments sulfureux du début de leur idylle. Ah ! Elle y avait mis de l'ardeur, la coquine. Il avait certes bien profité de ces moments agréables mais il lui avait rendu la monnaie.

Grâce à lui, elle avait entamé une carrière de mannequin et pas seulement pour les bas Wippley.

Elle vantait des crèmes de beauté, des bijoux de renom, et était invitée dans les plus beaux et les plus prestigieux endroits de la jet-set.

Elle n'avait peut-être pas entamé la carrière souhaitée, soit ! Mais en possédait-elle les qualités ?

Seule sa plastique, au demeurant parfaite, lui était avantageuse puisqu'elle paraissait dix ans plus jeune.

Bien que petit directeur d'une grande agence de mannequins, il aurait su reconnaître son talent d'actrice. Mais Patty n'était qu'une piètre comédienne ! Disons assez moyenne ! Bon, allez ! Elle était assez bonne ! Faut quand même le reconnaître.

– Pourrais-tu aller me chercher des glaçons, mon cœur, lui demanda-t-il en souriant avec l'espoir de la voir enterrer la hache de guerre. Mon whisky est tiède, poupinette !

– Pas de glaçons ni quoi que soit d'autre ! Espèce de vieux cochon ! Je veux que tu dégages de chez moi ! J'en ai marre de voir ta sale tête le matin et le soir.

– Encore ta mauvaise humeur qui reprend le dessus ! Mais mon pauvre chaton, que deviendrais-tu sans moi ? N'ai-je pas toujours été celui qui t'a soutenue, dirigée et conseillée ? Et vu ce que tu possèdes aujourd'hui, je t'ai même très bien conseillée !

– Rien à foutre de tes conseils à la noix. Ma conseillère de banque s'en est bien chargée. Et elle continue, pauvre con !

– Bon ! Réfléchis bien. Car si je pars, je ne reviendrai plus !

– C'est tout réfléchi, dégage vieil imbécile ! hurla Patty hors d'elle. Je veux vivre seule et pouvoir me taper enfin un homme de mon âge. Tu es gros, vieux et inutile !

Elle se débarrassait de lui comme un objet devenu encombrant parce que répugnant. Voilà ce qu'il venait de comprendre à soixante-douze ans passés !

L'avenir s'annonçait des plus noirs ! Il se voyait finir ses jours, seul et sans tendresse au lieu de se reposer avec dignité auprès d'une femme aimante et respectueuse.

C'était le prix à payer pour avoir voulu, à son âge, vivre aux côtés d'une femme plus jeune.

« Eh bien, voici venu le temps de rencontrer une gentille femme dans la soixantaine, encore bien conservée, qui m'accompagnerait les quelques dernières années que le seigneur voudrait bien m'accorder. Se réconforta-t-il intérieurement »

– C'est d'accord ! répondit-il. Je pars me faire voir ailleurs. Adieu ! Mes bagages m'attendent.

Patty s'arrêta net de hurler et s'affala d'un coup sur le canapé, prenant la place de celui qui, un instant auparavant, se frottait l'épaule là où la télécommande l'avait touché.

Pico s'en mêle

Par-delà les mers, une femme attendait en vain des nouvelles de celui qui l'avait quittée sept ans plus tôt. Parti, elle ne savait où, Livia désespérait de le revoir vivant.

Elle était certaine à présent qu'il était arrivé malheur à Sylvain ! Jamais il ne l'aurait abandonnée ainsi, sans même lui écrire pour l'informer de sa destination.

Après avoir contacté de nombreuses fois le CHD, qui tout comme elle ignorait où il se trouvait, Livia craignait à présent le pire.

L'équipe changeait au fil du temps mais seules Ariane et Livia restaient en postes, fidèles à leur premier engagement.

Elles faisaient partie du décor et pour nombre d'habitants elles étaient Mamboéennes d'autant qu'à présent, une chevelure frisée auréolait le visage de Livia, la rapprochant ainsi de leur apparence physique.

Seule fausse note à leurs yeux, Ariane et Livia étaient toujours célibataires. Ces joyeux lurons, ne pouvant concevoir la vie en solitaire, les incitaient à prendre un mari pour fonder une famille. Les deux femmes n'avaient aucune envie de convoler. Et puis l'une d'entre elles attendait avec impatience le retour de son voyageur.

Ignorant délibérément leurs arguments, les Mamboéens s'activaient en douce, la mine conspiratrice.

Une nuit, elles furent réveillées en sursaut par un bruit assourdissant.

Aussitôt sorties du lit, elles furent surprises de ressentir un léger tremblement.

Persuadées que le volcan Pico crachait sa lave en un jet de feu et de pierres, elles prirent la fuite.

Une fois à l'extérieur, devant un immense feu de bois – pas volcanique du tout – elles découvrirent deux « bonshommes » vêtus comme des princes qui lancèrent la chansonnette en les apercevant.

Avec des poses lascives et félines, les deux compères jouèrent de leurs regards, à coup de clins d'yeux langoureux, leurs lèvres lançant des baisers ardents.

Poussés par les Mamboéens – même ceux des villages voisins, nota Livia – les deux hommes placèrent une fleur rouge entre leurs lèvres. Puis petit à petit, ils avancèrent en dansant autour des jeunes femmes qui, la bouche ouverte, contemplaient cette scène délirante.

Après avoir tourné plusieurs fois autour des statues – Livia et Ariane toujours immobiles – chacun prit sa fleur qu'il glissa derrière l'oreille de sa dulcinée.

Ils se jetèrent tout à coup, les bras écartés, aux pieds de leurs conquêtes et la musique cessa.

Un silence oppressant envahit aussitôt l'atmosphère.

Tous attendaient l'apothéose de cette double déclaration amoureuse.

Après les avoir remercié poliment, pour cette étonnante surprise nocturne, Livia s'en retourna rejoindre son lit suivie de près par Ariane. Elles abandonnaient à leur sort, les malheureux soupirants qui pendant longtemps se virent affubler du titre de « pitoyables courtisans ».

Et roule l'avenir !

Après toutes ces années où il s'était démené pour faire

accepter ses scénarii, Emmanuel désespérait d'en placer un. Lui qui avait empilé un tas de manuscrits, se démoralisait. Tous les envois qu'il avait effectués aux diverses productions étaient restés sans effet ou lui étaient revenus avec cette réponse :

« Malgré le réel intérêt de votre scénario, nous sommes dans le regret de ne pouvoir donner suite... etc. etc. »

Cela le mettait hors de lui. Si les professionnels – et ils étaient nombreux ! – lui reconnaissaient du talent, pourquoi refusaient-ils systématiquement ses projets ?

Lors d'un dîner entre amis, l'un d'eux qui travaillait dans une agence de publicité, lui avait proposé de l'introduire dans son milieu.

Devrait-il accepter cette offre qui ne concernait pas directement le cinéma ?

Après mûre réflexion, il admit qu'il valait mieux penser manger à sa faim plutôt qu'attendre une réponse qui risquait de ne jamais arriver.

Enchaîné par sa passion de l'écriture, il accepta de travailler à mi-temps. Cette décision lui laissait, après avoir réglé sa pension alimentaire, et quelques sorties, juste de quoi subsister. C'est-à-dire pas grand-chose ! Dur de vouloir être un artiste.

La présence d'Elvyre, assise sur le siège passager de sa BMW, un ancien modèle, lui mettait du baume au cœur.

A présent, elle faisait partie de sa vie. Elle était la compagne qu'il avait toujours souhaitée.

Son divorce d'avec Benjamin avait certainement été la raison de leur rapprochement. Peut-être que se trouvant malheureuse et abandonnée, elle s'était laissée tenter par sa chaude affection.

Mais qu'importe ! L'important était qu'elle ait succombé à ses avances car pour lui, c'était loin d'être une aventure sans lendemain. Cette femme le subjuguait.

Elle était la femme qu'il voulait, avec ses joies, ses sautes d'humeur et ses larmes. Lorsqu'elle souriait, son cœur explosait de joie. Il l'espérait toujours joyeuse, heureuse de vivre.

Il avait tant patienté pour en arriver là !

– Je suis très heureuse de cette soirée, l'interrompt Elyvre au milieu de ses réflexions. Qu'as-tu décidé ?

– Nous allons dîner puis nous irons au Théâtre Saint Georges. Je sais que tu voulais voir « On m'appelle Emilie » avec Maria Pacôme. Tu l'adores parce qu'elle te fait rire. Alors j'ai réservé pour ma petite chérie. J'espère que mon programme te plaît !

– Evidemment que ça me plaît, répondit-elle le regard illuminé de joie. Odette Laure et Patrick Bruel lui donnent la réplique. Je suis curieuse de découvrir, en chair et en os, ce nouveau comédien. T'es trop gentil avec moi !

– Trop gentil ? Je ne dirais pas ça. Je veux te faire plaisir, c'est tout. Alors je suis attentif à tes désirs...

– T'es un ange, l'ange qui me protège et que j'aime. Et si tu arrêtais la voiture, juste un instant... ?

– Qu'aurais-tu derrière la tête, petite intrigante ! N'envisagerais-tu pas d'enivrer le conducteur avant l'heure ?

– J'adore détourner les beaux messieurs de leur bonne conduite.

La baguette magique de Mimi

Le froid avait pris possession des demeures et tout un chacun s'occupait à les rendre plus accueillantes.

En ces jours d'hiver on vivait le plus clair de son temps à l'intérieur.

Que ce soit au travail, dans les appartements ou les maisons, il valait mieux rester au chaud, le froid promettant cette année d'être vigoureux.

Dans la lumière tamisée d'une grande salle de projection, une voix claire et juste s'élevait devant un groupe de personnes qui se tenaient silencieuses.

Cette voix énergique les subjuguait. Seule la couleur de peau de la comédienne les mettait mal à l'aise.

Le rôle pour lequel Myriam se démenait était celui d'une jeune blonde qui s'inquiétait de l'absence prolongée d'un de ses deux jeunes enfants.

Le scénario précisait que la fillette kidnappée était blonde et que la seule piste qui permettait d'arriver jusqu'à elle, était un long cheveu blond trouvé dans la voiture du kidnappeur.

Consternés, le responsable du casting et le réalisateur se dévisageaient cherchant à deviner si l'autre éprouvait la même gêne.

Après de nombreuses et vaines années de casting, après avoir arpenté tant de couloirs et vu tant de portes se refermer du fait de sa couleur, Myriam venait de rencontrer la chance. La première de sa vie !

Alors qu'elle se démenait, dans la lumière, devant un parterre noyé d'obscurité, Myriam était loin de se douter qu'en bas on pensait à elle pour un autre rôle que pour celui qu'elle auditionnait.

Chapitre 10

1985

Chaque chose à un prix

David avait grandi. Quinze ans ! C'était un enfant calme mais capricieux, ce qui était dommage, pour l'adorable ado qu'il savait être dans ses bons moments.

Avec la puberté, il sentait monter en lui un sentiment de révolte quasi permanent.

Rien ne lui plaisait ou plutôt rien n'allait comme il le souhaitait. Que recherchait-il ? Lui-même n'en savait rien ! Seul un mal-être persistait au quotidien.

Ses relations, avec sa mère, étaient assez houleuses et son père lui manquait ! Depuis le divorce et du fait de leur éloignement, ils s'étaient peu vus.

Une fois par an, il passait le mois de juillet dans sa nouvelle famille agrandie de trois petits frères et sœurs.

Parfois, lors des vacances scolaires, il lui arrivait de les retrouver pour une période de quinze jours.

Il n'acceptait toujours pas ce divorce.

Souvent la nuit, quand il accédait enfin au sommeil,

il rêvait d'une famille réunie. Sa famille reconstruite ! Aux côtés de ses deux parents, il jouait avec son petit frère.

Il s'éveillait alors en sursaut, le front moite, pleurant sur ce frère qu'il n'aurait jamais l'occasion de connaître et qu'il ne serrerait jamais dans ses bras.

Il bourrait de coups de poings son oreiller mouillé de larmes, tenant ses parents pour responsables d'avoir brisé sa vie.

Entre un père lointain et une mère désorientée, son quotidien était déplorable.

Ce fut pire quand elle commença à être ailleurs, avec sur les lèvres un sourire béat !

Le croyant endormi, sa mère partait pour une destination connue d'elle seule, le laissant plus abandonné que jamais !

A son retour, à l'aube naissante, elle entraît sur la pointe des pieds.

Il simulait le sommeil et sentait le souffle chaud d'un baiser sur son front. Volontairement, il se retournait dans son lit pour y échapper.

Aux retrouvailles du petit déjeuner, tout en lui beurrant deux tartines, elle affirmait avoir passé une bonne nuit.

David ne lui posait jamais de question, même s'il en mourait d'envie.

Il se doutait de la destination pécheresse de cette mère qui courait rejoindre le mâle pour se perdre dans son lit.

Parfois, il l'épiait les yeux mi-clos. Il lui en voulait de n'avoir pas attendu le retour de son père. Remarié, certes ! Mais qui, peut être déçu par le remariage, serait revenu.

Comment espérer les revoir à nouveau ensemble un jour ? Elle avait tout gâché en s'amourachant d'un autre.

Sa vie prenait des airs de ballon crevé. Rien ne le motivait, il délaissait même ses études.

Un jour, alors qu'il imaginait encore une fois, un possible retour paternel, il entendit le nom d'Emmanuel.

– Emmanuel meurt d'envie de te connaître, j'aimerais sincèrement que tu acceptes de le rencontrer. Qu'est-ce que t'en penses ?

– Je n'en ai pas envie !

– David, ça fait maintenant plus de neuf ans que ton père nous a quittés et...

– Qu'il t'a quittée, la coupa David. Si tu crois que je ne sais pas que ton Emmanuel ne date pas d'hier, tu te mets le doigt dans l'œil.

– Tu n'as pas le droit de me parler sur ce ton, David, je suis ta mère, tu me dois le respect. Il est vrai que je connais Emmanuel depuis des années, mais si je ne t'en ai pas parlé jusqu'à ce jour, c'était pour ne pas te faire de peine. Finalement, c'était une erreur de ma part. Ton père, lui, ne s'est pas gêné pour fonder très rapidement une autre famille.

– Toi, tu m'as trompé ! Tu m'as laissé croire que nous étions deux dans cette histoire. Juste nous deux. Alors que la nuit, tu cours le rejoindre derrière mon dos.

Surprise, Elyvre le dévisageait, incrédule. Son enfant la jugeait !

Pendant toutes ces années, il avait accumulé de la haine à son égard.

Il la rendait responsable de son divorce et attendait une réconciliation.

Elyvre ne savait plus comment réagir.

Devait-elle, passant outre ses griefs, l'obliger à rencontrer Emmanuel qui se faisait une joie de le connaître ?

Ou devait-elle plutôt tenter de renouer les liens affectueux qu'ils avaient partagés par le passé ?

Remettre à plus tard la rencontre ?

– Je ne veux plus vivre avec toi, lança-t-il tout à coup, l'air décidé. Je veux partir rejoindre papa.

– Quoi ? J'espère que tu plaisantes, David !

– Pas du tout ! Et puis j'en ai marre de végéter ici, dans le froid et l'inactivité. Mes études me barbent et rien d'autre ne me motive, alors il serait bien que je tente autre chose dans un pays étranger.

– D'accord ! D'accord ! Renchérit-elle sachant que David avait déjà pris sa décision. Tu rejoindras ton père pour les vacances d'hiver, nous déciderons à ton retour.

Rien n'y fit ! Elvyre eut beau parlementer, négocier, David campa sur ses positions. Son départ se ferait au plus vite. Le temps de l'organiser, avait-il décidé.

Lorsqu'elle le déposa à l'aéroport quelques semaines plus tard, elle sut que rien ne serait plus comme avant.

Alors qu'à travers ses larmes, elle le regardait s'éloigner seul, passer le contrôle d'identité, sans même un signe d'adieu, elle ressentit une violente douleur au niveau de la poitrine.

Son cœur se déchirait et la souffrance l'envahissait.

« Mon bébé, mon bébé me quitte. Il est toute ma vie. Mon petit bout s'en va »

Il la quittait comme s'il allait revenir le soir, dîner en tête-à-tête, et parler de tout et de rien.

Quinze années s'évaporaient ! Il allait retrouver son père et sa nouvelle famille. Elle, il lui faudra apprendre à vivre sans lui.

Comme les enfants sont injustes et égoïstes !

Elvyre se rappela alors, une phrase qu'aimait répéter sa mère :

« Les enfants, on ne les fait par pour soi ! Ils partent aussi vite qu'ils sont arrivés. Alors il est inutile de faire des projets d'avenir ! »

Comme pour contredire ces funestes paroles, David réapparut en courant. L'air inquiet, il la chercha des yeux dans la foule des accompagnants. Puis l'apercevant enfin il lui sourit tendrement et lui envoya un dernier baiser.

Elvyre, droite comme un soldat au garde à vous, sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Elle lui sourit à travers ses larmes et se rappela soudain combien elle-même avait brisé le cœur de ses parents lors de son propre départ.

Quand sonne le jour du départ

Livia n'en pouvait plus ! L'absence de Sylvain lui pesait et même la compagnie d'Ariane, n'arrivait pas à lui faire oublier cet homme parti depuis huit ans et dont elle était sans nouvelles. Que s'était-il passé ? Pourquoi Sylvain vivait dans le silence, lui qui prétendait l'aimer ?

Aujourd'hui une autre femme devait certainement vivre à ses côtés en ignorant l'existence de celle qui avait noué sa main à la sienne pour sceller à jamais leur destin !

La vie à Mambo avait désormais perdu de son intérêt, mais poussée par l'affection des habitants, elle avait continué sa mission. Tous savaient maintenant lire et écrire dans la langue nationale. Pour certains les langues étrangères n'étaient plus une énigme.

Depuis deux ans déjà Livia n'attendait qu'un signal

pour rejoindre une autre cause humanitaire.

En ce jour sacré du dimanche, les Mamboéens étaient réunis à l'église pour prier et entonner de merveilleux gospels. Livia avait préféré rester dans la petite maison de pierre qu'elle partageait avec Ariane.

Le poste de radio allumé, elle aimait écouter la musique française qui lui rappelait ses amis restés là-bas. Peut-être au même instant, écoutaient-ils les mêmes mélodies. A quelques minutes des informations, une chanson l'interpella. Aussitôt elle monta le son !

« Ils n'ont jamais vu la pluie, Ils ne savent même plus sourire.

Il n'y a même plus de larmes, Dans leurs yeux si grands.

Loin du cœur et loin des yeux, De nos villes et de nos banlieues

L'Ethiopie meurt peu à peu, Peu à peu. »

Renaud termina sa chanson et les infos commencèrent. Livia resta perdue dans ses pensées. Quelques minutes. Puis elle contempla Ariane qui lisait allongée sur son lit, le livre sur sa poitrine. Elle aussi avait apparemment entendu les paroles. Elles se regardèrent en silence. Au poste, un journaliste s'entretenait avec le docteur Antoine Crouan, de Médecins sans Frontières.

« Sécheresse, famine, maladie, l'ampleur du désastre est à peine croyable. Peut-on seulement imaginer que plus de 1 500 Éthiopiens meurent chaque jour, faute de soins et de nourriture ? Certes, la mobilisation internationale commence à porter ses fruits. Mais, pourtant, tout reste à faire. Chaque jour, notre équipe est confrontée à des

situations désespérées. La sécheresse gagne du terrain, et la maladie aussi. 300 000 morts en 1984... »

Dehors, les voix joyeuses des habitants qui rejoignaient leurs demeures, parvenaient à leurs oreilles.

Les deux femmes se concertèrent du regard et la Niçoise sourit à la femme au regard mauve. Livia lui rendit son sourire.

Il était évident qu'une autre cause les attendait. Le jour du grand départ venait de sonner.

Chapitre 11

1988

Longue est la chute

Dans l'appartement silencieux, Elvyre, d'un pas traînant, vaquait à ses occupations ménagères. Un ménage rapidement expédié, car rien ni personne ne dérangeait l'ordre établi.

Parfois, Emmanuel venait la rejoindre pour s'installer quelques jours à ses côtés. D'autres fois, c'était elle qui partait s'établir chez lui et à chaque retrouvaille, ils savouraient ce moment.

Tous deux aimaient traîner à la maison, sans chichis ou tralala, juste pour le plaisir d'être ensemble. En jogging, jeans ou tenues de soirée, peu importait, ils se regardaient toujours avec les yeux de l'amour.

Pour avoir vécu tant de moments solitaires, ils appréciaient leur bonheur.

La décision de vivre ensemble n'était pas encore à l'ordre du jour. Ils prenaient leur temps, comme s'il leur fallait auparavant, en cimenter les fondations.

Une ombre, néanmoins s'immisçait dans cette félicité. David lui manquait ! Depuis son départ il l'avait oubliée.

Trois ans qu'il était parti sur un coup de tête, trois ans qu'elle vivait cela comme un déchirement.

Pourquoi l'adolescent tant aimé s'obstinait-il à l'ignorer ? Que se passait-il dans la tête de David, pour qu'il en vienne à refuser tout contact avec sa mère ?

Elvyre avait tenté de lui parler, par l'intermédiaire de Benjamin mais David était toujours absent. Vérité ou mensonge ? Son bébé chéri ne voulait plus d'elle. Mon cœur, je t'aime, t'es ma vie ! se lamentait-elle au quotidien.

Benjamin l'exhortait à la patience, lui promettant que tout finirait par rentrer dans l'ordre.

Les jours, les mois et les années étaient passés et David était resté silencieux.

Un jour, Benjamin et sa famille avaient déménagé oubliant d'en informer Elvyre. Sciemment ou par oubli ?

Elvyre n'arrivait pas à admettre une telle négligence. Elle n'avait, hélas, plus aucun moyen de contacter David. Elle en voulait à Benjamin !

La sonnerie du téléphone vint la tirer de ses pensées. Elle s'empressa de saisir le combiné et ne put s'empêcher d'espérer que cet appel pourrait provenir de David.

– Elvyre ? Tu pourrais me rejoindre chez Joan ? Hurla presque Myriam affolée dans l'appareil.

– Pourquoi ? Tu m'inquiètes à hurler comme ça ! En principe elle est sur son tournage.

– Justement, j'en viens et elle ne s'y trouve pas. Là-bas, personne ne sait où elle est. Ils avaient une scène extrêmement importante pour les raccords. Ils sont furax. Je suis déjà en route et je serai chez Joan dans cinq minutes environ. Viens vite !

– Je te rejoins, répondit Elvyre craignant le pire pour Joan avec ses tendances suicidaires.

Au Vagabond

Tandis qu'elle était en route pour rejoindre l'introuvable Joan, Myriam ne put s'empêcher de penser que celle-ci était trop capricieuse. Elle-même passait de nombreux castings qui se soldaient, pour la plupart, d'un non catégorique. Alors, elle attendait ! Elle attendait et espérait la venue de ce foutu rôle qui ferait d'elle enfin la star d'une belle distribution.

Pour conjurer le mauvais sort, elle s'était dit qu'il serait bien de passer voir Joan sur l'un de ses tournages. Pour détourner cette scoumoune il lui fallait se coller au succès de Joan ! Afin qu'il déteigne sur elle ! Le plaisir de la voir jouer, lié à celui de côtoyer les vedettes, la tenaillait, en attendant la représentation de ce soir, au « Vagabond ».

Dans cette pièce de boulevard, elle y interprétait le rôle d'une femme amoureuse d'un play-boy, qui partageait le studio avec un baba-cool. La pièce, drôle et pétillante d'un jeune auteur inconnu, n'était pas facile à jouer devant un public si restreint.

Le petit théâtre qui les accueillait ne manquait pourtant pas de charme. Il était situé non loin du Sacré-Cœur, dans l'une de ses fameuses petites rues en pente, bordées de gracieuses maisons entourées de jardins. Mais les comédiens inconnus n'attiraient pas le public friand de têtes d'affiches.

« Le Vagabond » appartenait au célèbre comédien, Jean Dufour. Pour satisfaire l'une de ses filles, qui souhaitait entamer une carrière de directeur de théâtre, il lui en avait

fait cadeau. La chance avait souri à Mimi, en lui offrant le rôle principal. C'est par le plus grand des hasards qu'elle avait appris qu'au « Vagabond », on castait des femmes de couleur, pour le rôle d'une demoiselle libérée dans une pièce de boulevard.

Ravie, Myriam s'était comme d'habitude lancée à corps perdu dans cette course à la chance. Mais pour ce coup-ci, Mimi sentait que le rôle lui serait attribué car elle était la « Douddy » en question. Avec l'ardeur et le battant qu'on lui connaissait, elle décrocha haut la main le rôle si convoité.

Depuis deux mois, on pouvait la voir tous les soirs, sauf lundi jour de relâche, jouer la sensuelle « Douddy » folle de son « Doudou ». Sur la scène, on assistait à un va et vient de trois comédiens qui se lançaient des mots tantôt assassins, tantôt mielleux. Avec des portes qui claquent et un rythme soutenu, les trois compères s'en donnèrent à cœur joie. Ruisselant de sueur, à chaque fin de représentation, ils étaient largement récompensés par un tonnerre d'applaudissements.

Retour d'une oubliée

En arrivant dans le quartier de Neuilly où logeait Joan, Elvyre eut l'idée d'appeler Patty.

Depuis le départ de Benoît, elles s'étaient très peu vues.

La nouvelle demeure de Patty se situait tout près de l'Hôpital américain.

Si Patty était chez elle, quelques minutes lui suffiraient pour les rejoindre.

Dès la première sonnerie, l'ex-mannequin Wippley répondit. Elle ne montra aucun étonnement à l'appel d'Elvyre qui fut agréablement surprise de l'empressement

avec laquelle celle-ci promet d'être là au plus vite.

En arrivant au sixième et dernier étage, elle trouva Myriam qui tambourinait sur la porte en appelant Joan de toutes ses forces.

– Cela fait plus d'une demi-heure que je frappe et personne ne répond. Je me dis qu'en criant son nom, elle finira bien par répondre.

– T'es sûre qu'elle est chez elle ? Elle est peut-être tout simplement chez un copain ou avec Juliette à la terrasse d'un café.

– Ça m'étonnerait ? Toutes les lumières sont allumées comme en plein jour.

– J'espère qu'elle n'a pas encore eu une de ses mauvaises idées. La dernière fois, Juliette nous a ouvert. Je ne vois pas comment nous allons défoncer cette porte blindée.

Elles furent interrompues par le bruit de l'ascenseur qui redescendait.

– J'espère que c'est Patty, s'exclama Elvyre, Elle va nous aider.

Aussitôt leurs regards se dirigèrent vers celui-ci qui prenait apparemment tout son temps pour remonter.

Dès que les portes eurent coulissé, elles aperçurent Patty accompagnée de Juliette. Ouf !!! Elle avait son propre trousseau de clefs.

Juliette avait grandi. Elle était devenue une superbe jeune fille, élégante et raffinée. Elle semblait inquiète. D'une main tremblante elle introduit sa clé et repoussa la porte.

Toutes les lumières de l'appartement allumées alarmèrent les jeunes femmes. D'un même élan, elles s'élançèrent vers la chambre de Joan.

Allongée dans son lit, vêtue d'une courte nuisette mauve, elle gisait là, pâle comme plongée dans un profond sommeil.

D'un seul coup d'œil, les quatre femmes aperçurent des flacons de remèdes vides. Seule Myriam s'affola car les trois autres revivaient son dernier suicide.

Le retour d'une voyageuse

Cela lui faisait tout drôle de retrouver Paris.

A peine arrivée Livia s'était, comme par le passé, promenée dans la capitale. Au détour de chaque rue, elle s'arrêtait pour humer l'air qui lui avait manqué, celui de son cher Paris.

C'était bon de marcher au hasard des ruelles sans rendez-vous précis.

Non ! Rien ni personne ne l'attendait.

Saint-Germain des Prés ! Quel magnifique quartier ! La longue et spacieuse avenue bordée d'arbres, ses boutiques aux larges vitrines, ses cafés la remplissaient d'aise sous ce soleil printanier.

La veille encore, elle vivait sous le brûlant soleil d'un pays en souffrance. Elle avait bien du mal à détourner ses pensées de ce qui avait été, pendant plus de trois ans, sa vie à Korem.

Au printemps 1984, la pluie ne tombait plus dans le Nord d'Ethiopie, laissant sournoisement s'installer la famine.

Un an plus tard, Livia, accompagnée de son inséparable et complice Ariane, décidèrent de rejoindre les équipes du CHD déjà sur place.

Les médecins sans frontières présents furent les

premiers à tirer la sonnette d'alarme : la population affamée était passée de 8 000 à 25 000. Il fallait absolument acheminer de la nourriture à Korem.

Dans le courant du mois d'août, plus de 50 mourraient chaque jour et des dizaines de milliers attendaient la distribution de vivres.

Les organismes humanitaires réitéraient inlassablement leurs appels désespérés pour que le monde leur vienne en aide.

Mais il avait fallu plusieurs mois pour que la gravité de la situation soit enfin reconnue ; pour que le gouvernement lance un appel à l'aide internationale et parle de famine.

Face à cette détresse, Livia s'était sentie investie du devoir d'aider ces pauvres gens désespérés.

Epaulée par les autres missions, son aide avait été précieuse. Elle s'était sentie indispensable à ce pays. Elle s'était appliquée à donner sa force, son amour et sa patience. A pratiquer toutes sortes de métiers et même pendant ses heures libres : donner encore, et encore !

Ils étaient des centaines à mourir chaque jour. Livia désespérait devant tant de misère.

Elle n'oublierait jamais les tableaux de ces mamans squelettiques, au regard brûlant de fièvre, un bébé accroché à un sein désespérément tari ; ces enfants fripés, comme des petits vieux, avec un ventre énorme et un regard angoissé. Ces enfants ne savaient même plus jouer, uniquement préoccupés à combler la faim qui les tenaillait.

Quelle horreur ! Livia en gardait encore des souvenirs qui la traumatiseraient toute sa vie.

Elle vit alors arriver les premiers journalistes qui,

pouvant enfin se rendre dans le Nord, découvraient cet immense mouvoir.

Finalement de toutes parts arriva de façon massive, de la nourriture, des médicaments, des tentes, des couvertures.

Ils étaient presque 100 000 sur le plateau de Korem mais à peine 10 000 vivaient sous des abris.

Ariane et Livia assistèrent muettes au spectacle de ce peuple silencieux qui mourait de faim, de froid et de maladies.

Un journaliste tenta de la reconforter.

Il reconnut que, malgré leur aide précieuse, tous étaient dépassés par le nombre de malheureux qui affluaient chaque jour.

– Pour le gouvernement éthiopien, lui confia-t-il, d’après moi, cette famine est une arme providentielle pour redessiner la géographie humaine de ce pays. A Korem, la propagande officielle incite aux départs « volontaires » vers le sud. Certains s’en vont, les autres restent, sans imaginer l’enfer qui leur est réservé en représailles. La nourriture est désormais destinée à certains, l’aide alimentaire détournée vers le sud. Les équipes MSF sont bloquées dans leur travail par des interdictions de toutes sortes. Devant cette indifférence, je ne vois pas d’issue à l’horreur !

Tous s’acharnèrent et durant le mois d’août 1985, Médecin Sans Frontière souhaita ouvrir un centre de nutrition pour 8 000 enfants en danger de mort. Bien sûr, Livia et Ariane désirèrent s’y associer.

Mais les autorités refusèrent catégoriquement l’ouverture de ce centre.

Les organismes humanitaires s’insurgèrent et

dénoncèrent les déportations massives et les détournements de l'aide vers le Sud.

La réaction des autorités fut cinglante et sans rappel : le 2 décembre, MSF fut expulsé d'Ethiopie mais le CHD, moins exposé aux regards, résista.

La famine ne fut pas éteinte et les déplacements de population continuèrent. Le monde entier fut informé mais les transferts firent au total plus de 100 000 morts.

Le souvenir d'Ariane s'imposa tout à coup. Cette amie si chère qu'elle avait dû laisser là-bas.

Les enfants étaient sa passion. N'ayant pas eu la chance d'en avoir, elle avait souhaité travailler auprès d'eux. Son vœu avait été entendu et on l'y avait affectée.

Rien n'existait à Korem pour les occuper et il était difficile de trouver des chiffons ou bouts de bois qui serviraient à la confection de poupées ou autres jouets.

L'imagination d'Ariane allait bon train. Habile de ses doigts, elle parvenait toujours à créer des merveilles.

Les sourires s'épanouissaient et souvent les adultes, attirés par leurs rires silencieux, se joignaient aux gamins.

Un soir, au réfectoire, alors que Livia préparait le repas, des jeunes enfants arrivèrent en courant : Ariane était tombée. Livia lâcha tout pour venir en aide à son amie. Derrière la nuée de gamins qui criaient en courant, elle arriva à l'endroit indiqué. Etendue à même le sol, Ariane gisait sans connaissance dans la poussière de la terre séchée et craquelée.

Pauvre Ariane ! A son arrivée auprès des médecins, elle était déjà morte. Elle avait dû mettre un certain temps à mourir. Des secours alertés à temps, l'auraient peut-être

sauvée mais les enfants n'avaient pas réagi assez vite. Sa crise cardiaque datait de quelques heures.

– Qu'elle horreur, Seigneur ! hurla-t-elle intérieurement. Ma pauvre Ariane, plus jamais ton sourire n'illuminera le regard de ces malheureux et moi, tu me laisses seule.

Le drame datait de plus de six mois. Livia avait eu du mal à abandonner son amie. Ou du moins ce qu'il en restait, au fond d'un trou, creusé à la hâte. Car ici, mourir était chose courante et on ne s'attardait pas à pleurer les morts.

Livia continua son travail encore quelques mois mais le cœur n'y était plus. Sans Ariane ni Sylvain, elle émit le désir de rentrer à Paris, après treize ans d'absence.

Ses pas l'avaient portée devant une vitrine qu'elle contemplait machinalement, perdue dans ses pensées. Se détachant de la devanture haute couture où trônait une collection bien trop chic à son goût, son regard se posa sur une cabine téléphonique.

A sa vue, elle ressentit le besoin d'entendre une voix amicale.

Sans plus attendre, elle s'y dirigea et forma le numéro d'une amie qui n'avait pas eu de ses nouvelles depuis un long moment.

Les lettres échangées alors, lui avaient permis de se tenir au courant de certains événements comme le énième suicide avorté de Joan, le divorce de Patty et l'existence de Myriam.

Elle fut déçue d'entendre un répondeur. Elle s'empressa de composer le second numéro dans l'espoir d'être exaucée.

– Allô ! répondit une voix de parfaite secrétaire. Je suis

désolée, Madame n'est pas disponible. Mais je lui ferai part de votre appel.

– Permettez-moi d'insister, s'il vous plait ! implorait Livia.

– Je ne puis la déranger. Elle est en réunion.

– Alors dites-lui que son amie Livia veut lui parler, elle ne sera pas contrariée d'avoir été dérangée.

Livia se dit qu'elle allait être obligée de raccrocher et de rappeler plus tard à cause de cette satanée secrétaire. Mais elle surprit dans le récepteur une ébauche de dialogue.

– Livia ? C'est bien toi ?

– Oui, Elvyre, c'est bien moi. Je suis à Paris et j'avais tellement envie de te parler. Comment vas-tu ?

– Non ! Non ! Non ! Il n'est pas question de s'entretenir par téléphone. J'ai envie de t'embrasser, viens vite me retrouver. T'es loin d'ici ?

– Pas du tout ! J'arrive.

Après lui avoir donné son adresse actuelle, Elvyre raccrocha heureuse à l'idée de la revoir. Tandis qu'elle l'attendait, elle ne put se remettre au travail. Le passé ressurgit, l'englobant toute entière.

Livia, elle, s'empressa de la rejoindre en attrapant au vol un taxi qui maraudait dans les parages. A la pensée d'enlacer bientôt son amie, quelque chose remua à l'intérieur de son ventre. Peut-être allait-elle retrouver également Joan et Patty !

Depuis la perte d'Ariane et Sylvain, vivre devenait

fatigant. Peut-être que la présence de ses anciennes amies lui redonnerait le goût de vivre. Vivre et enfin sourire !

Confortablement assise dans le taxi qui l'emportait vers une personne qui l'attendait, tout aussi impatiemment, Livia compara leurs vies à une grande étendue d'eau.

Ensemble, elles marchaient sur l'eau, sur un élément fragile et puissant à la fois. Et lorsqu'un remous venait brouiller l'immense étendue, elles étaient aspirées par le fond. Puis malgré la force qui les entraînait vers les profondeurs, une main se tendait pour les ramener à la surface.

Livia pria très fort pour que dans le monde, une main protectrice se tende pour tous ceux qui en ressentiraient le besoin.

Perdue dans ses pensées, elle fut surprise d'entendre le chauffeur lui annoncer qu'elle était arrivée à destination.

Livia s'engagea dans ce quartier de Paris qu'elle connaissait peu.

Le boulevard Malesherbes s'étendait en une longue avenue bordée d'arbres qui éclataient du vert tendre au plus foncé. Les façades des appartements de style empire avec leurs beaux balcons en fer forgé noir pour la plupart, donnaient envie de s'y accouder pour contempler les flâneurs qui s'arrêtaient à chaque vitrine.

Au numéro 118, Livia s'engouffra dans l'immeuble de haut standing qui la surprit.

Le hall de marbre brun supportait un long tapis rouge qui gravissait un escalier à rampe de fer forgé.

Livia l'emprunta, le préférant au petit ascenseur, qui lui parut exigü.

Au deuxième étage, deux grandes portes en bois de chêne s'ouvraient en vis-à-vis.

Sur l'une d'elle, une superbe plaque en bronze où s'inscrivait « Casting Director » l'incita à penser qu'elle était enfin arrivée.

Son cœur battit à tout rompre et elle eut bien du mal à contenir ses émotions en appuyant sur la sonnette.

A peine la porte entrouverte, Elvyre apparut et l'enlaça avec effusion.

Aussitôt le passé lui revint en mémoire : leurs démarches assidues en vue d'un rôle, les bancs du « cours Baudoin » où tous s'agglutinaient, repliés sur eux-mêmes dans l'espoir de passer inaperçus au regard d'aigle de leur professeur, leurs chaudes amitiés et les sorties d'antan.

– Livia ! Comme tu m'as manqué !

– Je suis tellement contente de te revoir, articula Livia en retenant péniblement les larmes qu'elle sentait poindre.

– Viens dans le petit salon, on sera plus tranquille pour discuter.

Livia suivit Elvyre. Elles traversèrent le corridor et divers bureaux luxueux puis prirent place dans le petit salon réservé aux rendez-vous prestigieux.

Une jeune femme, très élégante, déposa un plateau de thé et petits fours.

Elles s'entretenirent des diverses péripéties concernant leur amies communes.

Livia apprit ainsi l'ascension fulgurante de Joan qui menait une vie de star entrecoupée de multiples suicides avortés.

Elle fut heureuse également pour Patty qui avait, pendant des années, étalé son image dans les magazines et sur les affiches publicitaires.

Elle sourit à l'image du couple Elvyre – Emmanuel mais accueillit tristement le départ de David qui laissait sa mère sans nouvelles.

Elle applaudit quand Elvyre lui révéla que, lasse d'attendre le grand rôle, elle s'était définitivement tournée vers le métier de directrice de casting, métier qui lui apportait satisfaction et notoriété.

– Non ! En fait ce n'est pas tout à fait vrai, confia alors Elvyre avec un petit sourire. Après la fulgurante notoriété de Joan, j'aurais pu, si je le souhaitais, réussir à mon tour. Mais plus rien ne me motivait après mon divorce. Benjamin n'était plus là, David m'ignorait, ma réussite n'avait plus la même saveur. J'ai préféré me tourner vers un autre métier tout en restant dans le milieu artistique.

– T'étais pas mauvaise comédienne. Et Emmanuel que devient-il ?

– Il gagne sa vie en créant les textes de spots publicitaires. C'est un bon métier et il gagne beaucoup d'argent, lui souffla-telle le sourire aux lèvres. Sa fièvre de l'écriture peut comme ça continuer à s'épanouir. Même s'il est triste à cause de ses nombreux scénarii qui dorment au fond de ses tiroirs.

Livia l'écouta discourir sur Myriam, cette jeune femme à la couleur d'ébène qui sera enchantée de la rencontrer après lui avoir tant parlé d'elle.

Vint alors le tour de Livia de se livrer. Elle raconta son arrivée à Sao Tomé, la découverte de la vie pétillante de cette communauté, des villes visitées sous un soleil intense, des cascades et de cette profusion de faune et de flore. Elle lui conta sa passion pour Sylvain dont elle était à présent

sans nouvelles, sa rencontre avec Ariane et son décès tragique en Ethiopie.

Elle lui confia un secret jalousement gardé qui l'inondait de bonheur.

Là-bas, sous la chaleur torride, à l'ombre des bananiers et des cocotiers, dans un village Mambo, vivait un petit garçon de dix ans.

Il partageait le quotidien de Vatie et Koulo qui avaient donné le jour à une ribambelle de gamins. Protégé par les villageois qui faisait de cet enfant le leur, il s'épanouissait en étudiant dans une école flambante neuve.

Souhaitant le laisser sous bonne protection, Livia lui évita le terrible voyage en Ethiopie. Puis dans l'appréhension d'un retour chaotique à Paris, elle avait préféré le laisser entre de bonnes mains dans l'attente d'un retour imminent.

- Si je comprends bien, cet enfant est le fruit de l'amour que tu portes à Sylvain !

- Et de qui d'autre pourrait-il être ? Je suis folle de cet homme et son souvenir m'accompagne... jusqu'à aujourd'hui.

- Je comprends que malgré son absence, tu es heureuse. Tu as connu l'amour et cet enfant qui t'attend te donnera la force de vivre. Laisse-moi te complimenter : tes cheveux ont poussé et ta coiffure te va à ravir.

- Après la naissance de Valentin, j'ai eu si peu de temps disponible que j'en ai oublié mon physique. Et quand un jour, je me suis enfin regardée, mes cheveux avaient poussé. Mon image m'a plu ainsi qu'à Valentin qui aime me les tirer.

Leurs effusions durèrent plus de deux heures.

Elles se quittèrent sur la promesse de se revoir au plus vite. Mais cette fois, toutes ensemble. Livia promit puis s'en retourna rendre visite à ses parents afin de leur parler de leur petit-fils qu'ils ne connaissaient pas encore.

Pour le meilleur sans le pire

Tous poussèrent un cri de joie au « oui » que prononça Elvyre, à la solennelle question du maire. Elle acceptait d'épouser Emmanuel pour le meilleur et pour le pire.

Devant une salle comble et joyeuse, le couple s'enlaça pour sceller à jamais leur consentement dans un long baiser passionné.

Ils n'eurent qu'à se laisser emporter par la foule en délire vers l'endroit où devait se fêter l'événement. David était le grand absent de cette fête. Il brisait le cœur de sa mère qui aurait tant souhaité qu'il l'escortât jusque devant Monsieur le maire. L'enfant, un homme maintenant, restait plus silencieux que jamais dans un endroit connu de lui seul... et de Benjamin.

Elvyre portait un ravissant fourreau en fine dentelle précieuse de couleur ivoire qui mettait en valeur son teint doré de brune.

Sa main droite tenait un superbe bouquet de roses blanches agrémentées de petites fleurs couleur saumon.

Quant à Emmanuel, il avait accepté de porter un costume anthracite que rehaussait une cravate gris perle sur une chemise noire. A la boutonnière, une rose blanche témoignait de son union avec la femme de sa vie.

Tous étaient présents pour l'occasion. Il eut été inacceptable pour ces jeunes mariés quadragénaires de ne pas fêter cette délirante cérémonie avec musique et repas gastronomique.

L'organisation de cette petite fête avait pourtant pris beaucoup de temps et d'énergie. Elvyre emportée par la frénésie d'une noce inoubliable, y avait mis beaucoup d'ardeur. Elle avait réuni bon nombre de leurs amis et relations. C'est donc nombreux et en liesse que tous arrivèrent au célèbre Hôtel Georges V, bien décidés à s'amuser.

Dès l'entrée, dans le majestueux premier salon qui faisait office de buffet apéritif, le ton était donné.

Les murs parés d'une magnifique couleur jaune ocre à l'ancienne supportaient de sublimes moulures.

Les lustres en cristal, agrémentés de gouttes éclatantes, ornaient l'endroit de multiples étincelles.

Sur de longues tables recouvertes de nappes blanches immaculées à ramages discrets, le buffet s'étalait aux regards des convives.

D'un côté, était représentée l'Asie avec ses saveurs exotiques, tandis que de l'autre trônaient de succulents plats orientaux. Un peu plus loin paraient les plats traditionnels d'Europe.

Cette profusion de nourriture n'était pas pour déplaire aux invités qui se régalaient en sirotant champagne et alcools.

A l'entrée de la grande salle du dîner, joliment disposés sur un guéridon, des petits cartons indiquaient aux convives leurs emplacements à table.

Des vases de fleurs apportaient une touche colorée dans la délicate vaisselle et les couverts en argent frappés aux initiales de l'hôtel.

Devant tout ce luxe, Livia éprouva quelques remords. Comment contempler cette orgie de nourriture sans se souvenir que là d'où elle venait, l'eau et le pain étaient bien

difficile à trouver ? On ne pouvait pas ne pas être choqué par cette inutile abondance qui aurait été profitable à plus d'un millier de personnes.

A la vue de Patty la Normande qui, au buffet oriental, s'empiffrait d'une brick à l'œuf, elle esquissa un sourire.

– Je vois qu'on se lâche, et ta ligne alors ? lui lança-t-elle en lui glissant un baiser dans le cou.

– Ho ! Livia, depuis quand t'es à Paris ? demanda Patty surprise en manquant de s'étouffer.

– Tout juste un mois, Tiens, bois, je ne voudrais pas que tu t'étouffes, répondit Livia en lui tendant son verre.

– Attends ! Je n'arrive pas à le croire. Tes cheveux ont poussé, et tu n'aurais pas pris du poids, toi ?

– Un peu ! Par la faute d'un petit ange que je retrouverai bientôt, j'espère. Termina-t-elle avec une moue espiègle.

– Non ! Ne me dis pas que...

– Et si ! J'ai un fils de dix ans.

Livia ne put aller plus loin dans ses confidences. Elle fut interrompue par l'arrivée de Joan, qui, vêtue d'une robe longue Chanel rouge qui lui seyait à ravir, l'enlaça affectueusement et déposa deux baisers sur les joues.

– C'est à peine croyable, Livia ! Je n'en crois pas mes yeux ! Et ces cheveux, tu es splendide. Tu t'es enfin décidée à nous rejoindre, grande voyageuse ?

– Oui, et certainement pour ne plus vous quitter. Mais j'en ai appris de belles sur vous deux, Mesdames vous êtes célèbres, chacune à votre manière.

– Bof ! Evitons ce sujet, rétorqua Joan d'un air ennuyé. Ici, pas de blabla, juste le plaisir de revoir mes vieilles copines.

– Tu vois des vieilles toi, ici ? Moi pas ! rétorqua aussitôt Livia, avec un sourire espiègle.

Le rire fusa comme par le passé, et c'est avec bonheur qu'elles s'y adonnèrent.

Elles furent bientôt rejointes par Myriam, ravie de faire enfin la connaissance de cette voyageuse qui promettait de ne plus repartir.

Monsieur Félix et Mathilde qui venaient de reconnaître Patty dans cette foule s'empressèrent de venir la saluer.

Toujours aussi enveloppé, Monsieur Félix, avait perdu de sa chevelure argentée. Comme par le passé, il s'obstinait à gominer le peu qui lui restait.

Quant à Mathilde, ses cheveux coupés courts flirtaient avec le rouge orangé.

Tous les deux semblaient en pleine forme et ravis d'être là. Les filles apprirent que Monsieur Félix avait décroché depuis cinq ans pour s'offrir une retraite dorée dans le sud de la France.

Cette soirée fut riche en retrouvailles.

Quelques anciens élèves du cours Baudoin s'y trouvaient, notamment Fanny la fille à la démarche chaloupée. Elle avait quitté la cité de Bobigny (et sa passion théâtrale) pour s'installer à Paris, dans le onzième. Ses deux bambins couraient entre ses jambes tandis qu'elle s'évertuait à renouer sans cesse le nœud papillon de son petit mari maigret.

Damien, le professeur de deuxième année, portait toujours son drôle de petit palmier sur le sommet du crâne. Il tressautait à chaque fois qu'il acquiesçait.

Un peu plus loin, Lucien l'Ancien était en grande

conversation avec Claude Mormont, leur illustre professeur de troisième année. Une charmante jeune femme, timide et réservée, se cramponnait au bras de l'Ancien, craignant certainement de perdre l'unique personne qu'elle connaissait.

Il sembla aux filles que Lucien avait enfin trouvé celle qui ressemblait à sa maman chérie. En tous points. Du moins, elles l'espéraient pour lui.

Quant aux autres, ils partagèrent la joie des jeunes mariés.

Les filles, qui avaient bien du mal pour se souvenir de leurs noms, se demandèrent de quelle façon Elvyre et Emmanuel avaient retrouvé leurs traces.

– Peut-être par le biais du Cours Baudoin, émit Livia en rigolant. C'est fou comme tout ça me rappelle les cours. J'en ai froid dans le dos.

Joan et Patty savaient combien Livia avait souffert durant cette période. Même le souvenir du café-théâtre chez Félix faillit un instant assombrir la fête.

Mais rapidement elles passèrent à autre chose. Tous étaient là pour s'amuser. Leurs regards se fixèrent sur le couple que formait leur ancien professeur. Un garçon qui avait reçu l'Oscar du meilleur acteur, venait d'embrasser Damien de façon explicite. Il s'enroulait sans équivoque autour de son professeur lequel semblait en apprécier la fougue. Son petit parasol, qui s'agitait fougueusement sur le haut du crâne, en était la preuve.

Tout à coup Patty eut très peur qu'Armand Guérin, son ex fameux magicien, puisse apparaître. Elle poussa un soupir d'angoisse, en imaginant le magicien précédé par sa mère, l'horrible briseuse de couple.

Pour éviter de réitérer l'expérience du contrat mal lu et signé à la hâte, elle s'était résolue à subir une petite intervention de laser sur la cornée. Ce qui lui permettait désormais de bénéficier d'une vue d'aigle. Alors point d'Armand en vue ! Et pas d'ex belle-mère non plus !

Peut-être avait-elle gardé l'espoir de charmer un autre magicien, riche et célèbre ? Mais hélas, elle n'avait trouvé aucune chaussure à son pied.

Après avoir scruté la salle, elle caressa discrètement son ravissant petit nez. Le seul cadeau qu'il lui avait légué, était, à n'en pas douter, cet ensorcelant petit nez.

La soirée se termina au petit matin. Elvyre pensa que tous les invités s'étaient bien amusés. Cependant, à sa grande peine, une seule n'avait pas montré de joie. Joan, comme d'habitude, avait semblé s'ennuyer à mourir.

La jeune femme amoureuse qui l'accompagnait, n'arrivait même pas à la distraire malgré les nombreux baisers dont elle l'inondait.

Alors que tous dansaient, Joan était restée seule dans son coin à boire plus que de raison. Visiblement elle devait souffrir mais Elvyre n'y pouvait rien !

A plusieurs reprises, Juliette avait tenté de l'entraîner sur la piste de danse, mais Joan avait systématiquement refusé.

Soudain, elle disparut. Les jours suivants, elle fut introuvable. Ses amies ne purent même pas la joindre par téléphone.

La promotion de son dernier film dut se faire sans sa présence et son appartement resta désespérément vide durant plus de cinq mois.

Chapitre 12

1989

A la plus belle des mamans

Le bonheur la submergeait et ses cris de joie résonnaient bien au-delà de son appartement.

Alors qu'elle avait abandonné tout espoir de jouer dans ce film où l'intrigue parlait d'un enfant blond kidnappé, Myriam, la sensuelle était sous sa douche quand le téléphone sonna.

Nue et ruisselante, elle courut se saisir de son téléphone.

La production avait un second rôle à lui proposer, écrit spécialement à son intention. L'intrigue mouvementée et passionnelle devait la séduire et, aux côtés du prestigieux Philippe Brel, devenir un succès.

C'est toujours dans la nudité complète, alors que les gouttes d'eau s'évaporaient doucement, qu'elle joignit aussitôt sa famille et amis, afin de leur apprendre la bonne nouvelle. Tous furent heureux pour Myriam et se réjouirent de son bonheur.

Quand, après une recherche assidue dans son agenda, elle n'eut plus personne à contacter, elle réalisa qu'elle grelottait de froid.

Hélas, son bonheur s'accompagna assez vite de larmes. Elle apprit le décès de Joan comme si, dans la vie, la réussite d'un être devait se nourrir de la perte d'un autre.

Était-il nécessaire que Joan mette fin à ses jours ? Dans les mauvais moments on peut se contenter de vivre, manger et dormir sans sourire. Pourquoi Joan ne l'avait-elle pas tenté ? Une question que toutes ses amies ne cessaient de se poser. Une culpabilité immense leur nouait les tripes. Aucune ne l'avait sauvée !

Il y eut beaucoup de monde à l'enterrement. Les gens du métier et ses amis avançaient solennellement, une rose rouge à la main, pour se recueillir sur sa tombe.

Lorsque Joan avait décidé d'interrompre sa vie, elle s'était exilée dans un petit hôtel simple et sans chichis, proche de la gare de l'Est. Elle y vécut cachée pendant plus de cinq mois.

On l'avait retrouvée morte sur son lit avec deux jours de retard. Sur la table de nuit, une quantité de flacons vides.

Autour d'elle, des feuilles quadrillées d'écolier étaient éparpillées. Sur toutes figuraient des dessins d'enfants accompagnés de mots doux : « A la plus belle des mamans » « Maman, je t'aime très fort » « Bonne fête Maman d'amour » et d'autres encore.

Au milieu des flacons vides, sur la table de chevet une lettre :

« A vous les quatre femmes de ma vie qui m'ont aimée si fort sans jamais me juger, ne m'en veuillez pas, je suis fatiguée. Je vous confie ma fille, la lumière de ma vie, celle qui fut mon âme et pour laquelle j'ai été tellement absente. Je suis lasse de vivre. Joan. »

Chapitre 13

2007

L'adieu

Aujourd'hui, alors que je te rends une petite visite au cimetière, j'en profite pour te donner les dernières nouvelles.

« Joan, nous n'avons pu hélas, malgré notre acharnement, garder Juliette. Mais à cet âge ingrat, dix-neuf ans, elle a pris seule son destin en main. D'après les dernières informations que j'ai, elle est au Canada. Des photos en habit d'étudiante, nous ont rassurées. Elle souhaite devenir avocate et nous savons toutes que, possédant ta volonté, elle y parviendra.

La plantureuse Patty dirige avec succès, la célèbre Agence Mirabelle qui lui a été léguée par Benoît à son décès. Le seul qui la soutient est ce grand garçon brun. Tu l'as reconnu ? Oui, Bébert qui n'a pas perdu l'espoir de la reconquérir. Patty semble heureuse à ses côtés et ils ont un projet commun, adopter un enfant. Telle que nous la connaissons, elle fera tout pour y arriver.

Mon amie, Myriam, malgré ses larmes, a connu le bonheur d'entamer une carrière prometteuse. Seul manque à

son bonheur, un homme aimant qui saurait l'accompagner sur ce fastidieux chemin d'une carrière bien fragile. On parle d'elle comme d'une nouvelle Sarah Bernard à la couleur d'ébène. J'espère qu'elle saura garder la tête froide.

Mais la plus surprenante nouvelle est venue d'Elvyre. A plus de quarante-trois ans, son ventre s'est arrondi et la décision de garder cet enfant fut délicate à prendre. Après maintes discussions, Emmanuel a fini par la convaincre. Son agence de casting a pris de l'importance. Depuis qu'elle porte un enfant, Elvyre se décharge sur Livia qui la seconde.

Joan, notre Livia est toujours parmi nous. De temps à autre, elle nous angoisse avec de lointains voyages qui la mèneraient auprès des nécessiteux. En ce moment elle parle d'un pays : Le Darfour où les gens meurent dans la misère. Mais il n'est pas question qu'elle nous quitte. Nous la retenons fermement.

Alors où que tu sois, ma très chère Joan, sache que tu seras à jamais dans nos cœurs et quel que soit notre cheminement de vie, tu demeureras dans nos pensées.

Ah ! Un mot encore. Sur le chemin du retour, la dernière fois en compagnie de Livia nous avons aperçu un homme grand et mince qui portait ses cheveux blonds en catogan. Il remontait l'allée centrale en compagnie d'un jeune garçon qu'il tenait par la main. Cette folle de Livia s'est élancée vers lui. Il a lâché la main de l'enfant pour l'enlacer. Nous avons tous compris qu'il s'agissait de Sylvain et de leur fils Valentin.

Je me demande pourquoi je te raconte tout cela ! De là-haut, tu dois déjà tout savoir. Un jour j'écrirais un livre qui contera notre histoire et je te promets de leur parler de toi.

Chapitre 14

2007

Les larmes lui coulaient des yeux en refermant le manuscrit. Marine resta, quelques instants, prostrée. Les protagonistes à ses côtés, elle les imagina comme elle seule pouvait les voir. Puis, peu à peu, elle s'ébroua comme le ferait un animal au lever du jour. Alors qu'elle levait les yeux vers la fenêtre, elle s'aperçut que le jour s'était depuis longtemps installé. Instinctivement, elle chercha Elvyre du regard comme pour sonder le sien. Était-ce elle qui l'avait écrit ? Mais elle dormait à poings fermés et Marine lui trouva pour la première fois, un air serein.

Epilogue

2010

Célèbres à tout prix

Un monde fou s'agglutinait aux portes de la librairie. Tous avaient eu vent de la présence d'Elvyre qui dédicait le roman à succès édité à son nom.

La file nerveuse s'étirait en un long serpent et chacun avait en mains le précieux livre.

Elvyre pensa ne jamais voir arriver la fin de cette journée.

Par moments, elle étirait ses membres fatigués, impatiente de retrouver son lit et sa couette.

Puis reprise par l'agitation qu'elle provoquait, elle se remit au travail, distribuant sourires et signatures.

Arriver là où elle se trouvait aujourd'hui n'était pas de son initiative. Cela provenait de Marine, cette jeune fille, qu'elle avait hébergée. Après avoir lu le manuscrit, elle l'avait fait parvenir aux éditeurs, sans lui en parler.

Curieuse, Marine voulut savoir ce qu'il était advenue de Livia, Patty, Myriam et tous les autres. Elvyre fut obligée de lui avouer qu'après le décès de Joan, les liens s'étaient quelques peu distendus.

Aussi quand survint la catastrophe qui la priva des êtres

qu'elle aimait, ce fut Elvyre qui s'éloigna définitivement du monde des vivants.

De son union avec Emmanuel était née une petite fille, Eva. Une ravissante brunette avec de beaux yeux en amande qui faisait le bonheur d'Emmanuel parce qu'elle ressemblait à sa mère.

Fou d'amour pour cette enfant de trois ans à peine, il aimait l'emmener lors de ses déplacements quand Elvyre ne pouvait l'accompagner.

Le bonheur bénit cette alliance... jusqu'au jour où Emmanuel, revenant d'une visite à sa fille aînée, entra en collision avec un camion.

Le routier voulut sortir du périphérique. Il ne vit pas la voiture dans son rétroviseur et l'écrasa contre le parapet.

En l'espace de quelques minutes, Elvyre perdit ses deux êtres les plus chers. Elle crut mourir de chagrin à son tour, mais la vie en décida autrement. Elle s'exila donc dans cette petite maison dans l'attente de les rejoindre.

C'est en rangeant le bureau d'Emmanuel, en triant les nombreux manuscrits qu'elle tomba par hasard sur : « *Célèbres à tout prix* ».

Le manuscrit réintégra son tiroir et s'endormit durant quelques années encore jusqu'au jour où Marine se l'appropriera.

- Tu dois le signer de ton nom, argumenta Marine en lui apprenant qu'une maison d'édition voulait éditer le roman.

- Mais ce ne serait pas loyal, tu sais bien que je n'en suis pas l'auteur.

- Et alors, les morts ne mangent plus que je sache, rétorqua-t-elle, la mine moqueuse. A quoi servirait-il que son nom apparaisse ?

– Mais le bonheur d’être édité à son nom ! précisa Elvyre en appuyant bien sur « son nom ». Emmanuel l’avait souhaité toute sa vie.

– Bon ! Son nom apparaîtra et puis quoi ? Toi t’es vivante, tu pourras vivre des royalties de ce roman... et, dans chaque ville, lors des séances de dédicaces, c’est par toi qu’il vivra.

Marine sut trouver les mots pour lui faire entendre raison, et Elvyre accepta de l’éditer mais à la seule condition que son nom soit associé à celui d’Emmanuel. Voilà pourquoi, aujourd’hui, Elvyre était présente à la première des dédicaces de ce roman.

Alors qu’elle dédicait « *Célèbres à tout prix* » elle ne pouvait s’empêcher de penser à Emmanuel, le seul et unique auteur de cet ouvrage. Durant des années, il avait été le témoin silencieux de leurs longs et fastidieux cheminements et avait relaté en secret leur histoire.

Sa main s’arrêta un instant de courir sur la page de garde du roman et son regard se perdit vers les grandes vitrines extérieures de la librairie.

Elle eut une pensée fugitive pour Eva et Emmanuel, ses deux amours unis dans la mort.

Quant à David, elle ne savait où il se trouvait. Était-il heureux loin d’elle ? Elle l’espéra du fond de son cœur.

Elle pensa à Livia, cette chère amie, dont elle était sans nouvelles. Vivait-elle heureuse auprès de cet homme aux cheveux blonds, entourée de nombreux enfants ?

Qu’était-il advenu de Patty et de son ténébreux Bébert ? Avaient-ils finalement adopté un enfant ?

Quant à Myriam, Elvyre avait suivi de loin sa carrière.

C’était toujours avec bonheur qu’elle visionnait, lors de ses soirées solitaires, ses films qui passaient à la télévision.

Myriam avait réussi ! Elle était la seule qui avait vraiment été jusqu'au bout de son rêve : devenir star !

Mais à quel prix ?

Lorsqu'elles parlaient de leurs carrières, Myriam avait toujours affirmé que son statut de star ne l'empêcherait nullement de réussir sa vie personnelle.

Elle se voyait bien entourée de deux ou trois bambins et d'un mari attentionné et aimant.

Elvyre avait suivi dans les magazines ses péripéties amoureuses. Elles se terminaient très vite et, à ce jour, aucun mâle ne l'avait suffisamment aimé pour l'épouser.

Aujourd'hui, à plus de soixante ans, aucun enfant n'égayait sa vie.

Elle eut une pensée pour Joan, son amie d'enfance qui s'en était allée sans même la saluer. Le souvenir de Juliette s'imposa aussitôt et Elvyre espéra qu'elle était heureuse.

Un soupir de tristesse s'échappa de ses lèvres en mémoire de ses amies qui partageaient, alors, son désir d'être star. Ensemble elles avaient tenté d'aller jusqu'au bout de cette passion qui leur dévorait les tripes. Finalement, qu'en était-il aujourd'hui de ce désir de réussite ? Avaient-elles fait le bon choix ?

Et Benjamin serait-il parti vers une autre si elle n'avait pas eu cette passion qui la faisait courir loin de chez elle ? Une question sans réponse qu'elle s'était souvent posée !

Elvyre sourit au souvenir de l'entretien des jours précédents au sujet de l'avenir de Marine.

Le théâtre n'était plus sa passion première, elle avait décidé de reprendre ses études pour un jour devenir chirurgien. Elle ne savait pas encore quelle serait sa spécialité mais le moment venu, son choix se déterminerait

de lui-même. Le théâtre continuera d'animer ses moments de liberté, en dilettante.

Marine, après des discussions orageuses, avait fini par se rapprocher de ses parents. Aujourd'hui, elle se partageait entre sa famille et Elvyre qu'elle considérait comme sa grand-mère.

- Pouvez-vous dédicacer ce livre au nom d'Elvyre ? questionna l'homme debout devant sa table sur laquelle trônait une pile de romans. C'est pour ma fille qui porte le même prénom.

Surprise, Elvyre leva la tête. Le regard qu'elle rencontra fut celui d'une charmante enfant de sept ans à peine qui, tenant fermement la main de l'homme, la contemplait de ses beaux yeux bleus.

Cet échange de regards la propulsa des années en arrière, quand encore jeune fille elle noyait le sien dans celui de l'être aimé.

Après plus de vingt ans d'absence, il était là, devant elle, au beau milieu d'une foule impatiente.

Emue, Elvyre contempla David qui lui souriait à travers ses larmes.

Marine s'approcha d'Elvyre pour l'enlacer très fortement, comme pour l'empêcher de s'effondrer, terrassée par l'émotion.

- Je n'ai pas pu m'empêcher de tout faire pour le retrouver, Elvyre, lui murmura-t-elle doucement dans le creux de l'oreille. Ne m'en veux pas, mais je ne pouvais pas admettre qu'un fils ne parle plus à sa mère. Surtout quand celle-ci l'aime autant.

Fin

Remerciements

Je voudrais remercier ma fille Sandra qui m'a toujours encouragée à ne jamais abandonner l'écriture, Guy Amsallem pour les corrections et sa patience, Marie-Hélène Legentil pour la relecture et les corrections ainsi que Claire, Sophia, et Joyce.

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous

